

PT

2361

• FH

AH

1830

d. 13-14

SMRE



10-17

10-17

10-17

OEUVRES COMPLETES

DE

E.-T.-A. HOFFMANN.

Quatrième Livraison.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,

57E DAS MARAIS. N. 17.

CONTES
NOCTURNES

DE

E.-T.-A. HOFFMANN.

1.

XIII.

PARIS.

Eugène Renduel.

1850.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

CONTES
NOCTURNES

DE E. T. A. HOFFMANN,

TRADUITS DE L'ALLEMAND

PAR M. LOÈVE-VEIMARS,

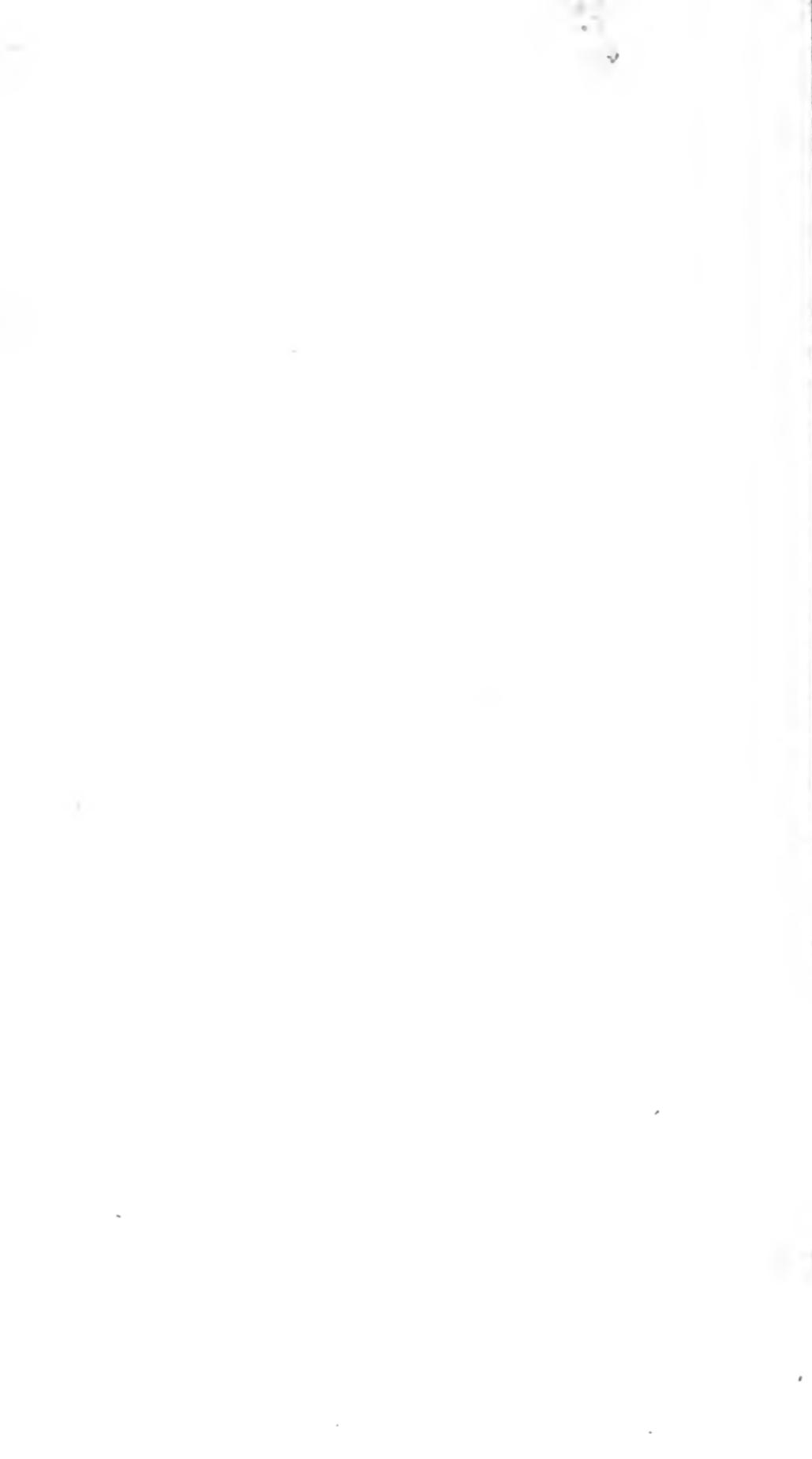
ET PRÉCÉDÉS

D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR HOFFMANN,

Par **Walter Scott.**

TOME XIII.

PARIS.
EUGÈNE RENDUEL,
ÉDITEUR-LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 22.
—
1830.



LES
MAITRES CHANTEURS.

— 1208. —



CONTES
NOCTURNES.

LES

MAITRES CHANTEURS.

AU temps où l'hiver et le printemps se divisent, dans la nuit de l'équinoxe, un homme était retiré dans une chambre solitaire, et il tenait ouvert devant

lui le livre de Jean Christophe Wagenseil, traitant de l'art merveilleux des maîtres chanteurs. Le vent passait en sifflant sur les plaines, et chassait de grosses gouttes de pluie contre les vitraux ébranlés; les adieux retentissans du terrible hiver murmuraient dans toutes les cheminées de la maison, tandis que les derniers rayons de la lune se jouaient sur les murailles comme des spectres blafards. Mais l'homme ne faisait nulle attention à tout cela, il referma son livre et regarda devant lui, dans une méditation profonde, livré tout entier aux images du temps passé, qui se représentaient à lui au milieu de la flamme pétillante du foyer. Il lui semblait qu'un être invisible étendit plusieurs voiles sur sa tête, en sorte que tout ce qui l'entourait se couvrait d'un nuage de plus en plus épais. Le mu-

gissement sauvage de la tempête, le pétilllement du feu devint un murmure doux et harmonieux, et une voix secrète lui annonça le songe dont les ailes se déployoient si joyeusement, lorsqu'il vient s'abattre comme un enfant flatteur, sur le sein de l'homme, et qu'il l'appelle par un baiser à la contemplation de la vie idéale, si brillante et si magnifique. Une lumière éclatante scintilla comme un éclair; l'homme voilé ouvrit les yeux. — Plus de voiles, plus de ces nuages qui obscurcissaient son regard! Il était couché sur des gazons fleuris, dans un bois épais, aux premières lueurs du jour. Les ruisseaux murmuraient, les buissons frémissaient avec mystère, et de temps en temps un rossignol chantait ses douces langueurs. Le vent du matin se levant ouvrit la route aux rayons du soleil, en balayant et en roulant les nuages:

le vert feuillage brilla de mille étincelles, les oiseaux se réveillèrent et portèrent leurs joyeux chants de branche en branche; on entendit retentir au loin le bruyant son du cor; les daims, les cerfs passèrent leurs têtes sous les feuilles, lançant autour d'eux des regards curieux et prudents, et s'enfoncèrent précipitamment dans les taillis. Le son des cors cessa, et une musique céleste se fit entendre. Ces doux accens devinrent de plus en plus distincts; et des chasseurs, l'épieu à la main, la trompe passée sur l'épaule, poussèrent leurs chevaux dans les avenues de la forêt. Ils précédaient un homme de bonne mine, couvert d'un riche manteau à l'antique mode allemande, et monté sur un coursier isabelle; près de lui, sur une haquenée, s'avancait une dame d'une beauté éblouissante et richement parée. Alors, derrière eux, on

vit, montés sur six chevaux de couleurs diverses, six personnages, dont les traits expressifs ressemblaient aux portraits des temps passés. Ils avaient laissé flotter la bride sur le cou de leurs chevaux, et chantaient des airs merveilleux, en s'accompagnant de luths et de harpes, tandis que leurs coursiers, soumis et guidés par le charme de cette douce musique, suivaient le noble couple en piaffant et en courbettant. Après que le chant eut duré quelques instans, les chasseurs sonnèrent une fanfare; le hennissement des chevaux y répondit joyeusement; et des pages nobles et des écuyers accoururent rejoindre le cortège qui s'enfonça dans la forêt.

L'homme qui était resté plongé dans un étonnement profond, à la vue de ce merveilleux spectacle, se releva du gazon sur lequel il était couché, et s'écria

avec enthousiasme : — O créateur du ciel ! la magnificence des temps passés est-elle sortie de son tombeau ? Qui donc étaient ces brillans personnages ? Une voix forte se fit entendre derrière lui : — Eh quoi ! dit-elle, ne reconnaissez-vous pas ceux que vous portez depuis si long-temps dans votre âme et dans vos pensées ? Il se retourna et aperçut un homme grave et sévère, la tête couverte d'une grande perruque noire bouclée, et vêtu comme on l'était vers l'an mil six cent quatre-vingt. Il reconnut aussitôt le vieux et savant professeur Jean - Christophe Wagen-seil, * qui ajouta : — Vous eussiez dû vous apercevoir tout de suite, que ce seigneur en long manteau n'était nul autre que le digne landgrave Hermann

* Auteur de la *Chronique de Nuremberg*, où Hoffmann a puisé son conte intitulé : *Mademoiselle de Scudéry*, (t. v de notre Collection).

de Thuringe. Auprès de lui chevauchait l'astre de sa cour, la noble comtesse Mathilde, la belle et jeune veuve du vieux comte Cuno de Falkenstein. Les sept personnages qui venaient derrière lui en chantant, en jouant du luth et de la harpe, sont les grands-maîtres du chant que le noble landgrave, dans son amour pour ce bel art, a rassemblés à sa cour. En ce moment, la chasse s'ouvre joyeusement, mais bientôt les maîtres se réuniront sur une belle prairie au milieu du bois, et commenceront un concours de chant. Acheminons-nous de ce côté, afin de nous y trouver quand la chasse sera finie.

Ils marchèrent, tandis que le bois et les cavernes voisines retentissaient du son des cors, des aboiemens des chiens, et des cris des chasseurs. Ce que le professeur Wagenseil avait an-

noncé, arriva; à peine se trouvaient-ils sur la verte prairie dont les émeraudes étaient dorées par les feux du soleil, qu'on vit de loin s'avancer lentement le landgrave, la comtesse et les six maîtres. — Je veux maintenant, dit Wagenseil, je veux vous montrer chaque maître en particulier, et vous le nommer par son nom. Voyez-vous cet homme qui regarde d'un air satisfait autour de lui, et qui tend la main à son cheval bai-clair pour l'exciter? — Voyez comme l'électeur lui fait signe avec bienveillance. Il laisse échapper un éclat de rire. C'est le joyeux Walther de la Vogelweid. Celui-là aux larges épaules, à la barbe épaisse et crépue, couvert de belles armes et monté sur un cheval tigré, c'est Reinhard de Zwekhstein. Eh! eh! et celui-ci sur son petit cheval, qui rentre dans le bois. Il leva les yeux et sourit comme si de

ravissantes apparitions s'élevaient de terre devant lui. C'est le digne professeur Henri Schreiber. Celui-là est tout-à-fait absent d'esprit, il ne pense ni à la plaine où l'on se rend, ni au concours du chant; voyez, mon digne sire, quels circuits il fait dans cette allée et comme les branchages lui battent les oreilles. — Voilà Jehan Bitterolff qui galope de son côté. Vous le voyez bien, un grand homme à barbe rouge, sur un cheval fauve. Il appelle le professeur qui sort enfin de ses rêveries. Tenez, ils reviennent ensemble. — Quel est donc le bruit fou qui se fait là-bas dans ces épais buissons? Eh! c'est un fougueux cavalier qui éperonne si vigoureusement son cheval qu'il bondit et vomit l'écume. Regardez donc ce beau jeune homme pâle, comme ses yeux étincèlent, comme tous les muscles de son visage sont contractés par la dou-

leur, on dirait qu'un être invisible s'est élancé derrière lui et le harcèle. — C'est Henri de Ofterdingen. Que peut-il donc lui être arrivé? Il chevauchait d'abord si paisiblement, unissant sa voix à celle des autres maîtres. — Oh! voyez, voyez donc ce magnifique cavalier sur un cheval arabe d'une blancheur de neige! comme il saute à terre légèrement. Il passe sa bride autour de son bras et vient offrir avec courtoisie sa main à la comtesse Mathilde pour l'aider à descendre de son palefroi. Avec quelle grâce il se tient devant elle, arrêtant ses beaux yeux bleus sur ceux de la comtesse. C'est Wolfframb de Eschinbach. — Mais les voilà tous qui prennent place; sans doute le concours va commencer. —

Chaque maître, l'un après l'autre, chanta un bel air. Il était facile de reconnaître que chacun s'efforçait de

surpasser celui qui avait chanté avant lui. Mais aucun d'eux ne parvint à l'emporter, et comme on ne savait à qui donner la préférence, dame Mathilde sembla pencher vers Wolfframb de Eschinbach la couronne qu'elle balançait dans ses mains. Alors Henri de Ofterdingen se leva de sa place; ses yeux sombres lançaient des éclairs; en s'avançant rapidement vers le milieu de la pelouse, le vent fit tomber sa barette, et l'on vit ses cheveux noirs se dresser sur son front pâle et uni. — « Arrêtez, s'écria-t-il, arrêtez! Le prix n'est pas encore gagné. Il faut d'abord que je chante, et alors le landgrave décidera à qui doit appartenir la couronne. » A ces mots, il se trouva dans ses mains, on ne sut comment, un luth d'une structure singulière, qui avait la forme d'un animal inconnu. Il le toucha si puissamment que toute

la forêt en retentit. Puis, il se mit à chanter d'une voix forte. Sa chanson faisait l'éloge du roi inconnu qui est plus puissant que tous les autres, et à qui tous les maîtres doivent rendre hommage s'ils ne veulent vivre dans l'obscurité. Quelques accords moqueurs accompagnaient son chant. Le landgrave lança un regard de colère au chanteur; alors les autres maîtres se levèrent et chantèrent ensemble. Mais Ofterdingen continua son chant qui couvrait celui des autres et toucha si violemment son instrument que toutes les cordes se brisèrent avec un grand fracas. Tout-à-coup au lieu du luth qu'il portait, une longue figure noire s'éleva devant lui et l'emporta dans l'espace. Le chant des maîtres se perdit dans les airs, des nuées sombres couvrirent la forêt et enveloppèrent tout dans une nuit profonde. On vit

alors s'élever au milieu d'un nuage lumineux, une brillante étoile qui traversa le ciel et les maîtres suivirent sa trace en chantant.....

Tu t'aperçois sans doute, lecteur chéri, que celui qui a rêvé toutes ces choses est le même qui se dispose à te conduire parmi les maîtres que le professeur Jehan Christophe Wagenseil lui a fait connaître. — Il arrive souvent qu'en apercevant dans le lointain quelques figures incertaines, l'impatience nous saisit; nous brûlons de savoir ce qu'elles sont et ce qu'elles peuvent faire: elles approchent de plus en plus, nous reconnaissons les couleurs de leurs vêtemens, leurs traits, nous entendons leur langage, bien que leurs paroles s'échappent en vains sons dans les airs. Mais tout-à-coup, elles plongent dans le brouillard bleu d'une vallée profonde; nous respirons à peine,

tant nous avons hâte qu'elles reparais-
sent, qu'elles nous rejoignent, que
nous puissions les saisir et les com-
prendre...

Puisse le songe que je viens de te
raconter, lecteur chéri, exciter en toi
des émotions semblables, et puisses-tu
me savoir gré de t'introduire sans plus
te faire attendre, dans le beau château
de la Wartbourg, à la cour du landgrave
Hermann de Thuringe.

CHAPITRE PREMIER.

Les Maîtres Chanteurs à la Wartbourg.

CE fut en l'an mil deux cent huit, que le noble landgrave de Thuringe, ami zélé et chaud protecteur du divin art des chanteurs, rassembla six mai-

tres illustres à sa cour, là se trouvèrent Wolfframb de Eschinbach, Walther de la Vogelweid, Reinhard de Zweckhstein, Henri Schreiber, Jean Bitterolff, tous de l'ordre des chevaliers, et Henri de Ofterdingen, bourgeois de Eizenach. Les maîtres vivaient dans une douce union, comme les prêtres d'une même église, et tous leurs efforts tendaient à maintenir en honneur l'art du chant, le plus beau don que le ciel ait fait aux hommes. Chacun sans doute avait sa manière propre; ainsi que chaque ton d'un accord résonne d'une façon différente, et tend néanmoins à compléter l'harmonie de l'ensemble; ainsi tout en résonnant de façons diverses, les chants des différens maîtres semblaient les astres harmonieux d'une même constellation. Il arriva donc que nul d'entr'eux ne regardait sa manière

•

comme la meilleure, et que tous étaient convaincus qu'ils perdraient à se faire entendre l'un sans l'autre, comme les accords pleins, qui n'acquièrent de force et d'éclat qu'autant qu'ils sont soutenus et relevés par d'autres.

Si les chansons de Walther de la Vogelweid étaient agréables et bien tournées, celles de Reinhard de Zweekhstein étaient nobles et chevaleresques; Henri Schreiber se montrait profond et savant, mais Jean Bitterolff était plein d'éclat, riche en habiles comparaisons et en tournures gracieuses; les chants de Henri de Osterdingen allaient à l'âme, il savait éveiller une profonde douleur, ranimer de touchans souvenirs, mais souvent des sons aigres et déchirans s'échappaient du milieu de ses accords, et semblaient partir d'un cœur déchiré. Personne ne pouvait savoir ce qui inspirait à Henri ces sombres pensées.

Wolfframb de Eschinbach était né dans la Suisse. Ses chansons pleines de clarté et de douceur, ressemblaient au ciel pur et bleu de sa patrie; ses refrains retentissaient comme les sons rians des clochettes du troupeau et de la flûte des bergers, mais il s'y mêlait aussi quelque chose de semblable au bruit du tonnerre sur les montagnes, des torrens furieux et des avalanches. En dépit de sa jeunesse, Wolfframb de Eschinbach pouvait passer pour le plus expérimenté des maîtres qui se trouvaient à cette cour. Dès son enfance il s'était adonné à l'art du chant, et quand il eut atteint à l'adolescence, il s'en alla parcourir beaucoup de pays pour rencontrer un grand maître nommé Friedebrand. Celui-ci l'instruisit soigneusement, et lui fit connaître beaucoup de poésies manuscrites des maîtres, qui formèrent sa jeune âme.

Maître Friedebrand lui montra surtout quelques histoires qu'il mit en poésies, particulièrement celles de Gamurret et de son fils Parcivall, du margrave Guillaume et du fort Rennewart, lesquelles poésies un autre maître chanteur, Ulrich de Turckheim mit plus tard en rimes allemandes, à la prière des gens de distinction, qui ne comprendraient certainement pas les chansons de Eschinbach. — Il arriva donc que Wolfframb devint fort célèbre et gagna la faveur de beaucoup de princes et de grands seigneurs. Il visita bon nombre de cours, et y reçut de grands honneurs, jusqu'à ce qu'enfin le landgrave Hermann de Thuringe qui l'avait entendu louer en tous lieux, l'appela à la sienne. Le talent de Wolfframb et plus encore sa modestie et sa douceur, lui gagnèrent en peu de temps le cœur du landgrave, et Henri de

Ofterdingen qui jouissait dans tout leur éclat des émanations de l'astre ducal, se trouva ainsi un peu rejeté dans l'ombre. Cependant aucun des maîtres ne témoigna plus de tendresse à Wolfframb que cet Henri ; Wolfframb le paya de retour et ils se trouvèrent étroitement liés, tandis que les autres maîtres se groupaient autour d'eux, et les environnaient comme une belle et lumineuse auréole.

CHAPITRE II.

Le Secret de Henri de Ofterdingen.

L'ÉTAT tumultueux de Ofterdingen s'aggravait de jour en jour. Son regard devenait de plus en plus sombre, son visage plus pâle; au lieu de se joindre

aux autres maîtres qui chantaient la louange des dames et du noble landgrave, Henri n'exprimait dans ses vers que les tourmens d'une âme oppressée, et ses chants semblaient souvent l'expression d'un cœur blessé qui n'espère de salut et de guérison que dans la mort. Tout le monde pensait qu'il souffrait d'un amour malheureux; mais tous les efforts qu'on fit pour lui arracher son secret furent inutiles. Le landgrave lui-même, tout dévoué au jeune homme, entreprit de l'interroger sur la cause de sa douleur. Il lui donna sa parole de prince qu'il userait de tout son pouvoir pour remédier au mal qui l'accablait, et satisfaire à ses vœux secrets, mais il réussit aussi peu que les autres à pénétrer le mystère caché dans le sein du jeune maître.

— Ah, monseigneur ! s'écria Henri, les yeux baignés de larmes; ah, mon-

seigneur! sais-je moi-même quel démon d'enfer m'a saisi de ses griffes chaudes et me tient entre ciel et terre, si bien que je n'appartiens plus à celle-ci, et que je soupire vainement pour les joies de l'autre? Les poètes païens parlent des ombres des morts qui ne peuvent entrer ni dans les champs élyséens, ni dans le trou d'enfer. Ils vont et viennent sur les rives de l'Achéron, et les airs ténébreux, où ne brille pas une petite étoile consolante, retentissent de leurs gros soupirs et des plaintes de leur tourment sans nom. Leurs gémissemens, leurs prières dolentes sont vaines, le vieux batelier les repousse impitoyablement lorsqu'ils veulent entrer dans sa terrible nef. L'état de ces misérables damnés est le mien.

Bientôt, après avoir parlé de la sorte au landgrave, Henri de Ofterdingen,

véritablement malade, quitta la Wartbourg et se rendit à Eizenach. Les maîtres se plaignirent fort de ce qu'une si belle fleur tombait de leur couronne avant le temps, comme flétrie par un souffle empoisonné. Cependant Wolfram de Eschinbach ne renonçait pas à toute espérance, et il prétendait au contraire que le mal de Ofterdingen, s'étant changé en souffrance physique, approchait de sa guérison.

Wolfram partit aussi bientôt pour Eizenach. Lorsqu'il entra dans la chambre de Ofterdingen, celui-ci était étendu sur un lit de repos, affaibli à en mourir et les yeux à demi clos. Son luth, tout poudreux, était appendu à la muraille, et presque toutes les cordes étaient cassées. Dès qu'il aperçut son ami, il se souleva un peu, et lui tendit la main en souriant. Wolfram s'assit, lui donna les complimens du land-

grave son maître, et lui adressa toutes sortes de paroles consolantes. Alors Henri lui dit d'une voix éteinte : — Il m'est arrivé beaucoup de choses bizarres. Il se peut que je me sois conduit parmi vous comme un insensé, sans doute vous pensez tous qu'un funeste secret, que je cache en mon sein, m'agite et me tourmente ainsi. Hélas ! mon état désespérant était un secret pour moi-même. Une douleur violente déchirait mon cœur, mais il m'était impossible d'en savoir la cause. Tous mes efforts me semblaient misérables ; les chants, que j'avais tenus autrefois pour chefs-d'œuvre, ne me paraissaient plus que faibles, faux, indignes du dernier écolier. Un délire inconnu, une joie du ciel, étaient suspendus au-dessus de ma tête comme une étoile d'or, il fallait y parvenir ou tomber. J'élevais mes regards, j'étendais

mes bras avec ardeur, et un ange passait devant moi en me battant le visage de ses ailes glacées, et il me disait : — A quoi tendent tes désirs, toutes tes espérances? ton œil est-il aveuglé, ta force brisée, que tu ne puisses supporter l'éclat de ton espérance, saisir ta félicité! — Ah! maintenant mon secret est à moi, je l'ai découvert. Il me donne la mort, mais une mort digne des anges.

— J'étais étendu sur ce lit, malade et impotent. Vint la nuit, et le délire de la fièvre qui m'avait jeté là, m'abandonna. Je me sentis calme, une douce chaleur se répandit dans tous mes membres. Il me sembla que je planais dans le ciel, porté sur des nuages. Une voix tonnante frappa mes oreilles et s'écria : — Mathilde! — Je m'éveillai, le cœur me battait avec une violence extraordinaire. Je savais que

j'avais crié à haute voix : Mathilde ! et j'en tremblai , car je croyais que les bois , les plaines , les cavernes devaient répéter ce doux nom , que mille voix devaient lui dire à elle-même de quel amour inexprimable je l'aimais. — Tu as maintenant mon secret , Wolfframb , ensevelis - le dans ton sein. Tu vois que je suis paisible et calme , et tu te fieras à ma parole , quand je te promettrai de ne jamais me rendre méprisable par une folle audace. Oh , toi ! oh , toi ! qui aimes Mathilde , que Mathilde aime aussi , j'ai pu tout te dire. Dès que je serai rétabli , je partirai pour les pays étrangers. Si un jour tu apprends que j'ai cessé de vivre , alors tu pourras dire à Mathilde que.....

Henri ne put en dire davantage ; il retomba sur son coussin et tourna son visage du côté de la muraille. Ses gémissemens annonçaient la lutte qu'il

se livrait. Wolfframb de Eschinbach ne fut pas peu étonné de ce que Henri lui avait découvert. Ses regards baissés vers la terre, il avisait silencieusement aux moyens d'arracher son ami au délire de la folle passion qui devait le perdre.

Il essaya de lui tenir des propos consolans, l'engagea même à revenir à la Wartbourg, et à chercher hardiment des consolations dans la douce et éclatante atmosphère que Mathilde répandait autour d'elle. Il prétendit que lui-même n'avait pas gagné la faveur de Mathilde autrement que par ses chants, et que Ofterdingen pouvait employer avec succès le même moyen pour obtenir d'elle un doux regard. Le pauvre Henri le regarda d'un œil terne et lui répondit : — Vous ne me reverrez jamais à la Wartbourg. Faut-il donc que j'aie me précipiter dans les flammes ? Ne mour-

rai-je pas assez-tôt loin d'elle, consumé par mes désirs?

Wolfframb le quitta, et Henri resta à Eizenach.

CHAPITRE III.

Ce qui advint de Henri de Offerdingen.

IL arrive quelquefois que les peines d'amour pénètrent si profondément dans notre cœur, qu'elles deviennent pour nous une nécessité, et que nous

nous plaisons à les nourrir. C'est ce qui arriva à Henri de Ofterdingen ; il conserva toute l'ardeur de son amour, mais ses regards ne se portèrent plus sur un abîme sans fond, ils s'élevèrent vers le ciel pour y chercher l'espérance. Alors sa bien-aimée lui apparaissait dans les plaines lumineuses, et lui inspirait les plus beaux chants qu'il eût jamais composés. Il détachait son luth suspendu à la muraille, y mettait de nouvelles cordes, et sortait pour aller dans la campagne qu'embellissait une belle matinée de printemps. Ses pas l'entraînaient irrésistiblement vers la Warthourg ; mais lorsqu'il apercevait les toîts éclatans du château, lorsqu'il pensait qu'il n'y reverrait plus Mathilde ; que son amour était un mal sans fin, que Wolfframb de Eschinbach avait gagné le cœur de la belle comtesse par la puissance de

ses chants, toutes ses espérances s'abîmaient à-la-fois, et le désespoir s'emparait de son âme. Puis il s'enfuyait comme poursuivi par les démons, courait se renfermer dans sa chambre, et là, il se mettait à chanter des mélodies qui lui donnaient de doux rêves, et le ramenaient à sa bien-aimée.

Il avait long-temps réussi à éviter les environs de la Wartbourg; mais un jour, sans qu'il sût lui-même comment, il se trouva dans le bois qui avoisinait le château, et l'aperçut tout-à-coup devant ses yeux. Ses pas l'avaient conduit sur une éminence chargée de mousses, de branchages, et il gravit avec effort jusqu'à l'extrémité de ce monticule, d'où il découvrit les pointes des tours du château. Là, il se tint couché sur l'herbe, et se perdit dans ses rêves, s'abandonnant à-la-fois au tourment et à l'espoir.

Le soleil était couché depuis longtemps, les rayons de la lune perçaient la masse des nuages noirs qui se balançaient au-dessus des montagnes, le vent murmurait et agitait le sommet des grands arbres, et les feuillages, bercés par son souffle, rendaient des bruits étranges et prolongés. Les oiseaux de nuit étaient sortis de leurs retraites, et les torrens coulaient avec plus de fracas. Tout-à-coup, un chant éloigné se fit entendre. Henri se leva précipitamment, il pensait que les maîtres, rassemblés à la Wartbourg, commençaient leurs cantiques du soir; il croyait voir Mathilde attachant ses regards pleins de tendresse sur son cher Wolfram, au moment de se séparer. — Henri, dont le cœur se brisait de désir et d'ardeur, saisit son luth et fit entendre des accens pleins de douceur. Un silence profond régnait autour de

lui, il semblait que toute la nature devînt silencieuse pour l'entendre ; mais au moment où ses chants allaient expirer en langoureux soupirs , un grand éclat de rire se fit entendre près de lui. Il tressaillit , se retourna vivement , et aperçut une grande figure sombre qui lui dit d'une voix rauque : — J'ai fait bien des tours dans ce bois pour chercher celui qui chantait ainsi. Ainsi, c'est bien vous qui êtes Henri de Ofterdingen ? J'aurais dû m'en apercevoir tout de suite ; car vous êtes le plus mauvais des maîtres rassemblés à la Wartbourg, et cette folle chanson , sans pensée , sans harmonie , ne pouvait sortir que de votre bouche.

Transporté d'effroi et de colère , Henri s'écria : — Qui êtes-vous donc , vous qui me connaissez , et qui venez ici me poursuivre de vos injures ?

A ces mots, il porta la main sur son épée. L'homme noir poussa encore un grand éclat de rire, et un rayon de la lune étant tombé sur son visage pâle, Ofterdingen put distinguer ses yeux étincelans et sauvages, ses joues pendantes, sa barbe rouge et pointue, sa bouche contractée par un ricanement féroce, et le riche costume noir de l'étranger.

— Eh, mon jeune compagnon ! vous n'emploierez pas l'épée contre moi, je pense, parce que je blâme vos chansons. Je sais que vous autres chanteurs, vous n'aimez pas trop les critiques, et que vous voudriez qu'on admirât tout ce qui vient de vous. Mais justement, parce que je vous dis franchement qu'au lieu d'être un maître, vous êtes un écolier fort médiocre dans l'art du chant, vous devriez reconnaître que je suis votre ami véritablement, et que j'ai de bons desseins à votre égard.

— Comment seriez-vous mon ami , dit Ofterdingen , saisi d'une terreur muette ; comment seriez - vous mon ami , vous que je ne me souviens pas d'avoir jamais vu ?

Sans répondre à cette question , l'étranger continua : — C'est ici un lieu admirable ; la nuit est belle , je vais m'asseoir auprès de vous , et puisque vous ne retournez pas encore à Eize-nach , nous pourrons un peu jaser ensemble. Ecoutez mes paroles , vous pourrez y trouver quelques enseignemens.

A ces mots , l'étranger prit place sur une grande pierre couverte de mousse , fort près de Ofterdingen. Celui-ci lut-tait avec les sentimens les plus singuliers. Quelque intrépide qu'il fût , dans la solitude de ce bois , il ne pouvait se défendre d'une horreur profonde que lui inspirait la voix de cet homme

et toute sa conduite. Il lui semblait que cet étranger aliât le précipiter dans le torrent qui coulait au pied de la montagne; et il se sentait comme privé de l'usage de ses membres. L'étranger se rapprocha encore de lui, et lui dit presque à l'oreille : — Je viens de la Wartbourg. J'y ai entendu les mauvaises chansons des prétendus maîtres; mais dame Mathilde est peut-être la plus ravissante créature qui soit sur terre!

— Mathilde! s'écria douloureusement Offterdingen.

— Oh! oh! dit l'étranger en riant, est-ce là qu'est votre mal, jeune compagnon? Mais parlons en ce moment de choses plus graves, ou plutôt de choses plus élevées, du noble talent de chanter. Il se peut que vous tous, là-bas, vous ayez de bonnes intentions avec vos chansons, et qu'elles vous

viennent fort naturellement, mais vous n'avez pas la moindre idée de l'art véritable, et vous ignorez toute sa profondeur. Je veux vous en dire seulement peu de chose, et vous verrez qu'en suivant la route que vous avez prise, vous ne parviendrez jamais au but que vous vous êtes proposé. — L'homme noir se mit alors à vanter l'art du chant en discours singuliers qui ressemblaient à des mélodies étrangères. Tandis que cet homme parlait, les images s'amoncelaient dans l'âme de Henri, et se dissipèrent comme chassées par un vent d'orage; il lui semblait qu'une contrée remplie de formes voluptueuses s'offrît à ses regards. La lune était au haut du ciel, l'étranger et Henri recevaient tout l'éclat de sa lumière, et celui-ci commençait à remarquer que le visage de l'inconnu n'était pas aussi horrible qu'il lui avait paru d'abord. Si un feu

extraordinaire brillait dans ses yeux, un sourire agréable voltigeait sur ses lèvres, et son grand nez d'aigle, son front élevé donnaient une forte énergie à ses traits.

— Je ne sais, dit Ofterdingen lorsque l'étranger eut cessé de parler, je ne sais quel sentiment singulier excite en moi vos paroles. Il me semble que l'idée du chant s'éveille en moi pour la première fois, et que ce que j'ai tenu jusqu'à ce jour pour l'art, soit devenu tout-à-coup à mes yeux, aride et pitoyable. Vous êtes certainement un maître habile, et vous me prendrez, peut-être, pour votre élève, si je vous supplie de m'accueillir en cette qualité.

L'étranger fit de nouveau un de ses fâcheux éclats de rire, se leva et parut si gigantesque et si brusque que Ofterdingen éprouva de nouveau la terreur

qu'il avait ressentie en l'apercevant d'abord.

—Vous croyez que je suis un maître habile, dit l'étranger d'une voix retentissante. Eh bien, oui! dans le temps il en pouvait être ainsi, mais je ne puis pas m'occuper à donner des leçons. Cependant je me plais à donner de bons conseils aux gens avides de savoir, comme vous paraissez l'être. Avez-vous jamais entendu parler d'un maître chanteur versé dans toutes les sciences, nommé Klingsohr? on dit que c'est un grand nécromancien, et qu'il a des rapports avec quelqu'un qu'on ne voit avec plaisir nulle part. Mais ne vous laissez pas induire en erreur, car ce que les bonnes gens ne comprennent pas leur semble toujours surnaturel, et doit, selon eux, appartenir au ciel ou à l'enfer. Eh bien! maître Klingsohr vous montrera

le chemin qui doit vous conduire au but. Il demeure dans la Transylvanie. Allez le trouver. Là vous apprendrez comment la science et l'art dispensent au maître tout ce qu'il y a de délicieux sur la terre ; les honneurs, les richesses, la faveur des femmes. Oui, jeune homme ! si maître Klingsohr était ici, il saurait bien enlever la belle comtesse Mathilde au tendre et languoureux Wolfframb de Eschinbach.

— Pourquoi prononcez-vous ce nom ? s'écria Ofterdingen avec colère. Laissez-moi ! Votre présence me cause un frisson involontaire.

— Oh ! oh ! dit l'étranger en riant ; ne vous fâchez pas, mon petit ami. C'est la fraîcheur de la nuit et la légèreté de votre pourpoint qui vous causent ce frisson, dont vous vous plaignez, et non pas moi. Ne vous sentiez-vous pas plus à l'aise lorsque j'étais auprès

de vous et que je vous échauffais. Que parlez-vous de frisson et d'effroi, je puis vous sauver la vie. Je vous parlais de la comtesse Mathilde! Eh! sans doute, les femmes peuvent être gagnées par le chant, surtout par ces doux chants que sait si bien maître Klingsohr. J'ai d'abord méprisé vos chansons, pour vous faire sentir votre inexpérience. Mais en comprenant de suite la vérité de mes discours sur l'art, vous avez fait preuve de dispositions véritables. Peut-être êtes-vous destiné à marcher sur les traces de maître Klingsohr, et alors vous pourriez aspirer avec succès aux faveurs de Mathilde. Levez-vous et partons pour la Transylvanie! Cependant, attendez; si vous ne pouvez vous mettre tout de suite en chemin, je puis vous donner un petit livre que maître Klingsohr a fait et qui ne contient pas seulement les véritables règles du

chant, mais qui renferme encore quelques excellentes chansons du maître.

A ces mots l'étranger tira de sa poche un petit livre, dont la couleur rouge étincela aux rayons de la lune. Il le présenta à Henri de Ofterdingen et disparut aussitôt dans l'épaisseur du bois.

Henri ne put s'empêcher de céder au sommeil. Lorsqu'il se réveilla, le soleil était levé. Si le livre rouge ne se fût pas trouvé sur ses genoux, il eût douté de la réalité des événemens de la nuit.

CHAPITRE IV.

La comtesse Mathilde. — Événemens à la Wartbourg.

SANS doute, lecteur chéri, tu te trouvas une fois dans un cercle qu'une réunion de femmes charmantes, d'hommes polis pouvait faire passer pour une

couronne composée de fleurs diverses, par leurs parfums et l'éclat de leurs couleurs. Mais, ainsi que la musique absorbe et efface toutes les autres sensations, ainsi le charme que répandait une de ces femmes, plus ravissante que les autres, remplissait tous les cœurs. Placées sous l'éclat de sa beauté, répondant à l'harmonie de ses paroles, les autres femmes paraissaient plus belles, plus aimables, les hommes sentaient leur poitrine élargie, et osaient se livrer à cet enthousiasme que l'on est ordinairement forcé de renfermer en soi. Quelques efforts que fit cette reine de la société, pour distribuer également sa faveur à tous, on s'apercevait cependant que son regard céleste se reposait plus long-temps sur un jeune homme silencieusement assis vis-à-vis d'elle, et dont le doux attendrissement manifesté par ses yeux hu-

mides de larmes , trahissait l'amour heureux. Plus d'un homme enviait sans doute son bonheur, mais aucun d'eux ne pouvait le haïr, et ceux qui lui étaient attachés par les liens de l'amitié, l'aimaient encore plus tendrement à cause de son amour.

C'est ainsi que la comtesse Mathilde, veuve du vieux comte Cuno de Falkenstein, était la plus belle des fleurs dont se composait la couronne de beautés et de poètes qui ornaient la cour du landgrave Hermann de Thuringe.

Wolfframb de Eschinbach, profondément touché de sa grâce et de sa beauté, devint ardemment épris d'elle, dès le premier jour qu'il l'aperçut. Les autres maîtres, ravis aussi des charmes de la comtesse, vantaient sa douceur et ses traits dans leurs vers. Reinhard de Zweckhstein la nommait la dame de ses pensées pour qui il voulait combattre

dans le prochain tournoi ; Walther de la Vogelwied exprimait l'intention de faire pour elle un vœu chevaleresque , tandis que Henri Schreiber et Jean Bitterolff s'épuisaient en comparaisons merveilleuses en l'honneur de la belle comtesse. Mais les chansons de Wolfframb parties du fond du cœur, allaient seules frapper celui de Mathilde. Les autres maîtres n'avaient pas manqué de s'en apercevoir, mais il semblait que l'amour de Wolfframb leur fût nécessaire pour échauffer le leur, et qu'il donnât à leurs vœux plus de grâce et d'énergie.

Le premier nuage qui obscurcit le bonheur et l'éclat de la vie de Wolfframb, fut le mal mystérieux de Osterdingen. Quand il pensait à l'amitié des autres maîtres qui le chérissaient, bien qu'ils portassent aussi en leur cœur l'image de Mathilde, et à la haine rancuneuse

de Ofterdingen qui s'était banni dans la solitude, il ne pouvait s'empêcher de se défendre d'une douleur profonde. Souvent il pensait que Ofterdingen était saisi d'une folie passagère qui passerait bientôt, mais souvent aussi il pensait qu'il n'avait pas pu supporter le sort d'aimer la comtesse sans espoir. — Et, se disait-il, qui m'a donc donné plus de droits que lui? ai-je quelque avantage réel sur Ofterdingen? Suis-je meilleur que lui, plus sensé, plus aimable? Où donc est la distance qui nous sépare? Ainsi un destin ennemi qui eût pu me frapper aussi bien que lui, vient l'abattre, et moi, son ami, je passe avec indifférence sans lui tendre la main. Ces réflexions le déterminèrent à retourner à Eizenach pour tâcher de décider Ofterdingen à revenir à la Wartbourg. Mais lorsqu'il arriva à Eizenach, Henri de Ofterdingen avait

disparu et personne ne savait où il était allé. Wolfframb de Eschinbach revint tristement à la Wartbourg, et annonça au landgrave la perte de maître Oferdingen. Ce fut alors qu'on vit combien tous ses confrères l'avaient aimé, en dépit de sa parole amère et de son ton grondeur. On le pleura comme s'il était mort, et ce deuil jeta longtemps un voile funèbre, sur tous les chants des maîtres.

Le printemps était venu, et avec lui toutes les joies et la sérénité de la vie qui reprend alors de nouvelles forces. Les maîtres étaient rassemblés dans un bosquet des jardins du château, et ils saluaient de leurs chants les fleurs nouvelles. Le landgrave, la comtesse Mathilde et les autres dames avaient pris place sur des bancs, et Wolfframb de Eschinbach se disposait à chanter, lorsqu'un jeune homme sortit du bo-

cage, un luth à la main. Tout le monde reconnut avec une joyeuse surprise, Henri de Ofterdingen qu'on avait cru perdu. Les maîtres vinrent à lui et lui firent mille caresses; mais Henri, sans faire attention à ces témoignages de tendresse, s'approcha du landgrave, s'inclina devant lui et salua profondément la comtesse Mathilde. Il leur dit qu'il avait été atteint d'une fâcheuse maladie dont il se trouvait heureusement guéri, et demanda la permission de chanter un morceau comme les autres maîtres, bien qu'il ne pût prétendre encore à être compté dans leurs rangs. Le landgrave lui répondit que son absence ne lui avait rien fait perdre auprès de lui, et qu'il ne comprenait pas comment il pouvait se croire déchu de son rang de maître. A ces mots, il embrassa le jeune poète, et lui assigna sa place entre Walther de la Vogelweid

et Wolfframb de Eschinbach, place qu'il avait toujours occupée. On remarqua bientôt que les manières de Ofterdingen avaient entièrement changé. Au lieu de tenir comme autrefois sa tête penchée sur son sein, d'abaisser son regard vers la terre, il portait le front haut et se redressait avec fierté. Son visage était aussi pâle que jadis, mais son regard, au lieu d'errer timidement, était ferme et étincelant; une noble gravité avait fait place, dans ses traits, à la profonde mélancolie qui les obscurcissait, et un léger sourire donnait à ses lèvres une expression ironique. Il ne daigna parler à aucun maître, et prit place en silence. Tandis que les autres chantaient, il contemplait les nuages, s'agitait sur son siège, comptait sur ses doigts, bâillait, bref il témoignait le mécontentement et l'ennui par tous ses gestes et par tous ses

mouvements. Wolfframb de Eschinbach chanta un air en l'honneur du landgrave, et amena, sur le retour de cet ami qu'on avait cru perdu, quelques vers qui causèrent une émotion générale. Mais Henri de Ofterdingen fronça les sourcils, et se détournant de Wolfframb, toucha sur son luth quelques accords singuliers. Il se plaça alors au milieu du cercle, et commença un chant qui différait tellement de tout ce qui avait été chanté jusque-là, qu'il excita le plus grand étonnement et même une stupéfaction profonde. Il semblait que ces accords frappassent aux portes d'un empire inconnu, et conjurassent les secrets des puissances mystérieuses. Puis il invoqua les astres, et l'on crut entendre les sons des sphères célestes balancées dans l'espace. Puis ses accords devinrent plus tumultueux, et il évoqua toutes les images

de l'amour heureux, et chacun se sentit pénétré de délices secrètes. Lorsque Ofterdingen eut achevé de chanter, il se fit un long silence auquel succéda un long murmure d'approbation. La comtesse Mathilde se leva vivement, s'avança vers Ofterdingen, et lui posa sur le front la couronne qui était le prix du concours.

Une rougeur éclatante couvrit les joues de Ofterdingen, il s'agenouilla et pressa avec ardeur, contre son sein, la main de la belle comtesse. En se relevant, son regard vif et pénétrant rencontra celui du fidèle Wolfframb de Eschinbach qui se disposait à s'approcher de lui, mais qui se recula comme repoussé par un pouvoir invisible. Une seule personne ne joignait pas ses éloges à ceux que tout le monde prodiguait au jeune maître; c'était le landgrave qui était devenu de plus en plus

sérieux et pensif, tandis que Ofterdingen chantait, et qui dit à peine quelques mots en sa faveur. Ofterdingen sembla fort irrité de la conduite du prince. Dans la soirée, lorsque l'ombre commençait à s'étendre, Wolfframb de Eschinbach qui avait en vain cherché son ami, le rencontra dans une des allées du jardin. Il courut à lui, le serra contre son cœur, et lui dit : — Te voilà donc devenu le premier maître du chant qui soit au monde, mon cher Henri. Comment es-tu donc parvenu à atteindre au but que nous soupçonnions à peine? Quel esprit divin t'a enseigné les merveilles d'un autre monde? O mon cher ami, que je t'embrasse encore!

— Il est heureux, dit Ofterdingen en cherchant à se dérober aux embrassemens de Wolfframb, il est heureux que tu reconnaises combien je me suis élevé au-dessus de tous les préten-

des maîtres qui usurpent ce titre; car tu ne saurais m'en vouloir, si je trouve tous vos misérables chants fort absurdes et fort ennuyeux.

— Ainsi tu méprises ceux que tu honorais tant, dit Wolfframb, et tu ne veux plus avoir rien de commun avec eux? Toute amitié, toute tendresse sont devenues étrangères à ton cœur, parce que tu es devenu plus habile que nous! Et moi aussi, moi, tu ne me trouves plus digne de ton amour, parce que je ne puis, dans mes vers, m'élever aussi haut que toi. — Ah! Henri, si je te disais ce que j'ai éprouvé en entendant tes chants....

— Il ne faut pas me le taire, dit Henri en riant ironiquement, cela sera peut-être fort instructif pour moi.

— Henri, dit Wolfframb d'un ton sévère, il est vrai que tes chants ont pris un essor extraordinaire et merveil-

leux, que ta pensée s'est élevée au-delà des nuages; mais une voix secrète me disait que ce chant ne pouvait découler de ton âme, et qu'il devait être l'effet de forces étrangères, comme celles que donne le nécromancien, à l'aide de sucs et de plantes inconnues. Henri, tu es certainement devenu un grand maître, et tu as l'intelligence des grandes choses, mais!..... comprends-tu encore le doux salut du vent du soir, quand tu te promènes sous les épais ombrages du bois? Ton cœur peut-il encore bondir de joie au frémissement des feuillages, au fracas des torrens? Jettes-tu encore sur les fleurs des regards enfantins? Te sens-tu encore défaillir d'amour aux plaintes du rossignol? Un désir infini remplit-il encore ton âme, en rêvant? Ah! Henri, il y avait dans tes chants certaines choses qui me saisissaient d'une terreur

inconnue. Je ne pouvais m'empêcher de songer à ces âmes errantes sur les bords de l'Achéron, dont tu faisais le tableau au landgrave, lorsqu'il t'interrogeait autrefois sur la cause de ta douleur; j'étais forcé de croire que tu avais renoncé à tous les amours, et que ce que tu avais gagné en revanche, n'était que le trésor stérile que trouve un voyageur égaré au milieu d'un désert. Il me semble, (je ne puis te le cacher) que tu as payé ta maîtrise, avec toutes les joies de la vie. Un sombre pressentiment m'agite en songeant à ce qui t'a fait fuir de la Wartbourg, et à la manière dont tu reviens ici. Tes souhaits peuvent s'accomplir. Peut-être l'astre brillant qui me souriait s'éloigne-t-il déjà de moi. Mais, Henri! tiens, voici ma main; je te le jure, jamais la haine ne prendra place dans mon cœur! Malgré tout

le bonheur qui t'environne, peut-être es-tu au bord de l'abîme, peut-être la tête te tourne-t-elle-déjà en voyant sa profondeur ; ne crains rien , tu me trouveras toujours près de toi , pour te soutenir et te recevoir dans mes bras.

Henri de Ofterdingen avait écouté Wolfframb dans un profond silence. Il se cacha le visage dans son manteau , et s'élança brusquement dans l'épaisseur du bois. Wolfframb l'entendit s'éloigner en gémissant et en poussant de profonds soupirs.

CHAPITRE V.

La guerre de la Wartbourg.

L'ENTHOUSIASME et l'admiration des maîtres, pour le chant du fier Henri de Ofterdingen, fit bientôt place à un sentiment plus calme ; et l'on ne tarda

pas à parler du clinquant et de la vuidité de cette poésie. La comtesse Mathilde resta seule partisan dévoué du poète qui avait chanté sa beauté et sa grâce, d'une façon que tous les maîtres (à l'exception de Wolfframb de Eschinbach, qui ne se permettait aucun jugement), traitaient d'hérétique et de barbare. En peu de temps, les manières de la comtesse Mathilde changèrent entièrement. Elle ne traitait plus les autres maîtres qu'avec mépris, et elle retira même ses bonnes grâces au pauvre Wolfframb de Eschinbach. Les choses en vinrent au point que Henri fut appelé pour enseigner à la belle comtesse l'art du chant, et qu'elle commença à faire des chants dans le goût de celui de Ofterdingen. Depuis ce temps, elle sembla perdre chaque jour de sa grâce et de son charme. Négligeant tout ce qui contri-

bue au mérite de la femme, elle devint un être équivoque, haï d'un sexe et ridicule pour l'autre. Le landgrave craignant que la folie de la comtesse n'entraînât les autres femmes de sa cour, leur défendit sous peine de bannissement, de s'occuper de poésie. La comtesse Mathilde quitta alors la Wartbourg, et se retira dans un château près d'Eizenach où Henri de Osterdingen l'eût suivie, si le landgrave ne lui eût pas ordonné de rester, pour répondre au défi que lui avaient porté les maîtres.

— Vous avez, dit le landgrave à l'arrogant chanteur, vous avez vilainement troublé le beau cercle que j'avais formé ici. Pour moi, vous ne pouviez m'abuser; car je reconnus dès le premier moment que vos chants ne découlaient pas du fond de l'âme d'un véritable maître chanteur, mais qu'ils

étaient le fruit des leçons d'un faux maître. Que sont l'éclat, la magnificence, s'ils ne servent qu'à parer un cadavre. Vous parlez des effets cachés, des secrets de la nature, non pas tels qu'ils s'offrent à l'âme de l'homme qui contemple une plus belle vie, mais tels qu'ils se présentent à l'audacieux astrologue qui veut les mesurer et les scruter au moyen de son art. Ayez honte, Henri de Ofterdingen, du changement subit qu'a produit en vous la doctrine d'un indigne maître.

— Je ne sais, répondit Henri, en quoi j'ai mérité votre colère et vos reproches, noble seigneur. Peut-être seriez-vous d'une autre opinion, si vous saviez quel est le maître qui m'a dévoilé les trésors du chant. J'avais quitté votre cour dans une douleur et dans un découragement profond, lorsqu'un petit livre tomba dans mes mains,

d'une façon singulière. C'était l'ouvrage du plus habile des maîtres chanteurs ; il renfermait quelques chants de sa composition et les principales règles de l'art. Plus je lisais dans ce livre, plus je voyais clairement que c'est une chose misérable que de s'attacher à rendre uniquement ce qu'on a dans le cœur ; bref, je me sentis soumis à une influence inconnue. Mon désir de voir le maître lui-même et d'entendre de sa bouche les principes de la sagesse et de l'intelligence devint irrésistible. Je me mis en chemin et je partis pour la Transylvanie. Oui ! sachez-le, mon noble seigneur ! C'est maître Klingsohr, lui-même, que j'ai visité, et à qui je dois l'élan hardi de mes vers. Maintenant, je pense que vous jugerez plus favorablement de mes efforts.

— Le duc d'Autriche, répondit le landgrave, m'a dit et m'a écrit beau-

coup de choses à la louange de votre maître. Maître Klingsohr est un homme profondément versé dans les sciences occultes. Il calcule le cours des astres, et reconnaît les rapports merveilleux de leur marche avec celle de nos destinées. Les secrets des métaux, des plantes, des minéraux, lui sont connus, et en outre, il est expérimenté dans les affaires de ce monde, et assiste le duc d'Autriche de son bras et de ses conseils. Comment toutes ces choses peuvent-elles s'accorder avec l'âme pure et naïve d'un véritable maître-chanteur, je l'ignore; et je pense bien que c'est justement pour cela que les chants de maître Klingsohr, si bien tournés et si ingénieusement pensés, ne vont jamais à mon cœur.—Mais aujourd'hui, il s'agit de toi, Henri. Les maîtres presque irrités de ta conduite orgueilleuse, te défient et veulent te disputer quel-

ques jours durant, le prix du chant. Il faut les satisfaire.

La lutte des maîtres eut lieu. Mais soit que les leçons que Henri avait reçues, eussent égaré son esprit, soit que l'enthousiasme eût donné des forces à ses adversaires, il perdit le prix contre chacun d'eux. Irrité de sa défaite, Henri se mit à chanter des airs pleins d'allusions moqueuses contre le landgrave Hermann, et enflés d'éloges pour le duc Léopold VII qu'il nommait l'astre brillant, sous lequel s'étaient réfugiés tous les arts. Il ne s'en tint pas là, et tourna en dérision toutes les femmes de la cour qu'il immola impitoyablement à la comtesse Mathilde. Ce fut alors que tous les maîtres irrités, sans en excepter le doux Wolfframb de Eschinbach, s'emportèrent violemment et l'accablèrent de chansons satyriques. Henri Schreiber

et Jean Bitterolff, montrèrent le faux éclat des poésies de Offerdingen et la maigreur de ses pensées, qui se cachait sous ce fluant langage. Mais Walther de la Vogelweid et Reinhard de Zwec-khstein allèrent plus loin, ils prétendirent que la méchante conduite de Henri demandait une vengeance plus sévère, et ils voulurent se la faire l'épée à la main.

Ainsi, Henri de Offerdingen vit à la fois son talent foulé aux pieds et ses jours mis en danger. Plein de rage et de désespoir, il alla supplier le landgrave de protéger sa vie, et le pria de faire juger la question du chant par le plus célèbre maître de l'époque, par maître Klingsohr.

— Les choses sont venues au point qu'il ne s'agit plus guère de chant entre les maîtres et vous, dit le landgrave. Dans vos vers insensés, vous m'avez

insulté gravement, ainsi que les nobles dames de ma cour. De votre lutte ne dépend donc plus seulement votre réputation, mais encore mon honneur et celui des dames. Cependant tout se passera paisiblement, et je vous promets que maître Klingsohr décidera du concours. Un de mes maîtres chanteurs que le sort désignera, concourra avec vous; et tous deux, vous choisirez vous-même le sujet sur lequel vous devez chanter. Mais le bourreau sera derrière vous, le fer nu, et celui qui succombera aura la tête tranchée aussitôt. Allez, faites que maître Klingsohr vienne dans le cours de l'année, et qu'il soit juge de cette lutte à vie et à mort.

Henri de Ofterdingen se retira, et la tranquillité fut ainsi rétablie, pour quelque temps, à la Wartbourg.

Les chansons que les maîtres avaient

composées contre Henri de Ofterdingen, furent rassemblées dans un recueil qu'on nomma : *la Guerre de la Wartbourg*. *

* Ce recueil se trouve dans la collection d'antiquités littéraires du chevalier Mauesse. TR.

CHAPITRE VI.

Maître Klingsohr vient à Eizenach,

UN an s'était presque écoulé lorsque la nouvelle vint à la Wartbourg, que maître Klingsohr était réellement arrivé à Eizenach, et qu'il était descendu

chez un bourgeois nommé Helgrefe , devant la porte St.-Georges. Les maîtres se réjouirent fort de voir que le moment de décider de leur querelle avec Ofterdingen approchait ; mais personne n'avait plus d'impatience de voir ce célèbre maître étranger , que Wolfframb de Eschinbach. — Il se peut , se disait-il , que maître Klingsohr soit adonné à une science damnable , comme disent les gens , et que les puissances infernales soient à ses ordres. Mais le vin le plus généreux ne croît-il pas sur une lave brûlante ? Qu'importe au voyageur altéré que les grappes , dont il se désaltère , aient mûri au feu de l'enfer ? C'est ainsi que je veux de la science et des talens du maître , sans en examiner la source , et sans plus approfondir qu'il ne convient à une âme pieuse et pure.

Wolfframb se rendit bientôt à Eize-

nach. Lorsqu'il arriva devant la maison du bourgeois Helgrefe , il trouva un grand nombre de gens rassemblés qui regardaient tous vers le balcon. Il reconnut parmi eux beaucoup de jeunes gens de l'école de chant, qui ne cessaient de s'entretenir du célèbre maître. L'un avait écrit les paroles que Klingsohr avait prononcées lorsqu'il était entré chez Helgrefe ; les autres savaient au juste ce que le maître avait mangé à dîner ; un troisième prétendait que le maître lui avait souri et parlé, parce qu'il l'avait reconnu pour un chanteur, à sa barette qu'il portait toute semblable à celle de maître Klingsohr ; et un quatrième entonnait une chanson qu'il disait écrite à la manière du poète transylvanien. Bref, c'était partout un tumulte étrange. Wolfframb perça à grand'peine toute cette cohue , et pénétra dans la maison.

Helgrefe vint amicalement au-devant de lui, et courut l'annoncer, selon son désir, au maître qu'il venait visiter; mais il revint en disant que maître Klingsohr étudiait et qu'il ne pouvait voir personne. Il fallait se présenter de nouveau dans deux heures. Wolfframb fut forcé de se soumettre à ce retard. Après être revenu deux heures plus tard, et avoir attendu une heure encore, Helgrefe eut enfin la permission de l'introduire. Un laquais, singulièrement vêtu de soie de diverses couleurs, lui ouvrit la porte de la chambre, et Wolfframb entra. Il aperçut un homme de haute taille, couvert d'une longue robe de velours rouge avec de larges manches, et richement bordée de martre, qui se promenait gravement dans sa chambre. Ses traits ressemblaient à ceux du Jupiter tonnant, tant son front offrait de majesté

et tant ses grands yeux lançaient des regards étincelans. Une barbe noire et frisée couvrait ses joues et son menton, et une barette bizarre ou un turban, car on ne pouvait distinguer cette coiffure, recouvrait sa tête. Le maître tenait ses bras croisés sur sa poitrine, et prononçait d'une voix sonore, tout en se promenant, des paroles que Wolfram ne comprit pas. En regardant autour de lui dans la chambre qui était remplie de livres et d'instrumens de toute espèce, Wolfram aperçut dans un coin un petit homme âgé, pâle, à peine haut de trois pieds, qui était assis devant un pupitre sur une chaise élevée, et qui écrivait soigneusement avec une plume d'argent, sur une grande feuille de parchemin, ce que lui dictait maître Klingsohr. Après quelques momens, les regards sévères du maître tombèrent enfin sur Wolf-

framb de Eschinbach; et, cessant de parler, il s'arrêta au milieu de la chambre. Wolfframb salua alors le maître en vers agréables; il lui dit qu'il était venu pour se délecter dans ses savans entretiens, et le supplia de lui répondre dans le langage poétique, afin de lui procurer quelques instans de délices. Le maître le toisa d'un regard irrité et lui dit : — Qui êtes-vous, jeune homme, pour oser venir me troubler par vos vers absurdes, et me défier comme s'il s'agissait d'une lutte de chant? Ah! vous êtes sans doute Wolfframb de Eschinbach, le plus inliabile, le plus ignorant des compagnons qui se donnent à la Wartbourg pour maîtres-chanteurs. Non, mon cher garçon, il faut que vous grandissiez encore un peu avant que je me mesure avec vous.

Wolfframb de Eschinbach ne s'était

pas attendu à une telle réception, son sang bouillonna en entendant les paroles insultantes de Klingsohr, il sentit plus vivement que jamais la force et l'énergie que le ciel lui avait départies. Il regarda gravement le maître et lui répondit : — Maître Klingsohr, vous n'avez pas bien agi en répondant aussi amèrement à mon salut bienveillant et amical. Je sais que vous êtes fort versé dans les sciences et dans l'art du chant ; mais cela ne vous autorise pas à cette vaine outre-cuidance que vous devriez mettre de côté, comme indigne de vous. Je vous le dis librement, maître Klingsohr ; je crois maintenant ce que le monde dit de vous. On assure que vous avez subjugué les esprits infernaux, et que vous avez des rapports avec eux au moyen des sciences occultes que vous pratiquez. C'est de-là, dit-on, que vient votre talent, mais ce

n'est pas l'émotion naturelle du cœur qui produit vos triomphes ; aussi êtes-vous orgueilleux et dur comme ne l'est jamais le chanteur, dont l'âme est pure.

— Oh ! oh ! répondit Klingsohr, ne vous montez pas ainsi, jeune compagnon. Quant à ce qui concerne mes rapports avec les esprits, silence là-dessus, vous n'y comprenez rien ; et pour la source de mon talent, ce que vous avez dit est un bavardage d'enfant. Dites-moi donc d'où vous vient l'art de chanter ? Pensez-vous que je ne sache pas comment maître Friedbrand vous prêta en Écosse quelques livres que vous eûtes l'ingratitude de ne pas lui rendre, et d'où vous avez tiré toutes vos chansons ? Et ! si le diable a fait mes vers, vous devez les vôtres à un méchant cœur.

Wolfframb tressaillit à ces affreux

reproches. Il posa sa main sur sa poitrine et dit : — Aussi vrai que Dieu me soit en aide, l'esprit du mensonge est puissant en vous, maître Klingsohr ! Comment, j'aurais trompé mon digne maître Friedbrand ! Sachez, maître Klingsohr, que je n'ai gardé ces écrits qu'autant que mon maître l'a permis, et que je les ai lus et tous rendus. Ne vous êtes-vous jamais aidé des préceptes des autres maîtres ?

— Quoi qu'il en soit, dit Klingsohr, sans répondre aux paroles de Wolfram, où auriez-vous acquis votre talent, vous qui osez vous comparer à moi ? Savez-vous point que j'ai fait laborieusement mes études à Rome, à Paris et à Cracovie, que j'ai parcouru tous les pays d'Orient, recherché les secrets des Arabes, gagné des prix dans toutes les écoles de chant et que j'ai été nommé maître des sept sciences

libérales. Et pendant ce temps, vous étiez dans votre pays de Suisse à déchiffrer les vers d'un maître mal habile.

Pendant que Klingsohr parlait ainsi, la colère de Wolfframb s'était apaisée, car, en dépit de toutes les rodomontades du maître, il était impossible de méconnaître la grandeur de son talent. Il répondit avec calme et en souriant : — Eh ! mon cher maître, je pourrais bien vous répondre que si je n'ai pas étudié à Rome et à Paris, si je n'ai pas cherché la sagesse des Arabes dans leur patrie, j'ai profité des leçons de mon maître Friedbrand que j'ai suivi jusqu'au fond de l'Écosse, ainsi que de l'exemple d'autres maîtres habiles que j'ai trouvés dans les cours des princes d'Allemagne. Mais je pense que toutes les leçons, que tous les enseignemens des plus grands maîtres,

m'eussent été inutiles, si le ciel tout puissant n'eût mis dans mon sein l'é-tincelle sacrée, si j'avais repoussé loin de moi, avec une âme ardente, tout ce qui est faux et méchant, et si encore je ne m'efforçais de ne chanter que des sentimens purs et tendres.

Et sans y songer lui-même, Wolfframb ne put s'empêcher de dire un chant qu'il avait composé récemment.

Maître Klingsohr se promenait çà et là, plein de rage; enfin il s'arrêta devant Wolfframb, et le regarda comme s'il eût voulu le percer de ses regards de feu. Mais lorsque Wolfframb eut achevé de chanter, Klingsohr posa doucement sa main sur l'épaule du jeune maître. — Wolfframb, lui dit-il, puisque vous le voulez absolument, j'accepte la lutte que vous m'offrez. Mais allons dans un autre lieu, cette chambre ne vaut rien pour un semblable

exercice, et d'ailleurs il faut que vous goûtiez un verre de noble vin avec moi.

En cet instant, le petit homme, qui jusque-là n'avait cessé d'écrire, sauta lourdement de sa chaise sur le plancher qui rendit un son plaintif. Klingsohr se retourna vivement, poussa du pied le petit homme dans une armoire quise trouvait sous le pupitre, et la ferma à clef. Wolfframb entendit le nain pleurer doucement et gémir. Klingsohr referma ensuite les livres qui étaient ouverts autour de lui, et chaque fois que la couverture chargée de lourds fermoirs retombait sur elle-même, un son plaintif, comme le dernier soupir d'un mourant, se faisait entendre dans la chambre. Klingsohr prit alors à la main des plantes merveilleuses, qui ressemblaient à des créatures humaines, et dont les filamens et les bran-

ches s'agitaient comme des bras et des jambes, du milieu desquels grimait un visage hideux, et pendant ce temps un bruit confus se faisait entendre dans les armoires, et un énorme oiseau volait dans la chambre en agitant ses ailes dorées. La nuit était venue, et Wolfframb se sentit saisi d'une horreur profonde. Le maître s'aperçut de son trouble, et tira d'une boîte une pierre qui répandit autour de lui une clarté égale à celle des rayons du soleil. Tout devint calme, et Wolfframb n'entendit plus rien. Deux valets vêtus d'étoffes de soie bariolée, comme celui qui avait ouvert la porte, entrèrent en portant un costume magnifique, dont ils couvrirent maître Klingsohr.

Puis maître Klingsohr et Wolfframb de Eschinbach se rendirent ensemble à la taverne de la Cave-du-Conseil. . .

.....
Ils avaient bu ensemble à leur amitié et à leur réconciliation, et chanté sur différens modes. Aucun maître ne se trouvait là pour adjudger le prix au vainqueur, mais tous eussent déclaré que maître Klingsohr avait été surpassé; car, quelque grande que fût son habileté, il ne pouvait s'élever jusqu'à la grâce et à l'énergie des simples chansons de Wolfframb de Eschinbach.

Wolfframb venait d'achever un air admirable, lorsque maître Klingsohr renversé dans son fauteuil, les yeux baissés, lui dit d'une voix sourde : — Vous m'avez regardé comme un homme vain et orgueilleux, maître Wolfframb, mais vous vous tromperiez fort si vous pensiez que mon regard, aveuglé par l'amour-propre, ne peut reconnaître le talent quelque part

qu'il se trouve, dans un désert ou dans une salle de maîtrise. Il n'est ici personne pour juger entre nous; mais, je vous le dis, vous m'avez vaincu, et dans cet aveu vous devez reconnaître la réalité de ma vocation.

— Eh, mon cher maître! répondit Wolfframb, il se peut qu'un enthousiasme extraordinaire ait rendu aujourd'hui mes chants meilleurs que d'ordinaire; mais loin de moi la pensée de me placer au-dessus de vous. Peut-être aujourd'hui votre inspiration ne décollait-elle pas facilement. Quelquefois un nuage sombre pèse sur notre tête, mais assurément demain vous remporteriez la victoire.

— A quoi sert tant de modestie! dit maître Klingsohr en s'élançant de sa chaise, et se plaçant le dos tourné à Wolfframb, sous la haute croisée d'où

il contempla en silence les pâles rayons de la lune.

Il garda cette attitude quelques instans, puis se retourna, alla à Wolfframb, et lui dit d'une voix forte : — Vous avez raison, Wolfframb de Eschinbach, ma science commande aux puissances cachées; nos penchans doivent nous séparer. Vous m'avez vaincu; mais dans la nuit qui suivra celle-ci, je vous enverrai quelqu'un nommé Nasias. Vous aurez une lutte de chant avec lui, et prenez garde qu'il ne vous surpasse.

A ces mots, maître Klingsohr se précipita hors de la Cave-du-Conseil.

CHAPITRE VII.

Nasias vient trouver, dans la nuit, Wolframb
de Eschinbach.

Wolframb demeurait à Eizenach, dans la maison d'un bourgeois nommé Gottschalk. C'est un homme pieux et jovial, qui tenait son hôte en honneur. Il se pouvait bien que Klingsohr et Eschinbach, qui se croyaient seuls

et retirés dans la Cave-du-Conseil, eussent été écoutés par les jeunes élèves de l'école de chant, qui suivaient pas à pas le célèbre maître, car il ne fut question dans toute la ville que de la victoire remportée par Wolfframb sur maître Klingsohr. Gottschalk l'apprit aussi, il monta, plein de joie, chez son hôte, et lui demanda comment l'orgueilleux maître avait pu se décider à lutter avec lui dans la Cave-du-Conseil. Wolfframb raconta fidèlement comment tout s'était passé, et ne lui cacha pas que maître Klingsohr l'avait menacé de lui envoyer dans la nuit prochaine un antagoniste nommé Nasias. Gottschalk pâlit alors de frayeur, il joignit les mains et s'écria d'une voix douloureuse : — Ah ! Dieu du ciel, ne savez-vous pas, mon cher sire, que maître Klingsohr entretient un commerce avec les méchants esprits qui lui

sont soumis et qui obéissent à ses volontés. Helgrefe, chez qui maître Klingsohr a pris son logement, raconte à ses voisins de merveilleuses choses. Dans la nuit, on dirait qu'il y a une grande société chez lui, bien qu'on n'ait vu entrer personne dans la maison, et alors commencent des chants singuliers, des bruits extraordinaires, et on voit briller une lumière éblouissante par les fenêtres. Peut-être ce Nasias est l'ennemi du genre humain lui-même. Partez, mon cher sire, n'attendez pas cette fâcheuse visite, je vous en conjure!

— Eh, mon cher hôte! répondit Wolfframb, comment voulez-vous que j'évite la lutte qui m'est offerte? Cela est tout à fait contraire aux règles des maîtres chanteurs. Que Nasias soit un esprit malin ou non, je l'attendrai tranquillement. Peut-être m'assourdira-t-il de chants infernaux, mais il ne trou-

blera pas mes pieuses pensées, et il ne pourra nuire à mon âme immortelle.

— Je sais déjà que vous êtes un homme courageux, qui ne craint pas même le diable, dit Gottschalk. Si donc vous voulez absolument rester, permettez que mon serviteur Jonas passe la nuit prochaine avec vous. C'est un homme pieux et vigoureux, aux larges épaules, que le chant ne saurait engourdir. Si vous faiblissiez devant le diable, et que Nasias voulût vous faire quelque mal, Jonas pousserait un cri, et nous accourrions tous avec des cierges et de l'eau bénite. On dit que le diable ne peut supporter l'odeur du musc quand un capucin l'a porté dans un petit sac sur sa poitrine. J'en aurai, et dès que Jonas criera, nous le porterons sous le nez de maître Nasias.

Wolfframb ne put s'empêcher de rire des précautions de son hôte, et lui ré-

pondit encore qu'il était préparé à tout. Cependant il consentit à accepter la compagnie de Jonas, cet homme pieux, aux larges épaules, si bien armé contre l'influence du chant.

La nuit était venue. Tout était encore tranquille. Les poids de l'horloge de l'église montèrent et descendirent avec bruit, et minuit sonna. Un grand coup de vent ébranla la maison, des voix discordantes troublèrent le repos des airs, et le cri des oiseaux de nuit se fit entendre. Wolfframb avait donné cours à ses pieuses méditations, et presque entièrement oublié la visite de son adversaire. Un coup violent ébranla sa porte, et une grande figure, environnée d'une vapeur rouge, et les yeux ardents, se présenta devant lui. Cette apparition était si horrible, que tout autre que Wolfframb eût été renversé d'effroi, mais il garda une contenance

assurée, et demanda d'une voix forte :
— Que venez-vous chercher en ce lieu ?

— Je suis Nasias, et je viens pour lutter avec vous dans l'art du chant.

A ces mots, Nasias ouvrit son grand manteau, et Wolfframb vit qu'il portait une grande quantité de livres qu'il déposa sur une table.

Nasias se mit alors à chanter les sept planètes et la musique céleste des sphères, comme il est dit dans le songe de Scipion, et entremêla son chant de variations fort habiles. Wolfframb s'était assis dans son grand fauteuil, et écoutait tranquillement, les yeux baissés, tout ce que chantait Nasias. Lorsque celui-ci eut fini, Eschinbach commença un chant pieux sur les choses sacrées. Nasias sautait çà et là et semblait vouloir jeter à la tête du chanteur tous les gros livres qu'il

avait apportés; plus le chant de Wolfframb devenait énergique et éclatant, plus l'éclat des yeux de Nasias pâlisait, plus sa taille se ramassait, si bien que, réduit à la stature d'un pied, il ne faisait plus que geindre et miauler, grimpant le long des armoires et traînant après lui son manteau rouge et sa large fraise. Quand Wolfframb eut achevé son chant, il voulut s'approcher de lui, mais Nasias, reprenant aussitôt sa haute taille et ses regards étincelans, lui cria : — Eh! eh! ne plaisante pas avec moi, compagnon. Il se peut que tu sois un bon théologien, et que tu t'entendes aux leçons et aux argumens de ton gros livre *, mais tu n'es pas un chanteur capable de te mesurer avec moi et avec mon maître. Chantons une petite chanson d'amour, et prend bien garde à ta réputation.

* La Bible. TR.

Nasias se mit alors à entonner un chant en l'honneur de la belle Hélène et des plaisirs de Cythérée, et sa chanson était en effet si séduisante que les flammes qui l'entouraient semblaient les feux de l'amour sur lesquels se jouaient de petits Cupidons. Wolfframb écoutait encore en silence et les yeux baissés; mais bientôt il lui sembla qu'il se promenait dans les sombres allées d'un beau jardin, et qu'une musique délicieuse, se faisant entendre au milieu des fleurs, couvrît les accens funestes du démon. Alors il s'approcha de celle qui était sa vie entière, dans tout l'éclat de sa beauté, et tandis qu'il la saluait de ses soupirs, les feuilles s'agitaient doucement et les jets d'eau s'élevaient en longues gerbes brillantes. Elle s'avança vers lui, aux doux chants des voix inconnues, comme portée sur des ailes, et son regard ra-

dieux ralluma tous les feux de l'amour dans le cœur de Wolfframb. Vainement il cherchait des paroles et des chants pour lui exprimer son ardeur, elle disparut et le laissa plongé dans une rêverie délicieuse. Et pendant ce temps, Nasias chantait, mais Wolfframb n'entendit rien de son chant et se mit à son tour à commencer une chanson où il dépeignit, en poète transporté, toutes les douceurs de l'amour.

Nasias devint de plus en plus impatient et recommença ses bonds désordonnés dans la chambre, en poussant des cris discordans. Wolfframb se leva alors de son fauteuil et ordonna, au nom du Christ et de son saint nom, au démon de s'éloigner. Nasias, vomissant des flammes autour de lui, ramassa alors tous ses livres, et poussa un grand éclat de rire en s'écriant : — Schnib, Schnab, qu'es-tu de plus qu'un gros-

sier cleric; cède donc la place à maître Klingsohr? — A ces mots, il partit comme un coup de vent, et une étouffante vapeur de soufre se répandit dans la chambre.

Wolfframb ouvrit la fenêtre. La brise matinale pénétra dans l'appartement et effaça les traces du démon. Jonas se réveilla du profond sommeil dans lequel il était tombé, il ne fut pas médiocrement étonné en apprenant ce qui s'était passé. Il appela son maître, et Wolfframb lui raconta les évènements de la nuit. Gottschalk honorait déjà le noble Wolfframb, cette fois il le regarda comme un saint qui venait de vaincre les puissances de l'enfer. Mais lorsque Gottschalk leva les yeux par hasard dans la chambre, sa surprise fut grande, car il aperçut ces mots inscrits au-dessus de la porte en lettres de feu : Schnib, Schnab, qu'es-

tu de plus qu'un grossier clerc; cède donc la place à maître Klingsohr!

Ainsi le malin avait écrit sur la porte, en disparaissant, les paroles qu'il avait prononcées, comme un défi pour l'avenir.

— Je n'aurai pas un moment de repos dans ma propre maison, dit Gottschalk, tant que ces paroles, insultantes pour mon digne sire Wolfframb de Eschinbach, luiront sur cette muraille!

Il courut droit chez un maçon, et le fit venir pour effacer l'inscription, mais tous ses efforts furent inutiles. On étendit sur le mur une couche de chaux d'un doigt d'épaisseur, mais l'inscription paraissait toujours, et même après qu'on eut enlevé le mortier, les lettres de feu reparurent sur les briques rouges. Gottschalk se plaignait fort, et pria messire Wolfframb de faire une bonne chanson pour forcer Nasias à

venir lui-même effacer ses paroles. Wolfframb lui répondit en riant que la chose n'était peut-être pas en son pouvoir, mais il le tranquillisa en disant que l'inscription s'effacerait d'elle-même lorsque lui, Wolfframb, aurait quitté Eizenach.

La journée était avancée, lorsque Wolfframb de Eschinbach, joyeux et dispos comme un homme plein d'espoir, quitta la ville d'Eizenach. Non loin de la ville, le comte Meinhard de Muhlberg et l'échanson Walther de Vargel vinrent à sa rencontre, montés sur de beaux chevaux, avec une nombreuse suite. Ils lui dirent que le landgrave Hermann les envoyait à Eizenach pour chercher solennellement le célèbre maître Klingsohr, et le conduire à la Wartbourg. Klingsohr avait passé la nuit sur un grand balcon de la maison d'Helgrefe, d'où il avait observé les

étoiles. Lorsqu'il tira ses lignes, deux élèvesastrologues qui se trouvaient avec lui remarquèrent à ses regards singuliers, qu'il avait lu dans les astres un secret important, et ils osèrent l'interroger. Alors Klingsohr se leva et leur dit d'un ton solennel : — Sachez que , dans cette nuit, une fille est née à André II, roi de Hongrie. Elle se nommera Elisabeth, et sera un jour canonisée à cause de ses vertus et de sa piété par le pape Grégoire IX. Et sainte Elisabeth est destinée à devenir l'épouse de Louis, le fils de votre maître le landgrave Hermann.

Cette prophétie fut aussitôt rapportée au landgrave qui s'en réjouit fort. Elle changea aussi ses dispositions pour le célèbre maître , et il résolut de l'accueillir à la Wartbourg, avec une magnificence digne d'un prince.

Wolfframb pensait que la lutte à vie

et à mort n'aurait pas lieu, car Henri de Ofterdingen ne s'était pas encore présenté. Mais les chevaliers assuraient que le landgrave savait fort bien le jour de son arrivée. La cour intérieure du château avait été arrangée pour le champ-clos, et le bourreau Stempel avait, disait-on, été demandé d'Eizenach, à la Wartbourg.

CHAPITRE VIII.

Maitre Klingsohr quitte la Wartbourg.

LE landgrave Hermann et maître Klingsohr s'entretenaient dans une belle chambre du château de la Wartbourg. Klingsohr assurait encore qu'il

avait bien observé la constellation de la naissance d'Elisabeth, et il conseilla au landgrave d'envoyer aussitôt une ambassade au roi de Hongrie pour lui demander la main de la princesse nouvellement née, en faveur de son fils âgé de douze ans. Ce conseil plut fort au landgrave, et s'étant mis à louer le maître de sa science, celui-ci lui parla si savamment des secrets de la nature, du microcosme et du macrocosme, que le landgrave, qui n'était pas absolument inexpérimenté en de semblables choses, fut rempli d'une admiration profonde.

— Eh, maître Klingsohr ! dit le landgrave, je voudrais bien jouir toujours de vos instructions instructives. Abandonnez l'inhospitalière Transylvanie, et venez à ma cour, où les arts et les sciences sont plus en honneur qu'en aucun lieu. Les maîtres chanteurs vous

accueilleront comme leur chef, car vous êtes aussi habile dans cet art que dans l'astrologie et les autres sciences. Ainsi donc, restez ici et ne pensez plus à retourner dans la Transylvanie.

— Permettez, noble seigneur, répondit maître Klingsohr, permettez que je retourne encore à Eizenach, et de là en Transylvanie, le pays n'est pas aussi inhospitalier et aussi défavorable à mes études que vous le pensez. Songez que je ne saurais trop me rapprocher de mon roi André II, de qui je reçois, pour mes connaissances en minéralogie qui lui ont déjà valu plus d'un trésor, un traitement de trois mille marcs d'argent, dont j'ai besoin pour m'assurer le calme et le repos nécessaires à la méditation. Ici je n'aurais que bruit et querelles avec vos maîtres chanteurs. Mon art repose sur d'autres principes que les leurs, il se peut que leur

âme pieuse leur suffise pour composer, je ne les méprise point à cause de cela, mais je ne saurais les imiter.

—Cependant, dit le landgrave, vous assisterez comme arbitre à la lutte qui doit avoir lieu entre votre élève Henri de Ofterdingen et les autres maîtres.

— Nullement, répondit Klingsohr, comment le pourrais-je ? Et si je le pouvais, encore ne le voudrais-je pas. Vous même, prince, vous pourrez juger de la lutte, en confirmant la voix du peuple qui se fera certainement entendre. Mais ne nommez plus Henri de Ofterdingen mon élève. Il semblait avoir de l'énergie et des forces, mais il s'est arrêté à l'écorce sans pouvoir goûter au noyau. — Fixez toutefois le jour de la lutte, je vous suis caution que Henri de Ofterdingen se présentera.

Toutes les prières du landgrave fu-

rent sans pouvoir sur le maître obstiné; il persista dans sa résolution, et quitta la Wartbourg, comblé de magnifiques présens.

Le jour de la lutte arriva. On avait bâti un amphithéâtre dans la cour du château, comme s'il eût été question d'un tournoi. Au milieu de l'enceinte se trouvaient deux sièges tendus de noir pour les deux chanteurs qui devaient concourir, et derrière ces sièges s'élevait un échafaud. Le landgrave avait choisi pour juges du camp deux seigneurs versés dans l'art du chant, le comte Meinhard de Muhlberg et l'échanson Walther de Vargel, ceux-là même qui avaient accompagné maître Klingsohr, depuis Eizenach jusqu'à la Wartbourg. Leurs places étaient près de celle du landgrave et des dames, dans une tribune richement ornée, et un banc aussi tendu de noir était ré-

servé pour les maîtres chanteurs à quelques pas de l'échafaud.

Des milliers de spectateurs se trouvaient dans la cour, aux fenêtres et même sur les toits du château. Le landgrave, accompagné des juges, vint au son des trompettes, et monta sur son estrade. Les maîtres défilèrent à leur tour, jusqu'à leurs bancs, ayant à leur tête Walther de la Vogelweid. Sur l'échafaud se tenait Stempel, le bourreau d'Eizenach, homme gigantesque, d'un aspect sauvage, enveloppé d'un grand manteau rouge sous les plis duquel brillait la poignée étincelante d'un énorme glaive. Le père Léonard, confesseur du landgrave prit place devant l'échafaud, afin d'assister à l'heure de la mort celui qui succomberait.

Un silence d'inquiétude et d'effroi, où l'on pouvait entendre jusqu'au plus

léger soupir régnait sur cette multitude. On attendait avec une crainte singulière ce qui allait se passer. Le maréchal du landgrave, messire Franz de Waldstromer s'avança dans l'enceinte, revêtu des marques de sa dignité, et lut à haute voix les causes de la lutte et l'ordre du landgrave Hermann qui livrait au bourreau celui qui serait vaincu. Le père Léonard éleva son crucifix, et tous les maîtres s'agenouillèrent, la tête découverte, et jurèrent de se soumettre à cette ordonnance. Aussitôt le bourreau fit tournoyer trois fois son fer étincelant et cria d'une voix forte qu'il exécuterait avec conscience, et du mieux qu'il savait faire, celui qui tomberait en ses mains. Les trompettes se firent alors entendre, et le maréchal s'avançant dans l'enceinte appela à trois reprises Henri de Ofterdingen.

Et tout-à-coup Ofterdingen se trouva tout près de la barrière, au troisième appel du maréchal. Personne ne l'avait vu venir. Il s'inclina devant le landgrave, et dit, d'une voix ferme, qu'il était venu pour lutter avec le maître qu'on lui opposerait, et se soumettre à la décision des juges du camp. Le maréchal s'approcha alors des maîtres, avec une urne d'argent, d'où chacun d'eux devait tirer un billet. Dès que Wolfframb de Eschinbach déroula le sien, il reconnut que c'était lui qui devait concourir avec Henri de Ofterdingen. Il tremblait d'effroi, en songeant qu'il allait combattre son ami; mais bientôt il lui sembla que c'était le ciel lui-même qui l'avait choisi pour champion, lui qui eût marché avec joie à la mort, plutôt que de placer Henri sous le fer du bourreau. Il s'avança d'un air calme, mais

il ne put se défendre d'un certain trouble, en contemplant les traits pâles et les yeux étincelans de Henri, qui lui rappelaient ceux de Nasias.

Henri de Ofterdingen se mit à chanter, et Wolfframb se sentit près de défaillir, en reconnaissant le chant que Nasias lui avait fait entendre dans cette nuit mystérieuse. Il rassembla cependant ses forces, et répondit à son adversaire, par une magnifique cantate qui excita les acclamations du peuple. Sur l'ordre du landgrave, Henri de Ofterdingen se mit à chanter; et il peignait si bien la volupté en ses vers, que chacun se sentit saisi d'une extase enivrante. Wolfframb de Eschinbach lui-même se sentit entraîné dans un monde inconnu, et ne put se rappeler ses chants. En ce moment, un grand bruit se fit entendre à l'extrémité de l'enceinte, où la foule s'ouvrit. Wolf-

framb s'éveilla comme frappé d'un coup électrique; la comtesse Mathilde s'avavançait dans tout l'éclat de sa beauté, comme au temps où il l'avait vue pour la première fois dans les jardins de la Wartbourg. Elle lui lança les regards les plus tendres, et ralluma en lui cette ardeur qui lui avait déjà fait vaincre le démon dans sa lutte nocturne. Le peuple lui discernait déjà la victoire par ses cris. Le landgrave se leva avec les juges, et le maréchal vint déposer la couronne sur sa tête. Le bourreau s'avança à son tour pour exécuter son office; mais au moment où ses valets étendirent les mains pour s'emparer du vaincu, ils ne saisirent qu'un nuage noir qui se dissipa dans les airs, avec un siflement singulier. Henri de Ofterdingen avait disparu. Chacun se retira pâle et effrayé; on parlait de figures diaboliques et d'ap-

paritions; et quelques valets du landgrave, qui gardaient les portes, prétendirent qu'au moment où Wolfframb avait vaincu le prétendu Ofterdingen, une figure, semblable à celle de maître Klingsohr, s'était échappée du château, sur un cheval noir qui vomissait l'écume.

CHAPITRE IX.

Comment Wolfframb de Eschinbach se trouva heureux de sa victoire.

PENDANT ce temps, la comtesse Mathilde s'était rendue dans les jardins de la Wartbourg où Wolfframb de Eschinbach l'avait suivie.

Il la trouva assise sous un bel arbre fleuri, les mains jointes, la tête languissamment penchée sur son sein, il se jeta à ses genoux, hors d'état de proférer une parole. Mathilde le regarda avec attendrissement, et tous deux versèrent des larmes. — Ah, Wolfframb ! dit enfin Mathilde, quel méchant rêve s'était emparé de moi ; je m'étais livrée au démon comme un enfant étourdi. Comment ai-je pu t'oublier ? me le pardonneras-tu jamais ?

Wolfframb la pressa dans ses bras, et osa, pour la première fois, imprimer ses lèvres sur celles de la belle comtesse. Il jura qu'il l'avait toujours aimée avec ardeur, qu'elle n'avait jamais cessé d'être la dame de ses pensées, et lui dit comment sa présence lui avait donné la force de vaincre l'esprit malin.

— O mon bien-aimé, dit Mathilde,

laisse-moi te dire de quelle manière merveilleuse tu m'as sauvée moi-même des griffes du démon. Une nuit, il y a peu de temps de cela, des images affreuses et bizarres m'environnèrent. Je ne savais pas moi-même si c'était la joie ou le tourment qui oppressait si fort mon cœur, que je pouvais à peine respirer. Poussée par une impulsion irrésistible, je me mis à écrire un air d'après la manière de mon maître, mais une dissonance singulière se mêlait à tous mes sons, et il me sembla qu'au lieu de chant, j'avais écrit la formule terrible avec laquelle on évoque les démons. Une horrible figure se présenta devant moi, me serra dans ses bras brûlans, et voulut m'entraîner dans l'abîme. Tout-à-coup un chant brillant éclata dans les ténèbres ; ces tons divins étincelaient dans l'ombre d'un doux éclat. La figure enne-

mie lâcha prise, et disparut en poussant des cris. Ce chant, c'était ton chant, c'était celui que tu as fait entendre aujourd'hui, le même qui fit fuir le démon qui voulait aussi m'assaillir !

A ces mots, elle tomba dans ses bras, et jura de lui consacrer tous ses jours.

Dans cette même soirée, Wolfframb de Eschinbach était retiré dans sa chambre, lorsque son hôte d'Eizenach, Gottschalk accourut d'un air joyeux, et lui dit : — O mon noble sire, vous avez vaincu l'enfer. Les paroles terribles se sont effacées. Mille grâces vous soient rendues. Mais je vous apporte quelque chose qu'on a remis dans ma maison, pour vous. C'était une lettre, scellée d'un grand cachet de cire. Elle était de Henri de Osterdingen et renfermait ce qui suit :

« Je te salue, mon digne Wolfframb ,
» comme un homme qui vient d'échap-
» per à une funeste maladie qui mena-
» çait ses jours. Il m'est arrivé beau-
» coup de choses , — mais laisse-moi
» garder le silence sur des jours qui
» sont encore pour moi un profond
» mystère. Tu te souviens sans doute
» encore des paroles que tu me dis ,
» lorsque par mon fol orgueil, je me
» plaçais au-dessus de toi et des autres
» maîtres. Tu me dis alors que je me
» trouverais peut-être un jour au bord
» d'un abîme ; mais que tu serais auprès
» de moi pour me tendre la main et me
» retenir. Ta prédiction s'est accomplie.
» Je t'ai trouvé au bord de l'abîme
» pour me sauver ; et c'est ta victoire
» qui m'a rendu la vie. Oui, Wolfframb,
» à tes chants, le voile qui couvrait mes
» yeux est tombé, et m'a laissé voir le
» ciel. Ne dois-je donc pas t'aimer dou-

» blement. — Tu as reconnu Klingsohr
 » pour le premier des maîtres. Il l'est
 » en effet; mais malheur à celui qui ne
 » se contente pas de ses propres forces,
 » et qui a recours aux puissances in-
 » fernales pour soutenir son talent !
 » J'ai renoncé à ce maître, et je vis dans
 » la solitude. — Mathilde! — Non, ce
 » n'était pas elle, c'était une apparition
 » qui m'avait abusé. Oublie ce que j'ai
 » fait dans mon délire. Salue les maîtres,
 » et dis-leur combien je suis changé !
 » Adieu. Peut-être un jour entendras-
 » tu parler de moi. »

Quelque temps après, on apprit que Henri de Ofterdingen vivait à la cour d'Autriche, auprès du duc Léopold VII, pour lequel il composait de belles chansons, et qu'il avait renoncé au faux éclat qui l'avait séduit.

C'est ainsi que Wolfframb de Es-

chinbach eut la gloire d'avoir sauvé sa bien-aimée et son ami, des griffes du démon.

FIN DES MAÎTRES CHANTEURS.

LA MAISON DÉSERTE.

XIII.

II

LA MAISON DÉSÉRTE.

— APRÈS avoir long-temps causé, nous étions tombés d'accord, et nous avions reconnu que les apparitions de la vie réelle se présentaient souvent sous une forme plus merveilleuse que

toutes les créations de l'imagination la plus dévergondée.

— Je pense, dit Lélío, que l'histoire nous fournit des preuves irrécusables à cet appui; et c'est là ce qui rend si fatigans et si absurdes les prétendus romans historiques, où l'auteur ose rattacher les folies de sa cervelle oisive, aux actions de la puissance éternelle qui régit le monde.

— C'est la vérité profonde de ces secrets impénétrables qui nous saisit avec tant de force, dit Franz, qu'elle nous fait reconnaître l'esprit auquel nous sommes tous soumis.

— Ah! reprit Lélío, c'est justement cette connaissance qui nous manque; c'est celle qui nous fut ravie après la chute de notre premier père.

— Beaucoup sont appelés, et peu sont élus, dit Franz. Ne penses-tu pas que la connaissance ou le pressenti-

ment du merveilleux, qui est un plus beau sentiment encore, est accordée à quelques-uns, comme un sens particulier? Pour moi, il me semble que ces hommes, doués d'une seconde vue, sont assez semblables à ces chauves-souris, en qui le savant anatomiste Spallanzani a découvert un sixième sens plus accompli à lui seul que tous les autres.

— Oh ! oh ! s'écria Franz, en riant, alors les chauves-souris seront les véritables somnambules. Mais pour abonder dans ton sens, j'ajouterai que ce sixième sens, si admirable, consiste à saisir instantanément dans chaque objet, dans chaque personne, dans chaque événement, le côté excentrique, pour lequel nous ne trouvons pas de point de comparaison dans la vie commune, et que nous nous plaisons à nommer le merveilleux. Mais qu'est tout cela, sinon la vie ordinaire?

— Tourner toujours dans un cercle étroit, contre lequel on se cogne sans cesse le nez, quand on a l'envie de faire quelques bonds qui rompent un peu cet exercice monotone. Je sais quelqu'un en qui l'esprit de vision dont nous parlions tout-à-l'heure semble une chose toute naturelle. De là vient qu'il court des journées entières après des inconnus qui ont quelque chose de singulier dans leur marche, dans leur costume, dans leur ton ou dans leur regard ; qu'il réfléchit profondément sur une circonstance contée légèrement, et que personne ne trouve digne d'attention ; qu'il rapproche des choses complètement antipodiques, et qu'il en tire des comparaisons extravagantes et inouïes.

Lélio s'écria à haute voix : — Arrêtez ! c'est là notre Théodore. Voyez, il semble avoir quelque chose de tout

particulier dans l'esprit, à en juger par la manière dont il regarde le bleu du ciel.

— En effet, dit Théodore, qui jusque-là avait gardé le silence, mes regards doivent porter le reflet d'une pensée singulière, du souvenir d'une aventure passée depuis long-temps.

— O, raconte, raconte-nous la ! s'écrièrent à la fois tous les amis.

— Volontiers, dit Théodore. A ces mots, il tira son portefeuille, où il recueillait toutes sortes de notes sur ses voyages, et raconta l'histoire suivante, en jetant de temps en temps un regard sur ses feuillets, comme pour aider à sa mémoire :

CHAPITRE PREMIER.

Vous savez, (ainsi commença Théodore), vous savez que je passai tout l'été dernier à Berlin. Le grand nombre de vieux amis et de connaissances que j'y trouvai, la vie libre et com-

mode, l'attrait diversifié des arts et des sciences, tout cela me retenait puissamment. Jamais je n'avais été plus satisfait, et plus disposé à me livrer à mon ancien penchant de me promener seul dans les rues, de me réjouir à la vue des images suspendues aux boutiques, des affiches, ou de contempler les tournures des gens qui passaient et de faire leur horoscope, sans compter que j'avais encore pour compléter mon plaisir, la vue des ouvrages des arts, et celle des magnifiques édifices. L'allée, ceinte de constructions de ce genre, qui mène à la porte de Brandenbourg, est le rendez-vous du monde appelé par son rang ou par sa richesse, à jouir de tous les avantages de la vie. Dans les bas-étages de tous ces beaux palais sont des magasins où l'on débite tous les objets de luxe, tandis que les étages supé-

rieurs sont habités par la classe de gens dont je viens de parler. Les plus belles hôtelleries sont dans cette rue, presque tous les ambassadeurs y demeurent, et un mouvement tout particulier se fait remarquer dans ce quartier qui semble plus populeux que tout le reste de la ville. L'affluence qui s'y porte, fait que chacun se contente d'une demeure très-étroite, et que plus d'une de ces maisons, habitée par différentes familles, ressemble à une ruche d'abeilles. Je m'étais souvent promené dans l'allée, lorsqu'un jour mes yeux furent frappés par une maison qui se distinguait des autres d'une façon bien singulière. Représentez-vous une maisonnette à quatre croisées, resserrée entre deux hauts édifices, dont tout l'étage s'élevait à peine au-dessus du rez-de-chaussée de la maison voisine. Le toit délabré

les vitres remplacées par du papier collé, et les murs décolorés, attestaient l'extrême négligence du propriétaire. Imaginez combien une telle maison devait ressortir entre tous ces bâtimens décorés avec tout le luxe du goût moderne. Je m'arrêtai ; et en l'examinant avec plus d'attention, je remarquai que les fenêtres étaient hermétiquement fermées, qu'un mur avait été élevé devant celles du bas étage, et que la porte, où manquait la sonnette, n'offrait pas une serrure, ni même un bouton. J'étais bien convaincu que cette maison était inhabitée, car jamais, jamais, à quelque heure du jour que je vinsse à passer, une trace de créature humaine ne s'était offerte à mes yeux. Une maison inhabitée dans ce quartier de la ville ! Merveilleuse apparition, et cependant elle pouvait avoir un motif bien naturel

et bien simple, si le propriétaire se trouvait entraîné dans un long voyage ou s'il habitait des propriétés éloignées, et qu'il tînt à se conserver cette habitation pour son retour. Ainsi pensais-je, et cependant je ne sais comment il se faisait que je m'arrêtais involontairement chaque fois que je passais devant la maison déserte, et que je m'enfonçais dans des méditations bizarres. — Vous savez, chers compagnons de mon enfance, que j'ai toujours passé pour un visionnaire, et que vous avez été sans cesse occupés à me retirer du monde imaginaire où je suis toujours plongé. Eh! prenez vos airs frondeurs et intelligens, si vous le voulez, j'avouerai franchement que je me suis souvent mystifié moi-même, et que je craignais encore une déception de ce genre, avec cette maison vide; mais la morale viendra à son tour, marchons au fait!

Un jour, et à l'heure même où le bon ton ordonne de se promener de long en large dans l'allée, j'étais arrêté, comme d'ordinaire, devant la maison déserte, et je me livrais à mes réflexions. Tout-à-coup, je remarquai que quelqu'un s'était placé près de moi et me regardait. C'était le comte P., en qui j'avais déjà reconnu, sous plus d'un rapport, quelque sympathie avec moi, et aussitôt je fus assuré que le mystère de cette maison l'avait également frappé. Lorsque je lui parlai de la singulière impression que ce bâtiment désert, au milieu du quartier le plus animé de la résidence, avait produite sur moi, il se mit à sourire ironiquement. Le comte P. s'était avancé beaucoup plus loin que moi; il avait déjà fait maintes suppositions sur cette maison, et son histoire allait bien au-delà de tout ce que j'aurais pu inventer. Je de-

vrais vous rapporter l'histoire du comte, dont je me souviens encore parfaitement; mais je préfère ne pas interrompre le fil de mon récit. Après avoir fait son histoire, le comte s'était ensuite informé. Quel avait été son étonnement, en apprenant que la maison vide n'était autre chose que le laboratoire du pâtissier-confiseur, dont la magnifique boutique était tout proche. C'est pourquoi les fenêtres du rez-de-chaussée où se trouvait le four avaient été murées, et celles des chambres hautes garnies d'épais rideaux, pour préserver les sucreries du soleil et des insectes. Lorsque le comte me fit cette communication, j'éprouvai à mon tour un désappointement cruel.

En dépit de cette explication prosaïque, je ne pouvais m'empêcher de regarder en passant la maison vide; et toujours des images bizarres sem-

blaient en sortir, et me causaient un léger frisson. Je ne pouvais pas à toute force m'accoutumer à l'idée des tourtes, des bonbons, des massapains et des fruits confits. Une singulière combinaison d'idées me faisait prendre toutes ces choses pour des paroles de douceur, à peu près comme celles-ci : — N'ayez pas peur, mou cher ami, nous sommes des créatures tout de sucre et de miel; mais un coup de tonnerre donnera un peu de vigueur à tout cela. Puis, je me disais : — N'es-tu pas bien insensé de mêler toujours les merveilles aux choses les plus ordinaires, et tes amis n'ont-ils pas raison lorsqu'ils te traitent d'incurable visionnaire? — La maison restait toujours la même; mon regard s'y accoutuma peu à peu, et, les images folles qui semblaient sortir de ces murailles s'évanouirent insensiblement. Un hasard réveilla en moi toutes les

idées qui commençaient à s'assoupir.

Vous pouvez imaginer que je ne laissais pas que de regarder la maison avec attention, chaque fois que je passais dans l'allée. Il arriva de la sorte qu'un jour, comme je me promenais de ce côté vers l'heure de midi, mes regards s'arrêtèrent sur une des fenêtres voilées de la maison vide. Je remarquai que le rideau de la fenêtre la plus voisine de la boutique du confiseur, commençait à s'agiter. Je tirai ma lunette de spectacle de ma poche, et j'aperçus alors distinctement une main de femme d'une blancheur éclatante et d'une forme gracieuse. Un brillant étincelait à son petit doigt et un riche bracelet entourait l'extrémité de son bras voluptueusement arrondi. La main posa devant la fenêtre un flacon de cristal d'une forme bizarre, et disparut derrière le rideau. Je m'arrêtai tout ébloui,

un singulier sentiment agitait tout mon être, je ne pouvais me détacher de la contemplation de cette fenêtré et j'éprouvais quelque peine à respirer. Enfin je revins à moi et je me trouvai entouré d'un grand nombre de gens de toute espèce qui me regardaient d'un air de curiosité. Cela me chagrina fort, mais je pensai aussitôt que le peuple est le même dans toutes les grandes villes, je m'enfuis doucement, et le démon prosaïque me glissa fort distinctement à l'oreille que j'avais vu la femme du confiseur, dans son habit des dimanches, posant une bouteille d'eau rose devant la fenêtré. — Tout-à-coup, il me vint une pensée fort raisonnable! — Je revins sur mes pas, et j'entrai dans la belle boutique ornée de glaces qui avoisinait la maison vide.

Tout en soufflant sur l'écume brù-

lante d'une tasse de chocolat que j'avais demandée, * je me mis à dire d'un air distrait : — Vous avez bien agrandi votre établissement en prenant la maison voisine.

Le confiseur jeta encore quelques bonbons sur le gâteau qu'attendait une jolie fille, et me regarda en souriant d'un air interrogatif, comme s'il n'eût pas compris mes paroles. Je répétai qu'il avait agi fort judicieusement en plaçant son laboratoire dans la maison voisine, bien que ce bâtiment désert fit un fâcheux contraste avec les brillans édifices de cette rue.

— Eh! monsieur, me dit le confiseur, qui vous a dit que la maison voisine m'appartienne? Malheureusement, toutes les tentatives que j'ai faites pour l'acquérir ont été inutiles,

* C'est chez les conditors ou confiseurs qu'on prend le café, etc. Ces conditors sont ordinairement des Italiens ou habitans de la Suisse italienne.

et après tout je n'en suis pas fâché , parce qu'il se passe de singulières choses dans cette maison.

Vous pouvez imaginer combien la réponse du confiseur me frappa. Je le priai en grâce de m'en dire davantage sur cette maison.

— Monsieur, me dit-il, je ne suis pas moi-même fort bien instruit à ce sujet; tout ce que je sais, c'est que la maison appartient à la comtesse de S*** qui habite ses terres et qui n'est pas venue à Berlin depuis nombre d'années. On m'a dit que la maison était déjà dans l'état de délabrement où elle se trouve aujourd'hui, avant même qu'on n'eût élevé tous les beaux édifices qui ornent notre rue. Il n'y demeure que deux créatures vivantes, un vieil intendant misanthrope, et un misérable chien las de la vie qui passe les nuits dans la cour, à aboyer après

la lune. On croit généralement qu'il apparaît des spectres dans ce bâtiment vide; et véritablement, mon père et moi, nous avons souvent entendu des gémissemens plaintifs, surtout au temps de Noël où les commandes nous forcent souvent de travailler toute la nuit. C'étaient des bruits étranges qui nous faisaient frissonner. Il n'y a pas longtemps non plus, que dans le silence de la nuit, j'ai entendu un chant si singulier que je ne pourrais pas vous en donner une idée. C'était évidemment la voix d'une vieille femme, mais les tons étaient si éclatans, les cadences si variées, que moi, qui ai entendu tant de cantatrices en Italie, en France et en Allemagne, je n'ai jamais rencontré rien de semblable. Il me semblait qu'on chantait des paroles françaises, mais je n'ai jamais pu les entendre distinctement; et d'ail-

leurs je n'ai pas écouté long-temps cette folle chanson de revenant, car mes cheveux se dressaient sur ma tête. Quelquefois, lorsque le bruit de la rue vient à cesser, nous entendons du fond de la chambre, de profonds soupirs, et puis un rire étouffé qui semble venir du plancher; mais en plaçant son oreille contre la muraille, on s'aperçoit facilement que ce rire et ces soupirs viennent de la maison voisine. — Remarquez, (il me conduisit dans son arrière-boutique, et me plaça près d'une fenêtre), remarquez bien ce tuyau de fonte qui sort de la muraille, il en sort quelquefois une fumée si épaisse, même dans l'été, que mon frère a souvent querellé le vieil intendant, en lui disant qu'il mettra un jour le feu à la maison. Celui-ci s'excuse en disant qu'il fait sa cuisine, mais pour ce qu'il mange, Dieu le sait; car il sort de là une odeur endiablée.

La porte de la boutique s'ouvrit, et le confiseur courut à son comptoir en m'indiquant par un regard significatif la figure qui entrait.

Je le compris parfaitement. Cette bizarre tournure pouvait-elle appartenir à quelque autre qu'à l'intendant de la maison mystérieuse? — Figurez-vous un petit homme sec, un visage couleur de momie, le nez pointu, les lèvres serrées, des yeux de chat, verts et étincelans, le sourire perpétuel d'un fou, un toupet étagé à la mode antique avec des ailes poudrées et une grande bourse, un habit couleur de café, vieux et pâli, mais bien brossé, des bas gris et de grands souliers à boucles. Cette petite figure a des mains énormes et des doigts extrêmement longs et nerveux, elle s'avance avec raideur vers le comptoir, regarde en souriant les friandises renfermées dans

des bocaux de cristal, et dit d'une voix faible et plaintive : — Deux oranges confites, deux macarons, deux marrons glacés, etc.

Le confiseur mit à part tout ce que cet homme lui demandait. — Pesez, pesez, mon digne voisin, dit l'intendant en tirant de sa poche une petite bourse de cuir. Je remarquai que l'argent, qu'il posait sur le comptoir, se composait de diverses sortes de monnaies hors de cours. Il les compta en murmurant tout bas : — Très-doux, très-doux. Il faut que tout cela soit très-doux. Je le veux bien. Que le diable emmielle sa femme, je ne m'y oppose pas.

Le confiseur me regarda en riant, et dit au vieil intendant : — Vous ne me paraissez pas bien portant ; oui, oui, l'âge ôte les forces petit à petit.

Sans changer de visage, le vieil in-

tendant répondit d'une voix forte : —
L'âge? l'âge? Perdre mes forces? Oh!
oh! oh!

En parlant ainsi, il frappa si violemment ses mains l'une contre l'autre, que les vitraux en retentirent, et fit un bond si vigoureux que toute la boutique et les verres placés sur le comptoir en tremblèrent long-temps. Mais au même moment, un grand cri se fit entendre, le vieil intendant avait marché sur son chien noir qui s'était glissé derrière lui, et qui se tenait couché à ses pieds.

— Maudite bête! chien d'enfer! dit-il avec son premier ton de voix doux et affaibli; et ouvrant son cornet, il en tira un macaron qu'il présenta au pauvre animal. Le chien dont les cris avaient dégénéré en gémissemens, se tut aussitôt, et se dressant sur ses pattes de derrière, se mit à manger le

macaron dans l'attitude d'un écureuil.

— Bonne nuit, mon voisin, dit l'intendant en tendant la main au confiseur, et en lui serrant la sienne si fortement qu'il en poussa un cri de douleur. — Le pauvre vieillard affaibli vous souhaite une bonne nuit, mon cher voisin. — Et il sortit avec son chien qui le suivit, la bouche pleine de macarons.

— Voyez-vous, dit le confiseur, voilà comme il vient ici de temps en temps ce vieux diable, mais je ne puis rien tirer de lui, si ce n'est qu'il était autrefois valet-de-chambre du comte de Z***, qu'il a soin de la maison où il est, et qu'il attend chaque jour la famille du comte (il l'attend depuis je ne sais combien d'années). Mon père lui parla une fois du bruit qui se fait dans la nuit, mais il lui répondit fort tranquillement: — Oui, oui, on dit qu'il

y a des revenans dans la maison ; mais ne le croyez pas, il se peut bien que l'on mente.

L'heure où le bon ton amène le beau monde chez les confiseurs en vogue était arrivée, une foule d'élégans se précipita dans la boutique et je ne pus en apprendre davantage.

CHAPITRE II.

IL m'était bien prouvé que les renseignements du comte P... étaient inexacts, que le vieux intendant ne demeurait pas seul dans la maison, en dépit de toutes ses dénégations, et qu'il

cherchait à dérober quelque mystère aux yeux du monde. Le chant dont on m'avait parlé, me fit souvenir du bras gracieux que j'avais aperçu à la fenêtre. Ce bras ne pouvait appartenir au corps d'une vieille femme; et cependant, le chant dont m'avait parlé le confiseur ne pouvait, disait-il, être que celui d'une jeune personne. Je pensai alors à la fumée, à cette singulière odeur, à cette carafe bizarrement taillée, et bientôt il se forma devant moi l'image d'une créature ravissante, mais dangereuse et entourée de charmes magiques. Le vieil intendant devint un magicien qui exerçait ses sortilèges dans cette maison déserte. Mon imagination était en travail, et dans la même nuit, je revis, non pas en rêve, mais dans le délire de l'assoupissement, la main blanche avec son diamant au doigt, et le bras arrondi avec son riche

bracelet. Peu à peu sortant d'épais nuages, un charmant visage aux yeux bleus et douloureusement supplians, m'apparut, et aussitôt se forma devant moi l'image merveilleuse d'une jeune fille, dans tout l'éclat de la jeunesse. Bientôt je remarquai que ce que j'avais pris pour un nuage, était la vapeur qui s'échappait de la carafe de cristal que tenait la jeune beauté, et qui s'élevait en spirales légères.

—O charmante apparition! m'écriai-je, dis-moi où tu résides, et pourquoi l'on te retient captive? Oh! comme tes regards sont pleins de douleur et d'amour! Je sais qu'un art infernal te rend l'esclave d'un démon qui erre dans les boutiques de sucreries, sous un costume café, avec une bourse à poudre, suivi d'un chien infernal qu'il nourrit de macarons. Oh! je sais tout cela, ravissante et délicieuse créature. Le

diamant est le reflet du feu de l'âme !
Et si tu n'avais pas teint celui-ci du
sang de ton cœur , il n'étincèlerait pas
ainsi de mille couleurs. Je sais que
le bracelet qui entoure ton bras , est
l'anneau d'une chaîne magnétique , qui
te lie au sorcier que tu suis ; mais je te
délivrerai ! O parle , dis un seul mot ,
jeune vierge , ouvre tes lèvres de rose !

En ce moment , une main osseuse
saisit , par dessus mon épaule , la ca-
rafe de cristal , qui éclata en mille
morceaux dans les airs , et la figure mer-
veilleuse disparut dans les ténèbres ,
en poussant un long soupir. — Je vois
déjà , à votre rire , que vous retrouvez
en moi le rêveur visionnaire , mais je
puis vous assurer que tout ce rêve , si
vous tenez absolument à lui donner ce
nom , avait le caractère accompli d'une
vision. N'importe , continuons. A peine
le jour fut-il venu , que je courus dans la

grande allée et que je me postai devant la maison vide. Outre les rideaux intérieurs, les fenêtres étaient fermées par d'épaisses jalousies. La rue était encore déserte, je m'approchai fort près de la fenêtre du rez-de-chaussée, et j'écoutai; mais aucun bruit ne se fit entendre, tout était silencieux comme dans un tombeau. La rue devint animée, les boutiques s'ouvrirent et je fus forcé de m'éloigner. Je ne vous dirai pas combien de fois je passai devant la maison sans rien découvrir, ni les informations inutiles que je pris de toutes parts, et comme enfin ma vision commença à s'effacer de mon esprit. Enfin, un soir en passant devant la maison, je remarquai que la porte était à demi-ouverte, je m'approchai, le vieil intendant était sur le seuil. Mon parti fut aussitôt pris.

— Le conseiller de finances Binder

ne demeure-t-il pas dans cette maison ? Telle fut la question que je lui fis en le repoussant en quelque sorte dans un petit vestibule faiblement éclairé par une lampe. Il me lança un regard étincelant, et me dit d'une voix douce et traînante : — Non, il ne demeure pas ici, il n'y a jamais demeuré, il n'y demeurera jamais, il n'a même jamais demeuré dans toute l'allée. — Mais les gens disent qu'il vient des revenans dans cette maison ? — Je puis vous assurer que cela n'est pas vrai, que c'est une jolie maison fort tranquille, et que la comtesse de S... y arrive demain. Bonne nuit, mon cher monsieur.

A ces mots, le vieil intendant me repoussa poliment, et ferma la porte derrière moi. Je l'entendis murmurer et tousser, puis s'éloigner, autant que j'en pus juger, et descendre plusieurs marches. Durant le peu de momens

que j'étais resté dans le vestibule, j'avais remarqué qu'il était tendu de vieilles tapisseries, et meublé comme une salle, de grands fauteuils couverts de damas rouge.

C'est alors que la maison mystérieuse se remplit pour moi d'aventures. Or, figurez-vous qu'à force de passer et de repasser, je vois un jour briller quelque chose à la dernière fenêtre de l'étage supérieur, le diamant scintillait à mes yeux. O ciel! la figure de ma vision me regarde douloureusement appuyée sur son bras. S'il était possible de rester quelques momens immobile au milieu de cette foule qui passe et qui repasse! J'aperçois un banc placé vis-à-vis de la maison, mais de telle sorte qu'en s'y asseyant, il faut tourner le dos à l'édifice. Je m'appuie sur le dossier, et je puis continuer mes observations à mon aise.

Oui, c'est elle, c'est elle trait pour trait, la céleste créature ! Mais son regard paraît incertain. Il me semble qu'elle ne regarde pas de mon côté, ses yeux ont quelque chose de vide ; je serais tenté de croire que ce que je vois est un portrait, si je n'avais remarqué un mouvement du bras et de la main. Entièrement perdu dans la contemplation de cette créature merveilleuse, je n'avais pas entendu la voix du brocanteur italien qui m'offrait sans relâche sa marchandise. Enfin il me tira par le bras, et me retournant je le repoussai avec colère. Il ne cessa pas toutefois de me prier et de me tourmenter. — Je n'ai encore rien gagné aujourd'hui, monsieur. Une paire de crayons. Un paquet de cure-dents. — Plein d'impatience, et jaloux de me débarrasser de cet importun, je cherche quelques pièces de monnaie dans

ma bourse. — J'ai encore ici de jolies choses, me dit-il, et il me montre à distance un petit miroir de poche. En y apercevant la maison qui était derrière moi et la fenêtre où se tenait la personne mystérieuse, je me hâtai de l'acheter, et il me fut possible d'observer commodément assis et le dos tourné sans attirer l'attention des voisins. Mais en regardant de plus en plus ce miroir, je tombai dans un état que je serais tenté de nommer un songe éveillé. Je ne pouvais détacher mes regards de ce miroir qui semblait me fasciner; et j'avoue que je ne pus m'empêcher de songer à un conte que me faisait ma nourrice, lorsque je me plaisais le soir à me regarder dans le grand miroir de la chambre de mon père. Elle me disait que lorsque les enfans se mettaient la nuit devant une glace, un horrible visage étranger s'y plaçait devant eux.

Une fois, je crus voir deux yeux terribles briller dans le miroir; je poussai un grand cri et je tombai évanoui. Je fus long-temps malade, et maintenant encore, je crois fermement que ces yeux m'avaient en effet regardé. Bref, toutes ces folies de mon enfance me revinrent à l'esprit, un froid glacial parcourut toutes mes veines; je voulus jeter le miroir loin de moi, tout-à-coup deux yeux célestes se tournèrent de mon côté, leur regard était dirigé vers le mien et pénétrait jusqu'au fond de mon cœur. J'étais plongé dans une mer de délices!

— Vous avez là un joli miroir, dit une voix près de moi. Je me réveillai comme d'un songe; plusieurs personnes avaient pris place sur le banc, et je leur avais sans doute donné un spectacle réjouissant par mon regard égaré et mes paroles entrecoupées.

— Vous avez là un joli miroir, répéta l'homme en voyant que je ne répondais pas. Mais pourquoi donc y regardez-vous si singulièrement? Apercevez-vous des esprits?

Cet homme déjà âgé, bien vêtu, avait dans le ton de ses paroles et dans ses regards quelque chose de bienveillant, qui attirait la confiance. Je n'hésitai pas à lui dire que je regardais dans ce miroir une charmante fille qui se tenait derrière la fenêtre de la maison abandonnée. Je demandai même au vieillard s'il ne la voyait pas.

— Là-bas? dans la vieille maison? à la dernière fenêtre, me demanda-t-il d'un air tout étonné.

— Sans doute, sans doute, lui dis-je.

Le vieillard se mit à sourire. — C'est une singulière illusion. Que Dieu fasse honneur à mes vieux yeux. Eh! eh! monsieur, j'ai bien vu sans lunettes

cette jolie figure à la croisée, mais il m'a bien semblé que c'est un bon portrait, peint à l'huile.

Je me tournai vivement vers la fenêtre; tout avait disparu; la jalousie était baissée.

— Oui, monsieur, oui, continua le vieillard, mais il est trop tard pour s'en assurer; car je viens de voir le domestique qui est, je le sais, l'intendant de la comtesse de S***, secouer la poussière du tableau et baisser la jalousie.

— Était-ce donc vraiment un portrait? demandai-je tout stupéfait.

— Croyez en mes yeux, répondit le vieillard. Comme vous ne regardiez dans votre miroir que la réflexion du portrait, vous avez été abusé par un effet d'optique; mais à votre âge, j'aurais été plus clairvoyant.

— Mais la main et le bras remuaient, lui répondis-je.

— Oui, oui, ils se remuaient, tout remuait, dit le vieillard en souriant et en me frappant doucement sur l'épaule. Alors il se leva, et prit congé de moi en me saluant et me disant : — Gardez-vous des miroirs qui mentent si bien.

Votre très-humble serviteur.

CHAPITRE III.



JE rentrai chez moi, avec la résolution de ne plus songer à cette maison, et d'éviter de me promener dans l'allée durant quelques jours. Je tins fidèle-

ment cette promesse, et je passai les journées à écrire et le soir avec quelques amis. Cependant il m'arrivait de m'éveiller, quelquefois, subitement comme frappé d'un coup électrique, et alors je m'apercevais que c'était le souvenir de ma vision et de la croisée mystérieuse qui me faisait tressaillir. Même pendant mon travail, au milieu de mes entretiens les plus animés avec mes amis, cette pensée traversait subitement mon âme comme une étincelle électrique. Mais ce n'était-là qu'un moment passager. J'avais consacré le petit miroir de poche qui m'avait tant abusé, à un usage domestique, bien prosaïque. Je le plaçais devant moi, lorsque je voulais attacher ma cravate. Un jour comme je me disposais à vaquer à cette importante affaire, il me parut un peu terne, et j'essayai de lui rendre son éclat en le frappant de mon ha-

leine et le frottant ensuite; tous mes nerfs tremblèrent, je frissonnai, car dès que mon souffle eut répandu une vapeur sur la glace, j'aperçus au milieu d'un nuage bleuâtre, le charmant visage qui m'avait déjà blessé au cœur par ses regards douloureux! — Vous riez? — Vous voilà unanimes sur mon compte, vous me tenez pour un rêveur incurable; mais, dites, pensez tout ce que vous voudrez, n'importe, cette beauté me regardait du fond de ce miroir, et dès que la vapeur se dissipa, ses traits disparurent sous les feux prismatiques que lançaient les rayons du soleil qui se réfléchirent dans la glace. Je ne veux point vous fatiguer, je ne veux point vous décrire toutes les sensations que j'éprouvai; sachez seulement que je renouvelai sans cesse l'épreuve du miroir, qu'il m'arriva souvent de rappeler par mon

haleine l'image chérie, mais que souvent aussi toutes mes tentatives furent infructueuses. Alors je courais comme un insensé vers la maison déserte, j'en contemplais les fenêtres durant des heures entières; mais pas une créature humaine ne consentait à s'y montrer. Je ne vivais que dans mes pensées à elle; tout le reste était mort pour moi; je négligeais mes amis, mes études. Souvent quand cette image commençait à pâlir, une douleur violente s'emparait de moi, alors elle réparaisait avec plus de force et de vivacité que jamais. Une apathie totale résultait de cet état pénible qui me laissait toujours dans un épuisement affreux. Dans ces momens-là, tous les essais que je tentais avec le miroir étaient inutiles, mais dès que j'avais repris mes forces, l'image y reparaisait avec de nouveaux charmes. Cette tension

continuelle agissait sur moi d'une manière funeste; j'errais sans cesse pâle comme un mort et l'air défait; mes amis me regardaient comme un homme fort malade, et leurs avertissemens continuels me portèrent à réfléchir sérieusement sur ma position. Fut-ce à dessein ou par hasard qu'un de mes amis qui étudiait la médecine, laissa chez moi l'ouvrage de Reil sur les aberrations mentales, je l'ignore; mais je me mis à le lire, et cette lecture m'attacha irrésistiblement. Que devins-je en reconnaissant en moi-même tous les symptômes de la monomanie! L'horrible effroi que je ressentis en me voyant sur le chemin de la maison des fous, me fit prendre promptement une résolution. Je mis mon miroir dans ma poche, et je courus chez le docteur R***, médecin célèbre par son habileté à traiter les

maladies cérébrales, par ses vues profondes sur le principe intellectuel qui fait naître tant de maladies physiques. Je lui racontai tout; je ne lui cachai pas la plus petite circonstance, et je le conjurai de me sauver du sort affreux dont je me croyais menacé! Il m'écouta fort tranquillement, mais je remarquais bien dans son regard une surprise profonde.

— Le danger n'est nullement aussi proche que vous le pensez, me dit-il, et je puis vous affirmer avec certitude qu'il me sera possible de le détourner. Il n'est pas douteux que votre esprit ne soit attaqué d'une manière inouïe, mais la connaissance même de votre mal vous fournit les moyens de vous en défendre. Laissez-moi votre miroir, ne vous contraignez à aucun travail qui irrite votre imagination; évitez la grande allée, ne travaillez que le ma-

tin et sans vous fatiguer, puis allez faire une longue promenade, et passez la journée avec vos amis que vous évitez depuis si long-temps. Nourrissez-vous de mets succulens, et buvez des vins vigoureux. Vous voyez que je m'attache uniquement à éloigner votre idée fixe, c'est-à-dire l'image que vous voyez dans cette glace ou à la fenêtre de la maison déserte, et que je veux surtout fortifier votre corps. Secondez-moi donc activement.

J'avais peine à me séparer du miroir; le docteur qui l'avait déjà pris parut le remarquer, il fit naître en aspirant une vapeur à sa surface, et me dit en me le présentant :

— Voyez-vous quelque chose?

— Rien, répondis-je; ce qui était exact.

— Aspirez donc vous-même, me dit

le médecin en mettant le miroir dans ma main.

Je fis ce qu'il me disait, et l'image merveilleuse m'apparut distinctement.

— C'est elle! m'écriai-je à haute voix.

Le médecin regarda la glace et me dit :

— Je ne vois pas la moindre chose, mais je ne veux pas vous cacher qu'au moment où je regardais le miroir j'éprouvais une certaine terreur qui se dissipa aussitôt. Vous voyez que je suis sincère, et que je mérite toute votre confiance. Recommencez donc cet essai ?

Je le fis, et pendant ce temps le médecin me tint sa main placée sur l'épine dorsale. La figure reparut, le docteur qui regardait avec moi dans la glace, pâlit; puis, il prit le miroir, le regarda

encore, le renferma dans un pupitre, et revint à moi, après être resté quelques secondes à méditer, la main sur son front.

— Suivez exactement mes prescriptions, me dit-il. Je dois convenir que ces momens où vous vous trouvez hors de vous-même, sont encore fort mystérieux pour moi; mais j'espère pouvoir bientôt vous en dire davantage.

Dès ce moment, quoiqu'il m'en coûtât, je vécus exactement comme me l'avait recommandé le médecin, et quoique je sentisse les effets bienfaisans de ce régime, je ne fus cependant pas totalement délivré de ces atteintes terribles auxquelles j'étais sujet, particulièrement à midi, et la nuit. Ainsi dans la plus joyeuse réunion, en buvant, en chantant, je me sentais tout-à-coup comme percé de mille poignards, et toutes les forces de mon esprit ne suffisaient pas

pour rétablir l'équilibre; il me fallait m'éloigner pour ne reparaître que lorsque l'accès aurait cessé.

Il arriva qu'un soir, je me trouvais dans une société où l'on parla des effets et des influences du magnétisme. On discuta surtout de la possibilité de l'influence d'un principe occulte, et on s'appuya de beaucoup d'exemples. Un jeune médecin fort zélé pour le magnétisme, prétendit que lui-même et tous les magnétiseurs agissaient de loin sur les somnambules par la seule force de leur volonté. On rappela tout ce que Kluge, Schubert, Bartels ont dit à ce sujet.

— Le plus important, dit un des assistans, médecin fort connu, le plus important, c'est que le magnétisme me semble nous révéler maint mystère que nous regardions comme une chose commune et prouvée. Maintenant on doit

seulement procéder à l'œuvre avec prudence.

—Comment se fait-il que, sans motif connu, et brisant même la chaîne de nos idées, l'image d'une personne ou d'un événement s'empare subitement de notre pensée avec tant de force qu'elle nous frappe de surprise? Les rêves surtout offrent des exemples merveilleux, et souvent même ils nous montrent des personnes qui nous sont complètement étrangères et que nous ne devons connaître que plusieurs années après. Ces paroles si communes : Mon Dieu ! cet homme, cette femme me sont connus depuis long-temps; il me semble que je les ai vus quelque part, ne sont peut-être souvent que le souvenir confus d'un tel rêve. Ne serait-il pas possible qu'il y eût entre les esprits un rapport si énergique qu'on y obéisse contre sa volonté?

— De la sorte, dit un autre, nous arriverions sans beaucoup d'efforts à la doctrine des sorcelleries, des enchantemens, des miroirs magiques, et à toutes les folies du vieux temps.

— C'est une chose singulière, reprit le médecin, que de vouloir nier ce qui est prouvé physiquement, et quoique je ne sois pas de l'avis qu'une seule lumière brille pour nous dans le royaume inconnu, qui est la patrie de nos âmes, je pense toutefois que la nature ne nous a pas refusé le talent et l'instinct des taupes. Nous cherchons, aveugles que nous sommes, à nous frayer un chemin sous ces voûtes sombres; mais comme l'aveugle qui reconnaît au murmure des arbres, au bruit du ruisseau, le voisinage de la forêt qui le rafraîchit de son ombre, de la source qui apaise sa soif, et qui atteint de la sorte au but de ses désirs,

ainsi nous pressentons au battement des ailes, au souffle de l'ange inconnu et invisible qui plane sur nos têtes, que ce pèlerinage nous conduit à la source de lumières où nos yeux s'ouvriront!

Je ne pus me contenir plus longtemps.

— Vous reconnaissez donc, dis-je au médecin, vous reconnaissez donc l'influence d'un principe intellectuel, étranger à nous, auquel nous sommes forcés d'obéir.

— Je ne reconnais pas seulement cet effet comme possible, me répondit-il, mais j'en reconnais beaucoup d'autres encore, qui résultent de l'état magnétique.

— Alors, repris-je, il serait possible aux esprits infernaux d'agir sur nous d'une manière funeste.

— Tour de passe-passe d'esprits dé-

chus, répondit le médecin en riant. Non, non, ceux-là nous ne les reconnaissons pas. En général, je vous prie de ne prendre nos assertions que pour de simples conjectures, auxquelles j'ajouterai que je ne crois nullement à la puissance absolue d'un principe intellectuel sur un autre; mais que j'admets seulement une dépendance, résultat d'une faiblesse de volonté, dépendance qui alterne, et réagit selon la disposition des sujets.

— Maintenant, dit un homme âgé, qui jusque là s'était contenté d'écouter avec attention, maintenant je puis, à l'aide de vos singulières pensées, m'expliquer des secrets qui devaient sembler impénétrables. Je veux parler des enchantemens amoureux, dont sont remplis toutes les chroniques, et des procès de sorcellerie. Dans le code d'un peuple fort éclairé, ne trouve-t-on

pas des dispositions contre les breuvages d'amour, qui entraînaient irrésistiblement une personne vers une autre? Vos discours me rappellent un événement tragique qui se passa, il y a peu de temps, dans ma propre maison. Lorsque Bonaparte inonda notre pays de ses troupes, un colonel de la garde noble italienne fut logé chez moi.

—C'était un de ces officiers, en petit nombre dans la prétendue grande armée, qui se distinguaient par une conduite noble et décente. Son visage pâle, ses yeux creusés, annonçaient une maladie d'un chagrin profond. Il ne logeait chez moi que depuis peu de jours, lorsque se trouvant dans ma chambre, il porta subitement, avec un grand soupir, la main sur son cœur ou plutôt sur son estomac, comme s'il y ressentait une douleur mortelle. Il ne pouvait pas articuler une parole;

il fut forcé de se jeter sur un sofa où ses yeux se fermèrent, et y resta quelque temps immobile comme une statue. Tout-à-coup, il se leva par un mouvement brusque; mais il conserva une faiblesse extrême. Un médecin que je lui envoyai, ayant infructueusement employé divers remèdes, eut recours aux moyens magnétiques qui semblèrent plus efficaces. Il fallut cependant les abandonner aussi; car le malade ne pouvait les supporter. Au reste, mon médecin avait gagné la confiance du colonel, et celui-ci lui raconta que, dans ce moment de faiblesse qu'il avait éprouvé, l'image d'une femme qu'il avait connue à Pise s'était offerte à ses yeux; les regards brûlans qu'elle lui lançait, lui avaient causé une douleur si violente, qu'il en avait perdu l'usage de ses sens. Il lui resta de sourdes douleurs de tête, et un état d'abatte-

ment singulier. Jamais il ne fit connaître le genre de relations qu'il avait eues avec cette femme. Les troupes étaient sur le point de se mettre en marche, la voiture du colonel était déjà chargée de bagages et devant la porte; pour lui, il déjeunait; mais tout-à-coup il poussa un cri violent et tomba de sa chaise. Il était mort. Les médecins reconnurent qu'il avait été frappé d'apoplexie. Quelques semaines plus tard, une lettre adressée au colonel me fut apportée. Je n'hésitai pas à l'ouvrir dans l'espoir d'y trouver quelques renseignemens sur les parens de cet officier, et de pouvoir leur annoncer sa mort. La lettre venait de Pise, et ne renfermait que ces mots, sans signature : « Malheureux ! aujourd'hui le 7, à midi précis, Antonia, embrassant ton image trompeuse, est tombée morte ! » — J'avais noté le jour

et l'heure de la mort du colonel; il était mort au même moment qu'Antonia.

Je n'entendis plus rien de ce que raconta le vieillard, car dans l'effroi qui m'avait saisi, en reconnaissant que ma situation était semblable à celle du colonel, je m'élançai hors du salon et je courus vers la maison mystérieuse. Il me sembla de loin, que je voyais briller des lumières à travers les jalousies fermées; mais la clarté disparut lorsque j'approchai. Eperdu de désirs et d'amour, je m'élançai vers la porte; elle céda sous mon impulsion, et je me trouvai dans le vestibule faiblement éclairé, au milieu d'une atmosphère lourde et épaisse. Le cœur me battait violemment. Tout-à-coup un cri de femme prolongé et perçant, retentit dans la maison; et je ne sais moi-même comment il se fit que je me trouvai dans

un salon éclairé par un grand nombre de bougies, orné, avec tout le luxe antique, de meubles dorés et de vases du Japon. Des nuages bleus et épais remplissaient la chambre.

— Sois le bien venu ! — Bien venu mon fiancé. — L'heure est arrivée, la noce approche !

Ainsi cria une voix de femme, et aussi peu que je savais comment j'étais venu jusque-là, aussi peu sais-je comment il se fit qu'une charmante figure, richement vêtue, sortit du milieu de cette vapeur. Elle me répéta d'une voix perçante : « Sois le bien venu, mon doux fiancé ! » et s'avança vers moi les bras étendus. — Un horrible visage, vieux et jauni, me contemplait d'un air effaré. Je chancelai d'effroi, mais comme fasciné par un serpent, je ne pouvais détourner mes regards de cette horrible femme, ni reculer d'un pas.

Elle s'avança si près, qu'il me sembla que cette hideuse face n'était qu'un mince masque de crêpe, sous lequel m'apparaissaient les traits charmans du miroir. Déjà je sentais ses mains osseuses, lorsqu'elle fondit en arrière et qu'une voix s'écria derrière moi : « Le diable fait-il déjà son jeu avec » votre grâce ? Au lit, ma gracieuse » dame, sans cela il y aura des coups ! »

Et je vis auprès de moi le vieil intendant en chemise, agitant un grand fouet au-dessus de sa tête. Il se disposait à battre la vieille qui se roula en hurlant sur le tapis ; j'arrêtai le bras prêt à frapper, mais le vieil intendant me repoussa en s'écriant : — Savez-vous, Monsieur, que ce vieux démon vous eût étranglé si je n'étais pas arrivé. — Partez, partez, partez !

Je m'élançai hors de la salle, cherchant en vain, dans les ténèbres, la

porte de la maison. J'entendais les sifflemens du fouet et les cris plaintifs de la vieille. J'allais appeler du secours, lorsque le sol manqua sous mes pas ; je fis une chute de plusieurs marches sur une petite porte que mon poids fit ouvrir, et je tombai de tout mon long dans une petite chambre. Au lit, qu'on venait évidemment de quitter, à l'habit couleur de café étendu sur une chaise, je reconnus aussitôt l'appartement du vieil intendant. Quelques instans après, il descendit lourdement, entra et tomba à mes pieds.

— Au nom du Ciel, me dit-il les mains jointes, qui que vous soyez, et quel que soit le motif qui vous ait amené près de cette vieille diablesse, gardez le silence sur ce qui s'est passé, ou il m'en coûtera mon emploi et mon pain ! Son Excellence a été bien châtiée et je l'ai attachée dans son lit. Bonne

nuit donc, mon cher Monsieur, je vous souhaite un bon sommeil, bien doux et bien paisible.—Oui, oui, allez vous coucher. — Voilà une belle nuit de juillet, bien chaude; pas de clair de lune, il est vrai, mais des étoiles bien brillantes. Une bonne, une excellente nuit, Monsieur!

En parlant ainsi, le vieil homme s'était relevé, avait pris une lumière, m'avait emmené hors de la chambre, poussé sous le vestibule, puis sur le seuil, et avait refermé la porte.

CHAPITRE IV.

PLUS tard, il arriva que dans une réunion nombreuse, je rencontrai le comte P. qui me prit à part, et me dit en riant : — Savez-vous bien que les mystères de notre maison déserte

commencent à se dévoiler? — Je me disposais à l'écouter, mais au moment où il allait continuer, les portes de la salle à manger s'ouvrirent, et l'on se rendit à table. Perdu dans la pensée des secrets que le comte allait me divulguer, j'avais offert machinalement le bras à une jeune dame et je suivais les rangs cérémonieux des convives. — Je conduis la dame à la première place qui s'offre à moi, alors je la regarde et..... j'aperçois les traits fidèles de l'image de mon miroir! Vous ne doutez pas que je frissonnai involontairement, mais je puis vous assurer que je n'éprouvai pas le moindre symptôme de ce délire funeste qui s'élevait en moi lorsque cette image de femme m'apparaissait dans la glace obscurcie par la vapeur de mon haleine. — Mon étonnement ou plutôt mon effroi dût se peindre dans mon regard, car la

jeune femme me regarda d'un air si surpris, que je crus nécessaire de me remettre aussi bien que je le pus, en lui disant que je croyais déjà l'avoir vue quelque part. La courte objection qu'elle me fit en répondant que la chose lui paraissait peu probable puisqu'elle était arrivée de la veille et qu'elle venait pour la première fois de sa vie à Berlin, me rendit stupéfait, dans toute l'étendue du mot. Je gardai le silence. Le regard angélique que me jeta la jeune personne, me rendit seul quelque force. Vous savez comme en telle occasion, on tâte doucement les touches intellectuelles, jusqu'à ce qu'on retrouve le ton convenable. Je fis ainsi, et je vis bientôt que j'avais auprès de moi une tendre et gracieuse créature, dont l'âme était malade d'exaltation. Quelque joyeuse tournure que prît notre conversation,

surtout lorsque j'y jetais pour l'animer un mot hardi et bizarre, elle souriait, il est vrai, mais si douloureusement qu'il semblait qu'elle eût été touchée avec trop de rudesse.

— Vous n'êtes pas gaie, gracieuse dame. C'est peut-être la visite de ce matin, lui dit un officier qui était assis un peu plus loin; mais en ce moment son voisin lui prit le bras, et lui dit quelque chose à l'oreille, tandis qu'à l'autre extrémité de la table, une femme parlait, les joues brûlantes, du bel opéra qu'elle avait vu représenter à Paris, et qu'elle comparait à celui du jour.

Les larmes vinrent aux yeux de ma voisine:—Ne suis-je pas un fol enfant? dit-elle en se tournant vers moi.

Elle s'était déjà plaint de la migraine. — C'est l'effet d'un mal de tête nerveux, répondis-je d'un air détaché.

Rien ne vous conviendrait mieux que l'esprit vif et léger qui jaillit de l'écume de ce breuvage de poète.

A ces mots, je lui versai du vin de Champagne qu'elle avait d'abord refusé, et tout en portant le verre à ses lèvres, elle laissa couler des larmes qu'elle ne s'efforçait plus de cacher. Tout semblait réparé, et le calme avait reparu dans son âme, lorsque je choquai par inadvertance le verre de cristal anglais placé devant moi, qui rendit un son prolongé et éclatant. Ma voisine fut aussitôt frappée d'une pâleur mortelle, et une horreur secrète s'empara aussi de moi, car ce son me rappelait la voix de la vieille femme folle de la maison déserte.

Tandis qu'on prenait le café, je trouvai moyen de me rapprocher du comte P. Il remarqua bien pourquoi.

— Savez-vous bien, me dit-il, que

votre voisine était la comtesse Edwine de S*, et que la sœur de sa mère, qui est folle, est renfermée depuis plusieurs années dans la maison déserte. Ce matin, la mère et la fille sont allées rendre visite à cette infortunée. Le vieil intendant, qui seul est en état de gouverner la vieille comtesse, est mortellement malade, et l'on dit que la sœur de la comtesse a enfin confié son secret au docteur K., qui s'est rendu auprès de la malade pour lui donner des soins. Je n'en sais pas davantage pour le moment.

D'autres personnes s'approchèrent, et notre conversation cessa. Le docteur K. était justement le médecin à qui j'avais confié mon singulier état. Je n'hésitai pas à me rendre auprès de lui et à lui demander ce qu'il savait. Il ne fit aucune difficulté de me confier ce qui suit.

«Angélique, comtesse de Z*, me dit le docteur, quoique âgée de trente ans, était encore dans tout l'éclat de sa beauté, lorsque le comte de S*, beaucoup plus jeune qu'elle, la vit à la cour de **, et se prit si bien à ses charmes qu'il s'empressa aussitôt auprès d'elle ; au printemps, lorsque la comtesse revint dans les terres de son père, il la suivit pour aller s'ouvrir au vieux comte. Mais à peine le comte était-il arrivé, qu'en apercevant Gabrielle, la sœur cadette d'Angélique, il crut sortir d'un songe. Angélique semblait fanée et décolorée auprès de sa sœur dont la beauté et la grâce entraînaient irrésistiblement le comte S* ; sans plus faire attention à Angélique, il demanda la main de Gabrielle que le vieux comte lui accorda d'autant plus volontiers que celle-ci témoignait déjà un vif penchant pour lui. An-

gélique ne témoigna pas le moindre chagrin de l'infidélité de son amant. — Il croit m'avoir abandonnée. Le pauvre garçon ! Il ne voit pas qu'il m'a servi de jouet, et que c'est moi qui l'ai laissé là ! C'est ainsi qu'elle parlait dans son orgueilleux mépris, et en vérité toutes ses manières témoignaient la plus parfaite indifférence pour le déloyal. Au reste, dès que l'union du comte avec Gabrielle fut déclarée, on vit très-peu Angélique.

Elle ne paraissait pas à table, et l'on dit qu'elle passait son temps dans un petit bois, qui avait été long-temps sa promenade favorite. Un singulier événement troubla la tranquillité qui régnait dans le château. Il arriva que les chasseurs du comte de Z**, soutenus par un grand nombre de paysans, réussirent enfin à prendre une bande de Bohémiens, qu'on accusait de tous les

meurtres et de tous les brigandages qui se commettaient depuis quelque temps dans la contrée. On amena dans la cour du château, les hommes attachés à une chaîne et les femmes et les enfans garrottés sur une charrette. Plus d'une figure audacieuse qui regardait autour d'elle avec des yeux sauvages et étincelans, comme un tigre enchaîné, trahissait le meurtrier et le brigand déterminé; mais une femme surtout attirait les regards, elle était enveloppée, depuis les pieds jusqu'à la tête, d'un schall couleur de sang; sa maigreur était extrême, sa taille très-élevée, et elle cria d'une voix impérative, qu'on la fît descendre de la charrette, ce qui fut exécuté. Le comte de Z* s'était rendu dans la cour du château, et il donnait des ordres pour renfermer la bande dans différens cachots, lorsque la comtesse Angélique accourut, les cheveux

épars, et tombant à ses genoux, lui cria : — Délivrez ces gens ! délivrez ces gens ! Ils sont innocens ! mon père, délivrez-les ! Une seule goutte de leur sang et je me plonge ce couteau dans le sein.

En parlant ainsi, la comtesse agitait un long couteau au-dessus de sa tête, mais elle tomba évanouie.

— Eh, ma jolie pouponne, mon bel enfant, je savais bien que tu ne le souffrirais pas ! Ainsi causait la vieille. Puis elle se replia auprès de la comtesse, et couvrit son visage et son sein de baisers dégoutans, en répétant : — Belle enfant, belle enfant, réveille-toi, le fiancé vient, le fiancé va venir !

La vieille tira une fiole où s'agitait un petit poisson doré dans une belle liqueur argentée, et la posa sur le cœur de la comtesse, qui reprit ses sens aussitôt. Dès qu'elle aperçut la

vieille bohémienne, elle l'embrassa vivement et s'enfuit dans l'intérieur du château. Le comte de Z*, Gabrielle et son fiancé qui étaient accourus, étaient frappés de surprise. Les Bohémiens restaient complètement indifférens et tranquilles; on en détacha quelques-uns, et on les conduisit dans les prisons du château. Le lendemain matin on fit assembler la commune, les Bohémiens furent amenés, le comte déclara hautement qu'ils étaient innocens de tous les brigandages qui avaient eu lieu dans la contrée, et qu'il leur accordait libre passage sur son territoire. On les délivra alors de leurs chaînes, et au grand étonnement de tous, ils furent mis en liberté. La femme au schall rouge avait disparu. On prétendait que le capitaine des Bohémiens, reconnaissable à la chaîne d'or qu'il portait autour du cou, à son

chapeau à plumes rouges, avait été admis pendant la nuit dans la chambre du comte. Quelque temps après, on eut en effet la certitude que les bohémiens n'avaient pris aucune part aux désordres du pays.

Le mariage de Gabrielle approchait. On vit un jour avec étonnement, que plusieurs charriots chargés de meubles, d'habits, de linge, enfin de tous les objets nécessaires à un ménage, quittaient le château. Le lendemain, on apprit que Gabrielle, accompagnée par le valet de chambre du comte S*** et par une femme voilée, qu'on crut reconnaître pour la bohémienne, était partie pendant la nuit. Le comte Z*** dévoila cette énigme, en déclarant qu'il s'était vu forcé par certaines raisons de céder aux désirs d'Angélique, et de lui donner en toute propriété sa maison de Berlin, avec la permission d'y vivre

à part, et de ne le recevoir lui-même, qu'autant qu'elle le voudrait bien. Le comte ajouta qu'à la prière d'Angélique, il lui avait permis d'emmener un valet de chambre, qui était parti avec elle. Le mariage fut célébré, le comte S*** partit pour D***, avec sa jeune femme, et y passa une année dans une joie sans mélange; mais alors la santé du comte commença à s'altérer; il lui semblait qu'une secrète douleur lui ravît tous les plaisirs, toutes les forces de sa vie; et il chercha vainement à cacher à la comtesse l'état funeste où il se trouvait. De longs évanouissemens l'affaiblirent bientôt davantage, et les médecins lui ordonnèrent d'aller résider quelque temps à Pise. La comtesse Gabrielle, qui était sur le point d'accoucher, ne put l'accompagner, mais dut le suivre quelque temps après. — Ici, me dit le doc-

teur , les écrits de la comtesse Gabrielle de S* sont tellement irréguliers, qu'il est difficile d'en suivre l'enchaînement. Bref, un enfant, sa fille, disparaît de son berceau d'une manière inconcevable ; toutes les recherches qu'on fait pour la retrouver sont inutiles. Son chagrin va jusqu'au désespoir, et pour l'accroître, le comte de Z*, son père, lui écrit que son gendre qu'il croyait sur la route de Pise, a été trouvé frappé d'apoplexie, dans la maison d'Angélique à Berlin; il ajoute qu'Angélique est tombée dans un délire effrayant, et que lui-même il ne pourra long-temps supporter tous ces maux. Dès que Gabrielle eut repris quelques forces, elle courut se retirer dans les terres de son père. Durant une nuit sans sommeil, où les images de son enfant, de son mari perdus, se présentaient à ses pensées, elle croit en-

tendre un léger bruit à la porte de sa chambre; elle se lève précipitamment, allume une bougie à la flamme de sa lampe de nuit. Grand Dieu! Roulée sur le plancher, enveloppée dans son schall rouge, la bohémienne lui lance des regards fixes et étincelans, et berce dans ses bras un petit enfant qui vagit douloureusement. Le cœur de la comtesse est prêt à se rompre dans son sein! — C'est son enfant! — C'est sa fille perdue! Elle l'arrache des mains de la bohémienne, mais au même instant, celle-ci roule comme un automate sans vie. Aux cris de la comtesse, tout le monde se réveille; on accourt, on trouve la femme morte; rien ne peut la ranimer, et le comte la fait ensevelir: Que faire, sinon courir auprès de l'insensée Gabrielle, pour tâcher de lui arracher son secret? La folie furieuse d'Angélique ne permettait de

laisser approcher d'elle que le valet-de-chambre; mais elle, devient tout-à-coup calme et raisonnable, lorsque le comte lui dit l'histoire de l'enfant de Gabrielle; elle frappa ses deux mains l'une contre l'autre, et s'écria : — Votre pouponne est arrivée? bien arrivée? et l'autre enterré, enterrée? Oh, le brave faisan, comme il agite ses ailes dorées! Ne savez-vous rien du lion vert avec ses yeux de feu?

Le comte remarqua avec humeur le retour de la folie de sa fille, et il voulait l'emmener dans ses terres. Mais le vieux valet-de-chambre lui conseilla de n'en rien faire, car la fureur d'Angélique augmentait chaque fois qu'on voulait lui faire quitter la maison. Dans un moment lucide, Angélique conjura le comte de la laisser mourir dans cette maison, et celui-ci lui accorda sa demande, bien que l'aveu qu'elle fit en

même temps, lui semblât l'expression de sa folie qui reprenait son empire. Elle assura que le comte S* était revenu dans ses bras, et que l'enfant que la bohémienne avait porté dans la maison du comte de Z* était le fruit de cet amour. On croit encore à Berlin que le comte a emmené cette infortunée dans ses terres, tandis qu'elle est ici cachée à tous les yeux, dans cette maison abandonnée. Le comte de Z* est mort il y a quelque-temps, et la comtesse Gabrielle de S* est venue avec Edmonde pour régler ses affaires de famille. Elle n'a pu se défendre d'aller voir sa malheureuse sœur. Il faut qu'il se soit passé dans cette visite des choses merveilleuses, mais la comtesse ne me les a pas confiées ; elle m'a seulement dit qu'il était devenu indispensable d'éloigner le vieux valet-de-chambre. Il avait d'abord essayé de dompter

la folie de la comtesse en la soumettant à des traitemens barbares; puis il s'était laissé séduire par la promesse qu'elle avait faite de lui enseigner le secret de faire de l'or, et il s'était livré avec elle à toutes sortes d'opérations. — Il serait inutile, ajouta le médecin en terminant son récit, il serait inutile de vous faire remarquer le singulier enchaînement de toutes ces choses; mais il m'est bien prouvé que c'est vous qui avez amené la catastrophe qui causera la guérison ou la mort prochaine de la comtesse. Au reste, je ne veux pas vous cacher que je n'ai pas éprouvé peu d'effroi, lorsqu'en me mettant en rapport magnétique avec vous, j'aperçus aussi une image dans le miroir. Nous savons maintenant tous deux que cette image était le portrait d'Edmonde.

Ainsi que le médecin, je crois inutile de m'appesantir sur les rapports

mystérieux qui se trouvèrent entre Angélique, Edmonde, le vieux valet-de-chambre et moi. J'ajouterai seulement qu'un malaise accablant me chassa de la capitale, et ne me quitta que quelque temps après, je crois, à l'époque de la mort de la comtesse folle.

Théodore termina de la sorte son histoire. En nous séparant, François lui prit la main, et lui dit en la secouant doucement et en le regardant avec un sourire presque douloureux : — Bonne nuit, chauve-souris spalanzanique!

FIN DE LA MAISON DÉSERTE.

LE DIABLE.



LE DIABLE.

GRACE à un orage qui avait passé rapidement, et qui n'avait fait qu'humecter les buissons et les arbres, l'accablante chaleur du jour se trouvait dissipée. Le feuillage brillait d'un éclat nouveau,

le doux parfum des fleurs s'était ranimé, et les oiseaux chantaient et voltigeaient au milieu des branches, ou se baignaient dans l'eau qui en découlait.

— Que je me sens donc soulagé, s'écrie Théodore * après avoir pris place avec ses amis, sous un épais tilleul. Toute trace de malaise a disparu, et il me semble qu'une double vie a pénétré en moi. Il faut avoir été aussi malade que je le fus pour être susceptible d'une telle sensation. Il me semble que je plane, dégagé du fardeau de mon corps, dans ce ciel bleu qui s'élève au-dessus de nous!

— Ce ravissement nous annonce ta guérison parfaite, dit Ottmar. Grâce soient rendues à la puissance éternelle qui t'a doué d'une organisation assez forte pour résister à de semblables

* On sait que Hoffmann se met toujours en scène sous ce nom, qui était le sien. TR.

maux. Il n'est pas moins étonnant de te voir aussi bien portant, que guéri avec autant de promptitude.

— Pour moi, dit Lothaire, je ne m'étonne pas dutout de la prompte guérison de Théodore, car je n'en ai pas douté un instant. Tu peux m'en croire, Ottmar, quelque pitoyable que parût l'état physique de notre ami, il n'avait jamais été psychiquement malade, et tant que l'esprit se conserve sain... N'est-il pas désespérant que Théodore, tout malade qu'il était, se trouvât dans une disposition d'esprit infiniment meilleure que la mienne, moi homme bien portant; et que, dès que la douleur était passée, il eût toujours quelque folle plaisanterie à débiter; qu'il trouvât même la force de se souvenir des songes de sa fièvre. Le docteur lui avait défendu de parler, mais s'il me prenait envie, dans ses

heures calmes, de lui raconter quelque chose, ne m'invitait-il pas à le laisser en silence se livrer à ses pensées, car il travaillait, disait-il, à une grande composition, dans laquelle....

— Oh! s'écria Théodore en riant, c'est une affaire toute particulière que l'histoire des récits de Lothaire. Vous ne sauriez vous figurer quelle singulière idée s'était emparée de lui pendant ma maladie. — Un jour, il s'approcha de mon lit et me dit : Les mines les plus belles, les plus riches pour des contes, des nouvelles, ou des drames, sont les vieilles chroniques. Cyprien l'a déjà dit, et il avait raison. — Dès le jour suivant, quoique fort accablé par mon mal, je remarquai que Lothaire était assis non loin de moi, lisant dans un vieil in-folio. Bref, il courut chaque jour à la bibliothèque publique, et traîna ici toutes les chro-

niques qu'il put se procurer. Sa tête se remplit des aventures les plus folles, et, dans mes momens tranquilles, je n'entendais de lui pour me distraire que des récits de guerres, de pestes, d'assauts, de comètes, de sorcières, d'auto-da-fés, de sorcelleries, et particulièrement du diable qui joue, comme on sait, dans toutes les chroniques, un rôle si important qu'on a peine à comprendre comment il se tient si coi aujourd'hui, à moins toutefois qu'il n'ait pris un autre costume qui le rende méconnaissable! Or, je te prie de me dire, mon cher Ottmar, si de tels discours sont fort réjouissans pour un malade?

— Il ne faut pas me condamner sans m'entendre, dit Lothaire; il est vrai qu'il y a dans les vieilles chroniques beaucoup de choses à l'usage des conteurs qui ont l'envie d'imiter, mais

vous savez que je ne me suis jamais beaucoup occupé de toutes ces diableries, sans lesquelles, depuis quelque temps, un romancier ne peut pas se présenter dans le monde. Mais un jour j'eus une grande querelle avec Cyprien qui avait, selon moi, beaucoup trop affaire avec le diable et sa famille, et je lui déclarai que je regardais son histoire des *Maîtres-Chanteurs*, qu'il nous lut alors, comme une œuvre manquée. Il s'échauffa alors singulièrement, et me raconta tant de choses des vieilles chroniques que la tête m'en tourna. Théodore étant malade, je ne sais comment les histoires de Cyprien me revinrent à l'esprit, et je résolus de connaître aussi les histoires lugubres du temps passé et de les mettre en œuvre.

— Toi, s'écria Ottmar en riant, toi, tu veux être lugubre ! Toi, dont l'ima-

gination ne marche qu'au bruit des grelots !

— Oui, reprit Lothaire, telle était mon idée, et le premier pas, que je fis pour l'accomplir, fut d'aller fouiller dans les vieilles chroniques que Cyprien regardait comme des trésors de diableries. Mais j'avoue que j'éprouvai une tout autre sensation que celle que j'attendais.

— Oh ! c'est ce dont je puis témoigner, s'écria Théodore ; apprends, mon cher Ottmar, comment j'eus un échantillon des travaux du brave Lothaire. Il venait de me quitter, je commençais à recouvrer quelques forces et à marcher dans la chambre. Je m'approchai de son pupitre, et j'y trouvai le livre remarquable : *Hafflitii Microchronicon Berolinense*, ouvert à ce passage : Dans cette année le diable se promena publiquement dans les rues de Berlin,

suivit les enterremens et se montra fort triste, etc. — Tu penses bien, mon Ottmar, que cette courte narration me réjouit fort; mais ma curiosité fut encore plus excitée par quelques feuillets écrits de la main de Lothaire, qui se trouvaient près du livre, et dans lesquels, comme je m'en aperçus au premier coup d'œil, ce singulier caprice du diable était narré à la manière de notre ami. Voici ces feuillets, je les ai apportés pour vous édifier tous.

Théodore tira quelques feuillets de sa poche et les présenta à Ottmar.

— Quoi! s'écria violemment Lothaire, tu m'as soustrait malicieusement une production manquée, que je croyais anéantie depuis long-temps, et tu l'as conservée pour me mettre en discredit auprès des gens d'esprit et de goût. — Pourquoi cela! — Rendez-moi ce misérable gribouillage, afin que je

le déchire en mille pièces et que je le livre au vent!

— Du tout, dit Théodore; il faut que tu nous lises ta nouvelle afin d'expier les tourmens que tu m'as causés dans ma maladie, avec tes apparitions tirées des vieilles chroniques.

— Puis-je te refuser quelque chose, mon Théodore? dit Lothaire en reprenant ses feuillets; et il se mit à les lire.

EN l'an mil cinq cent cinquante et un, un homme d'une belle apparence se montra le soir et la nuit dans les rues de Berlin. Il portait un beau pourpoint garni de martre, de larges chausses de peluche, des souliers pointus, et sur sa tête une barette de velours avec une plume rouge. Ses manières étaient agréables, il saluait chacun poliment, mais surtout les femmes et les jeunes filles; et il avait coutume de leur adresser des discours flatteurs et agréables.

— Madame, disait-il aux femmes de rang, commandez à votre très-humble serviteur, si vous portez quelque désir en votre cœur, il se dévouera pour accomplir vos volontés.

Et aux jeunes filles : — Que le ciel vous donne un époux qui soit digne de vos vertus et de votre beauté !

Il se conduisit avec autant de courtoisie envers les hommes ; et il n'était pas étonnant que chacun aimât l'étranger et vînt à son aide, lorsqu'il se trouvait dans quelque cas sans pouvoir avancer ou trouver son chemin ; car, bien que fort grand et d'une taille avantageuse, il boitait d'un pied et il était forcé de s'appuyer sur une béquille. Lorsque quelqu'un lui tendait la main, il s'élançait avec lui à plus de six pieds de haut, et retombait à douze pas de là, ce qui ne surprenait pas peu les gens ; et plus d'un bourgeois s'en

trouva fort mal, mais l'étranger s'excusait en disant qu'avant d'être boiteux, il avait été danseur à la cour du roi de Hongrie, et que dès qu'on le soutenait un peu, sa vieille habitude de cabrioles le reprenait aussitôt. Le monde s'accoutuma à ses façons, et l'on se réjouissait fort lorsqu'on voyait un conseiller, un prêtre, ou quelque homme grave, sauter malgré lui avec l'étranger. Quoique l'étranger semblât d'une humeur joviale, sa manière d'être changeait quelquefois d'une façon singulière. Car il lui arrivait de temps en temps de se promener la nuit dans les rues et de frapper aux portes. Si les habitans de la maison ouvraient, il se présentait devant eux couvert d'un long linceul blanc, et poussait des cris lamentables. Mais le lendemain il courait s'excuser, en disant qu'il se sentait involontairement poussé à agir

de la sorte , pour rappeler aux fidèles l'idée de la mort, et leur annoncer qu'il fallait songer au salut de leur âme. Alors il versait quelques larmes, ce qui touchait fort ses auditeurs.

L'étranger suivait d'un pas solennel tous les convois funéraires , et s'y comportait fort décemment, accompagnant les cantiques pieux par ses plaintes et ses sanglots. Mais si, en de telles circonstances, il s'abandonnait sans réserve à la compassion et au chagrin, il déployait l'humeur la plus gaie aux noces des bourgeois qui, dans ce temps, avaient lieu à l'Hôtel-de-Ville. Là, il chantait toutes sortes de chansons d'une voix fort agréable, jouait du cistre, dansait des heures entières avec la fiancée et les jeunes filles, dissimulant fort adroitement son infirmité, et gagnait les bonnes grâces de toute la compagnie : ce qui plaisait

surtout aux époux, c'est qu'il ne manquait pas, à leur noce, de leur faire présent de quelque chaîne d'or et d'ustensiles précieux.

Le bruit de la piété, de la vertu, de la libéralité de l'étranger se répandit dans la ville de Berlin, et vint jusqu'aux oreilles de l'électeur. Ce prince pensa qu'un homme aussi honorable devait faire l'ornement de sa cour, et lui fit demander s'il consentirait à accepter une charge. Mais l'étranger écrivit à l'électeur une lettre sur un parchemin de deux aunes de long, avec de beaux caractères de cinabre, par laquelle il le remerciait humblement de l'honneur qu'il lui faisait, le suppliant de le laisser jouir de la paisible vie bourgeoise qu'il menait, et qui lui donnait tant de jouissance. Il avait, disait-il, choisi Berlin pour y résider, parce que, dans aucune autre ville, il n'avait trouvé

autant de loyauté et de sincérité, des mœurs aussi douces et aussi agréables. L'électeur et sa cour admirèrent cette réponse.

Il arriva que dans le même temps, la femme du conseiller Walter Lutkens devint grosse pour la première fois. La vieille matrone Barbara Rolloffin prophétisa que cette jolie femme accoucherait à coup sûr d'un charmant garçon, et la joie du conseiller fut grande.

L'étranger, qui avait assisté à la noce du conseiller, venait de temps en temps le voir; et il se fit ainsi qu'il se trouva un jour chez lui en présence de Barbara Rolloffin.

Dès que la vieille Barbara aperçut l'étranger, elle poussa un grand cri de joie; les rides de son visage semblèrent s'effacer tout-à-coup, ses lèvres pâles se colorer : bref, on eût dit que la jeu-

nesse et la beauté qui lui avaient depuis long-temps fait leurs adieux, venaient subitement de reparaître.

— Ah! ah! messire écuyer, êtes-vous réellement bien revenu? je vous salue de toute mon âme. Ainsi s'écria Barbara Rolloffin, et elle fut sur le point de se précipiter aux genoux de l'étranger. Celui-ci la regarda d'un air irrité, ses yeux semblaient vomir des flammes. Mais personne ne comprit ce qu'il dit à la vieille, qui se retira dans un coin, murmurant à voix basse, pâle et effarée.

— Mon cher M. Lutkens, dit alors l'étranger au conseiller, prenez bien garde qu'il n'arrive quelque mal en votre maison, et que la délivrance de votre femme se fasse heureusement. La vieille Barbara Rolloffin n'est pas aussi adroite dans son art que vous pourriez le penser. Je la connais de-

puis long-temps, et je sais qu'elle a souvent laissé périr l'accouchée et l'enfant.

Cette rencontre produisit une profonde impression sur le conseiller et sa femme. Ils ne doutaient pas que la vieille Barbara ne se livrât à des pratiques malfaisantes; ils lui défendirent donc de revenir dans leur maison et se pourvurent d'une autre matrone.

La vieille Barbara entra dans une grande fureur, et s'écria que le conseiller et sa femme auraient à se repentir de l'injustice qu'ils lui faisaient.

L'espérance et la joie que nourrissait messire Lutkens, se changèrent en une douleur amère, lorsque sa femme, au lieu d'accoucher d'un charmant garçon, mit au monde une affreuse créature. Ce monstre était d'un brun châtain; il avait deux cornes, de gros yeux, point de nez, une large bouche

et une langue blanche et contournée.

Messire Lutkens gémit et se lamenta beaucoup.

— Juste ciel! s'écria-t-il, que vais-je devenir? Mon fils pourra-t-il jamais marcher sur les traces de son père? a-t-on jamais vu un conseiller avec deux cornes sur la tête?

L'étranger consola le pauvre Lutkens, comme il le put faire. Une bonne éducation opérait beaucoup de choses, lui dit-il, bien que le nouveau-né ne fut pas d'une forme très orthodoxe, il osait affirmer que ses gros yeux annonçaient beaucoup d'intelligence, et que la sagesse semblait résider sur son front, entre ses deux cornes. Sans prétendre à la dignité de conseiller, il pouvait devenir un grand savant, et alors sa laideur lui siérait à merveille, et l'on ne pourrait contempler ses traits

sans avoir un profond respect pour sa science.

Messire Lutkens ne pouvait se défendre d'attribuer sa disgrâce à la vieille Barbara Rolloffin qu'on avait vue assise sur le seuil de la porte durant tout le temps de l'accouchement de sa femme. D'ailleurs la conseillère assurait en pleurant qu'elle n'avait cessé de voir devant ses yeux la laide figure de la vieille matrone.

Messire Lutkens ne put parvenir à former une plainte juridique contre elle; mais le ciel voulut que bientôt tous les méfaits de la matrone vinsent à la lumière du jour.

Un jour, vers midi, il s'éleva un vent terrible et une violente tempête; et les gens de la ville virent la vieille Barbara élevée par les airs, au-dessus des tours et des toîts, retomber douce-

ment dans une prairie, devant la porte de la ville.

Dès ce moment, on ne put douter des rapports de la matrone avec le diable. Messire Lutkens porta sa plainte, et Barbara fut arrêtée.

Elle nia long-temps avec obstination jusqu'au moment où on lui appliqua la question. Ne pouvant plus supporter cette douleur, elle avoua qu'elle était depuis long-temps en commerce avec Satan en personne, et qu'elle pratiquait toutes sortes de sorcelleries. Elle avait, entre autres, jeté un sort à la femme du conseiller, et, de compagnie avec deux autres sorcières, égorgé beaucoup d'enfans pour faire servir leur graisse à ses compositions magiques.

La vieille sorcière fut condamnée à être brûlée vive sur la place du Marché-Neuf.

Le jour de l'exécution venu, Barbara fut amenée en ce lieu où l'on avait construit un échafaud. Elle était accompagnée d'une foule innombrable. On lui ordonna de se dépouiller de la belle pelisse qu'elle avait jetée sur ses épaules; mais elle s'y refusa absolument et exigea qu'on l'attachât au poteau, ainsi vêtue; ce qui lui fut accordé.

Le bûcher brûlait déjà aux quatre extrémités, lorsqu'on aperçut l'étranger dont les épaules dépassaient toute la multitude, et qui jetait des regards étincelans à la vieille.

De noirs tourbillons de fumée s'élevaient dans les airs, les flammes pétillantes embrasaient déjà les vêtemens de la vieille, lorsqu'elle s'écria : — Satan, est-ce ainsi que tu tiens le pacte que tu as fait avec moi? — A mon secours, Satan, mon temps n'est pas fini!

Et tout-à-coup l'étranger se changea en un rat qui s'élança sous la pelisse de la vieille et l'emporta dans les airs, loin du bûcher qui s'écroula et s'éteignit.

Le peuple fut saisi d'horreur, et chacun vit que ça avait été le diable en personne qui était venu tromper le conseiller et tant d'honnêtes gens et de femmes vertueuses de la ville.

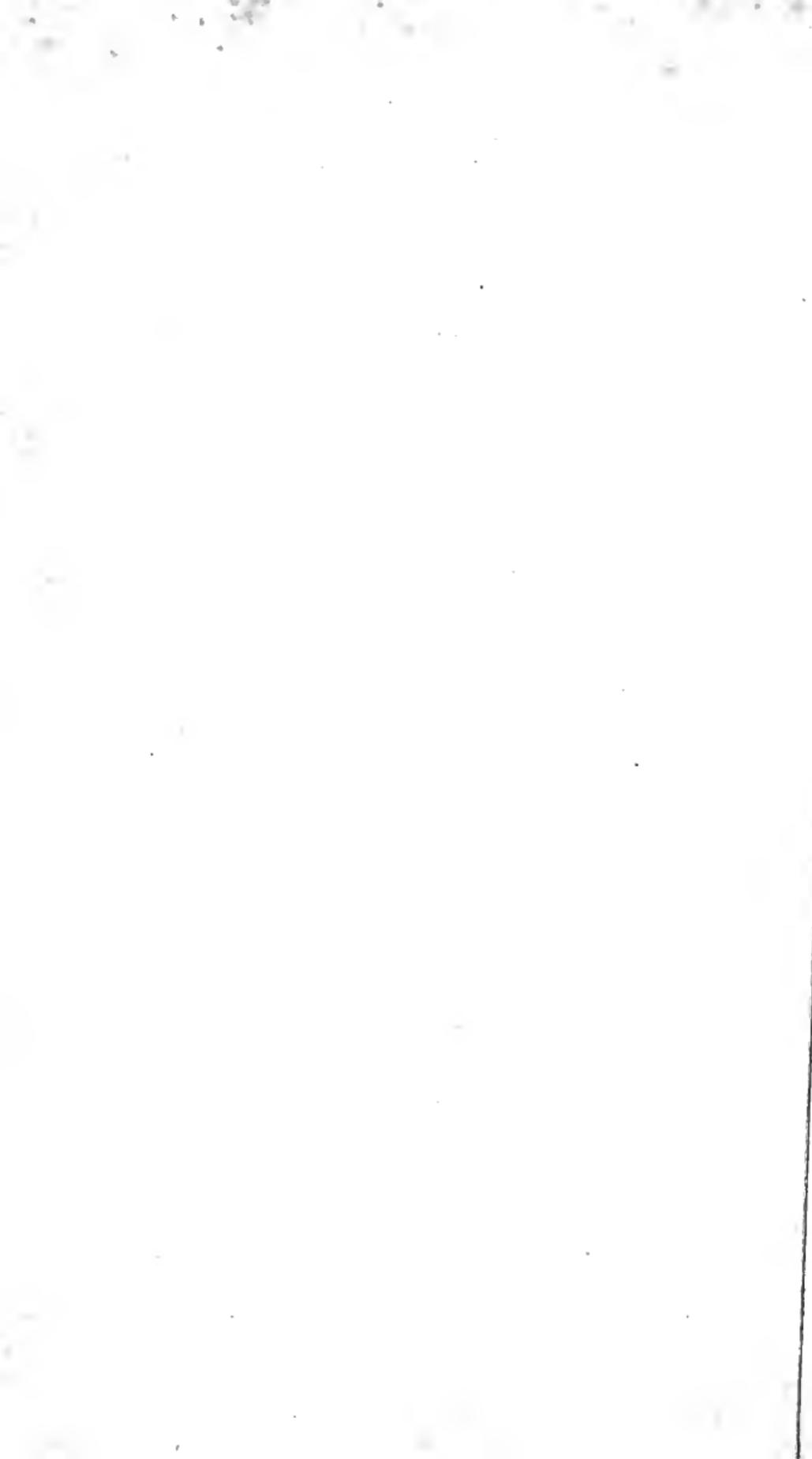
Tant est grande la puissance du démon dont nous préserve le ciel!

TABLE

DU TREIZIÈME VOLUME.

| | | |
|--------------------------------|------|-----|
| Les maîtres-chanteurs. | Pag. | 5 |
| La maison déserte. | | 123 |
| Le diable. | | 203 |

FIN DE LA TABLE.



OEUVRES COMPLÈTES

DE

E.-T.-A. HOFFMANN.

Quatrième Livraison.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,

1 CE DES MARAIS S. N. 17.

CONTES
NOCTURNES

DE

E.-T.-A. HOFFMANN.

2.

XIV.

PARIS.

Eugène Renduel.

1850.



CONTES NOCTURNES

DE E. T. A. HOFFMANN,

TRADUITS DE L'ALLEMAND

PAR M. LOÈVE-VEIMARS.

ET PRÉCÉDÉS

D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR HOFFMANN.

Par **Walter Scott.**

TOME XIV.

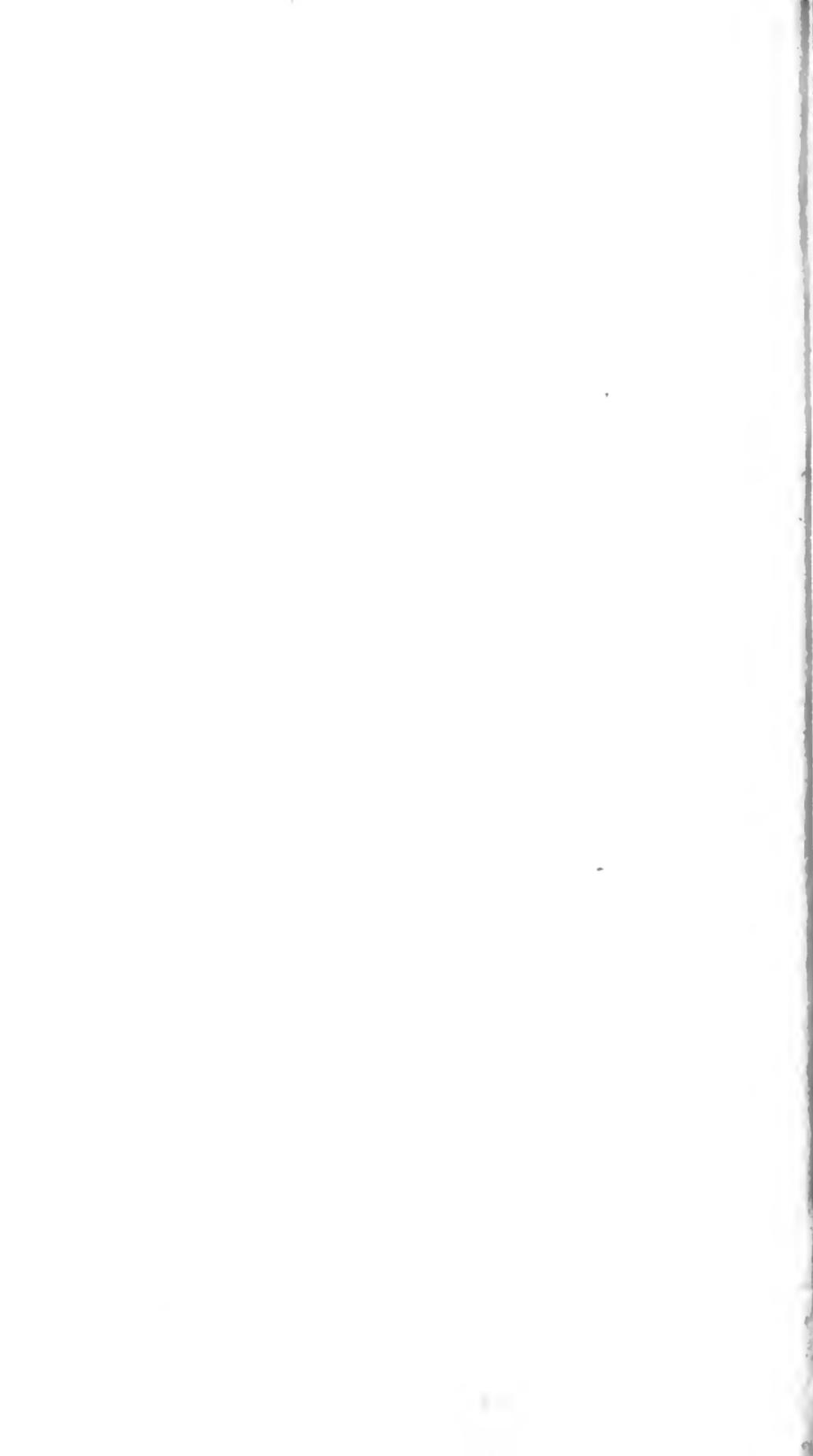
PARIS.

EUGÈNE RENDUEL,

ÉDITEUR-LIBRAIRE,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 22.

—
1850.



IGNACE DENNER.



CONTES NOCTURNES.

IGNACE DENNER.

JADIS, il y a longues années, vivait, dans une forêt sauvage et solitaire du territoire de Fulda, un brave chasseur, nommé Andrès. Il avait été autrefois chasseur de Monseigneur le comte

Aloys de Fach, qu'il avait accompagné dans ses longs voyages à travers la belle Italie, et qu'il avait sauvé d'un grand péril, par sa bravoure et son adresse, un jour qu'ils furent attaqués par des brigands, sur une des routes dangereuses du royaume de Naples. A Naples, dans l'auberge où ils descendirent, se trouvait une pauvre et ravissante fille orpheline, que l'hôte avait recueillie par charité, et qu'il traitait fort rudement, l'employant aux plus pénibles travaux de la maison. Andrès chercha à la consoler de ses chagrins autant qu'il put se faire comprendre d'elle, et la jeune fille conçut tant d'amour pour lui, qu'elle ne voulut plus le quitter, et résolut de le suivre dans la froide Allemagne. Le comte Fach, touché des prières d'Andrès et des larmes de Giorgina, permit à la jeune fille de prendre place sur le siège de

la voiture auprès de son amant, et de faire ainsi ce rude voyage. Déjà avant que de passer les frontières de l'Italie, Andrès se fit marier avec Giorgina; et le comte, de retour dans ses terres, crut bien récompenser son fidèle serviteur, en le nommant son premier garde-chasse. Andrès alla s'établir avec sa femme et son vieux valet, dans la forêt déserte qu'il devait défendre contre les bûcherons et les braconniers; mais au lieu de jouir de l'aisance douce et tranquille que le comte de Fach lui avait annoncée, il mena une vie laborieuse et difficile, et ne tarda pas à tomber dans le chagrin et dans la misère. Le petit traitement qu'il recevait du comte, suffisait à peine pour lui procurer des vêtemens ainsi qu'à Giorgina; les légers bénéfices qui lui revenaient dans les ventes de bois, étaient fort rares et incertains, et le jardin

qu'il cultivait pour son existence était si souvent dévasté par les loups et les sangliers, qu'en une nuit il voyait détruire l'espoir de toute une année. En outre, sa vie était sans cesse menacée par les brigands et les braconniers. Il remplissait cependant son emploi avec zèle et loyauté, et se fiait à ses dogues fidèles pour le prévenir des attaques nocturnes. Giorgina, qui n'était pas accoutumée à ce climat et à cette façon de vivre, traînait une existence languissante. La couleur brune et animée de son visage s'était changée en un jaune pâle; ses yeux vifs et étincelans avaient perdu leur éclat, et sa taille voluptueuse et arrondie s'amaigrissait chaque jour. Souvent, dans les nuits éclairées par la lune, elle se réveillait en sursaut. Des coups de feu retentissaient au loin dans la forêt; les dogues hurlaient, et son mari se levant dou-

cement, sortait avec son valet et allait battre le bois. Alors elle priait avec ardeur Dieu et les saints de préserver les jours de son bon époux, et de les retirer tous deux de cet horrible désert. Bientôt la naissance d'un fils augmenta la faiblesse de Giorgina; elle ne quitta plus le lit, et sa fin sembla proche. Le malheureux Andrès errait tout le jour d'un air sombre; la maladie de sa femme lui avait ravi tout son courage. Le gibier se montrait devant lui comme pour le braver; son fusil dans sa main tremblante, lançait des balles inutiles, et il était obligé de laisser à son valet le soin d'abattre les pièces qu'il était de son devoir de livrer à monseigneur le comte.

CHAPITRE II.

UN jour, Andrés était assis devant le lit de Giorgina, les yeux fixés sur sa femme chérie, qui respirait à peine, accablée sous le poids d'une douleur mortelle. Dans son désespoir, il avait

pris sa main et la tenait en silence, sans entendre les cris de l'enfant qui demandait le sein de sa mère. Le valet était parti dès le point du jour pour Fulda, afin de se procurer quelques remèdes pour la malade. Aucune créature humaine n'apparaissait au loin; le vent seul faisait entendre ses longs sifflemens dans les noirs sapins, et les dogues hurlaient douloureusement, couchés au pied de leur malheureux maître. Tout-à-coup Andrès entendit devant la maison comme les pas d'un homme. Il crut que c'était son valet qui revenait, bien qu'il ne l'attendit pas sitôt; mais les chiens s'élancèrent et aboyèrent violemment. Ce devait être un étranger. Andrès alla ouvrir la porte : un homme se présenta : il était long et maigre, enveloppé d'un ample manteau, et son bonnet de voyage enfoncé sur ses yeux.

— Eh! dit l'étranger, comment ai-je pu m'égarer ainsi dans ce bois! La tempête descend des montagnes, nous allons avoir un temps terrible. Me permettez-vous d'entrer dans votre maison, mon cher monsieur, de me reposer et de me rafraîchir un peu, afin de pouvoir continuer ma route.

— Ah! monsieur, répondit le pauvre Andrès, vous venez dans une maison de douleur et de misère, et hors la chaise sur laquelle vous pourrez vous reposer, je n'aurai rien à vous offrir; ma pauvre femme, malade, manque elle-même de tout, et mon valet que j'ai envoyé à Fulda, ne reviendra que fort tard avec quelques provisions.

En parlant ainsi, ils étaient entrés dans la chambre. L'étranger déposa son bonnet et son manteau sous lequel il portait une petite cassette et une valise. Il tira aussi un stylet et une paire

de pistolets qu'il mit sur la table. Andrès s'était approché du lit de Giordina; elle y était étendue sans connaissance. L'étranger s'approcha aussi, regarda long-temps la malade d'un air pensif, prit sa main et consulta attentivement son pouls. Lorsque Andrès, au désespoir, s'écria : — Ah ! mon Dieu, elle va mourir ! l'étranger lui répondit : — Nullement, mon ami, soyez tranquille. Il ne manque à votre femme qu'une bonne nourriture, et pour l'instant, j'ai un cordial qui lui fera grand bien. Je ne suis pas un médecin, il est vrai, et seulement un marchand ; mais je m'entends un peu en médecine et je possède même plus d'un secret que je débite.

A ces mots, l'étranger ouvrit sa cassette, en tira une fiole, fit tomber quelques gouttes d'une liqueur rougeâtre sur un morceau de sucre, et le

mit dans la bouche de la malade. Puis il prit dans sa valise un petit flacon taillé, rempli de vin du Rhin, et en fit prendre quelques cuillerées à Giorgina. Il commanda à Andrès de placer l'enfant sur le sein de sa mère, et de les laisser tous deux prendre du repos. Andrès regardait cet étranger comme un ange descendu du ciel pour venir à son secours. Il avait d'abord jeté sur lui des regards de défiance; mais la sollicitude qu'il montrait pour Giorgina l'entraînait vers lui. Il lui raconta aussitôt comment il était tombé dans la misère par la faveur que le comte de Fach avait voulu lui faire, et comment il ne sortirait de sa vie de cet état désespéré et accablant. L'étranger chercha à le consoler, en lui disant que souvent un bonheur inespéré apportait la joie aux plus malheureux, et qu'il fallait bien risquer quelque

chose, pour changer l'influence de son étoile.

— Ah! seigneur, répondit Andrès, je me fie en Dieu et en l'intercession de ses saints, à qui moi et ma femme nous nous adressons chaque jour. Que puisse donc faire pour me procurer des biens et de l'argent. J'attends tout de la sagesse du ciel; si je désire de l'aisance, à cause de ma pauvre femme qui a quitté son beau pays pour me suivre dans ce pays sauvage, je ne risquerai pas cependant ma vie pour des biens terrestres et périssables.

L'étranger sourit d'une singulière manière, et se disposait à répondre, lorsque Giorgina se réveilla par un profond soupir du sommeil dans lequel elle était plongée. Elle se sentait merveilleusement reconfortée, et son enfant souriait doucement sur son sein. Andrès était hors de lui de joie; il pleurait, il

priait, il sautait dans toute la maison. Pendant ce temps le valet était revenu. Il prépara, tant bien que mal, un repas avec ce qu'il avait apporté, et l'étranger fut invité à en prendre sa part. Celui-ci fit cuire lui-même une soupe pour Giorgina, et on le vit y mettre toutes sortes d'herbes et d'ingrédients qu'il avait apportés avec lui. La soirée était avancée, l'étranger ne pouvait se remettre en route, il pria qu'on le laissât dormir sur un lit de paille dans la chambre d'Andrès et de Giorgina. Cela fut accordé. Andrès, que son inquiétude pour sa femme ne laissait pas dormir, remarqua comme l'étranger se levait à chaque aspiration pénible que faisait Giorgina, s'approchant tout doucement de son lit, lui tâtant soigneusement le pouls et lui versant quelques gouttes de cordial.

CHAPITRE III.

LORSQUE le matin fut arrivé, Giorgina se trouva sensiblement mieux. Andrès remercia du fond de son cœur l'étranger qu'il nommait son ange protecteur. Giorgina prétendait aussi que c'était un

envoyé du ciel, descendu sur la terre à sa prière. Ces vives expressions de reconnaissance semblaient un peu embarrasser l'étranger ; il répéta plusieurs fois qu'il eût été un monstre , s'il ne se fût pas servi des moyens qu'il avait de secourir la malade. Au reste, ajouta-t-il, c'était lui qui devait de la reconnaissance à ses hôtes pour l'avoir recueilli malgré leur misère, et il ne voulait pas partir sans leur témoigner sa gratitude. A ces mots, il tira une bourse bien garnie, y prit quelques pièces d'or et les présenta à Andrès.

— Ah! monsieur, dit celui-ci, comment ai-je mérité de recevoir autant d'argent de vous. C'était un devoir de chrétien, que de vous recevoir dans ma maison, puisque vous vous étiez égaré dans la forêt; et si vous me deviez quelque remerciement, vous m'avez bien récompensé au-delà de ce que je puis

dire, en sauvant ma femme d'une mort presque certaine, par votre sagesse et par votre expérience. Ah! Monsieur, ce que vous avez fait pour moi, je ne l'oublierai jamais, et que Dieu veuille m'accorder la joie de vous récompenser de cette bonne action au prix de ma vie et de mon sang.

A ces mots de l'honnête Andrès, un éclair rapide brilla dans les yeux de l'étranger.

— Mon brave homme, lui dit-il, il faut absolument que vous preniez cet argent; vous devez le faire pour votre femme à qui il faut procurer une bonne nourriture, afin qu'elle ne retombe pas dans l'état où je l'ai trouvée avec son enfant.

— Pardonnez - moi, monsieur, dit Andrès, mais une voix intérieure me dit que je ne dois pas accepter votre

argent sans l'avoir gagné. Cette voix, que je regarde comme celle de mon saint patron, m'a toujours guidé sûrement dans la vie, et m'a protégé contre tous les dangers du corps et de l'âme. Si vous voulez vous montrer généreux envers nous, laissez-moi une fiole de votre merveilleuse médecine, afin que ma femme s'en serve pour recouvrer ses forces.

Giorgina se souleva sur son lit, et le regard douloureux qu'elle jeta sur Andrès semblait le supplier de ne pas se montrer si rigoureux, et d'accepter les dons de cet homme bienfaisant. L'étranger remarqua ce mouvement et dit : — Allons, puisque vous ne voulez pas absolument accepter mon argent, j'en fais présent à votre chère femme, qui ne se refusera pas comme vous à la bonne volonté que j'ai de vous sauver.

Il prit de nouveau sa bourse, et, s'approchant de Giorgina, il lui donna une fois plus d'or qu'il n'en avait offert à Andrès. Giorgina regarda le bel or étincelant avec des yeux brillans de joie ; elle ne pouvait trouver la force de dire un seul mot de reconnaissance, et de grosses larmes coulaient de ses joues. L'étranger se détourna promptement d'elle, et dit à Andrès : — Voyez, bon homme, vous pouvez accepter mes dons sans scrupule, puisque je partage avec vous un extrême superflu. Je veux bien convenir que je ne suis pas ce que je semble. D'après mon modeste accoutrement, et comme je voyage à pied ainsi qu'un pauvre mercier, vous croyez sans doute que je suis pauvre, et que je vis des maigres profits que je fais dans les marchés et dans les foires : il faut donc que je vous dise que le commerce de bijoux

précieux que je fais depuis longues années, a fait de moi un homme riche, et que je n'ai conservé cette simple manière de vivre, que par une vieille habitude. Dans cette petite valise et dans cette cassette, je porte des bijoux et des pierres taillées fort anciennement, qui valent des milliers et des milliers de ces pièces d'or. J'ai fait cette fois de très-beaux gains à Francfort, et ce que je donne à votre femme n'est pas la centième partie de mon bénéfice. Au reste, je ne vous donne aucunement cet argent pour rien, mais j'exige de vous toutes sortes de complaisances. Je voulais aller, comme d'ordinaire, de Francfort à Cassel, et je me suis trompé de chemin. En marchant, j'ai reconnu que la route qui passe par cette forêt et que les voyageurs redoutent, est fort agréable pour un piéton; aussi je veux désor-

mais la prendre et m'arrêter chez vous. Vous me reverrez donc chaque année deux fois , savoir : à Pâques , lorsque je vais de Francfort à Cassel , et à la fin du printemps quand je reviens de la foire de Saint-Michel , de Leipsick à Francfort , d'où je gagne la Suisse et quelquefois l'Italie. Alors , pour me rembourser , vous m'hébergerez un , deux , ou même trois jours , et c'est la première complaisance que j'exige de vous.

Ensuite , je vous prie de garder chez vous , jusqu'au printemps , cette petite cassette , où sont des marchandises dont je n'ai pas besoin à Cassel , et qui me gêne dans mes courses. Je ne vous cache point que ces marchandises sont fort précieuses. La loyauté et la piété que vous m'avez montrées , me donnent toute confiance en vous , et je ne vous recommande point de les gar-

der avec soin. C'est là le second service que je vous demande. Le troisième vous semblera le plus pénible ; c'est celui qui me sera le plus utile. Il faut que vous quittiez pour aujourd'hui votre femme, et que vous consentiez à me conduire, par la forêt, jusqu'à la route de Hirschfeld, où je trouverai des gens de connaissance avec qui je partirai pour Cassel. Car, outre que je ne connais pas ces bois, et que je pourrais m'y perdre une seconde fois, le chemin n'est pas rassurant pour un homme comme moi ; vous, on vous connaît pour le garde-chasse du pays, et personne ne songera à vous attaquer. On disait à Francfort qu'une troupe de brigands qui infestaient autrefois les environs de Schaffhouse, et qui s'étendait jusqu'à Strasbourg, s'était jetée dans le pays de Fulda, afin de s'en prendre aux négocians qui vont

de Leipsick à Francfort. Il serait fort possible qu'en ma qualité de marchand de diamans, je leur fusse signalé depuis Francfort. Si donc j'ai mérité quelque remerciement pour avoir sauvé la vie de votre femme, vous pouvez me rendre le même service en me servant de guide.

Andrès se prépara avec joie à faire tout ce qu'on exigeait de lui, et il se mit aussitôt en état de partir en endossant son uniforme, et prenant son fusil à deux coups et son couteau de chasse, et en ordonnant au valet d'accoupler les deux dogues. Pendant ce temps, l'étranger avait ouvert sa cassette, et en avait tiré de magnifiques parures, des colliers, des pendants d'oreille, des chaînes qu'il avait étendues sur le lit de Giorgina qui ne pouvait cacher son étonnement et son admiration pour toutes ces belles choses.

Mais lorsque l'étranger la pria de passer à son cou une des plus belles chaînes, de mettre à ses bras de magnifiques bracelets, et qu'il lui présenta un petit miroir de poche pour se regarder à son aise, Andrés dit à l'étranger : — Ah, monsieur ! pourquoi exciter l'envie de cette pauvre femme par des choses qui ne lui conviennent pas, et qu'elle ne saurait même désirer. Ne vous fâchez pas, monsieur, mais la simple chaîne de corail rouge, que Giorgina avait à son cou la première fois que je la vis à Naples, est mille fois plus chère pour moi que tous ces brillans trompeurs !

— Vous êtes aussi trop rigoureux, dit l'étranger, en riant d'un air moqueur, de ne pas accorder à votre femme malade l'innocent plaisir de se parer avec ces joyaux, qui ne sont pas trompeurs, mais bien réels. Ne

savez-vous pas que ce sont de telles choses qui causent aux femmes leurs plus grandes joies? Et ce que vous venez de dire, que de semblables parures ne conviennent pas à Giorgina, moi je prétends le contraire. Votre femme est assez jolie pour se parer, et vous ignorez si elle ne sera pas un jour assez riche pour posséder et pour porter de tels bijoux.

Andrès dit d'un ton expressif : — Je vous en prie, monsieur, ne tenez pas ces discours séducteurs et mystérieux? Voulez-vous donc tourner la tête à ma pauvre femme, et lui donner une vaine envie de cet éclat mondain, afin qu'elle ne sente que plus durement le poids de notre misère et qu'elle perde le peu de gaieté qu'elle a conservée? Renfermez toutes ces belles choses, monsieur, je les conserverai avec soin jusqu'à ce que vous reveniez. Mais dites-moi, au

nom du ciel, s'il vous arrivait un malheur et que vous ne revinssiez pas dans ma maison, où faudrait-il porter cette cassette, combien de temps attendrai-je avant que de la remettre à celui que vous me désignerez, et quel est votre nom, à vous-même, de grâce?

— Je me nomme, dit l'étranger, Ignace Denner, et je suis, comme vous le savez déjà, marchand et négociant. Je n'ai ni femme ni enfans, et mes parens demeurent dans le canton de Wallis. Mais je ne saurais les estimer, ni les aimer, puisqu'ils ne faisaient aucun cas de moi lorsque j'étais pauvre. Si je ne reparaissais pas d'ici à trois ans, gardez sans crainte cette cassette, et comme je sais que vous vous feriez scrupule d'accepter de moi ce riche héritage, je le lègue, dans le cas que j'indique, à cet enfant à qui je vous prie de donner le nom d'Ignace.

Andrès ne savait que penser de la grandeur d'âme et de la générosité de l'étranger. Il restait tout stupéfait devant lui, tandis que Giorgina le remerciait de ses bonnes intentions, et l'assurait qu'elle prierait Dieu et les saints de le protéger dans ses voyages et de le ramener heureusement dans cette maison. L'étranger sourit d'une singulière manière, selon sa coutume, et répondit que la prière d'une jolie femme aurait sans doute plus d'efficacité que les siennes ; qu'ainsi, il la laisserait prier, et que pour lui il se confierait en la vigueur de ses membres et en la bonté de ses armes.

Cette réponse de l'étranger déplut fort au pieux Andrès ; cependant, il renferma en lui-même ce qu'il allait dire, et pressa l'étranger de partir ; attendu qu'il serait obligé de revenir tard dans la nuit, et que sa femme en concevrait de l'inquiétude.

En partant, l'étranger dit encore à Giorgina qu'il lui permettait expressément de se parer de ses diamans, si cela lui faisait plaisir, puisqu'elle manquait totalement de distraction dans cette forêt solitaire. Giorgina rougit du plaisir secret qu'elle éprouvait de pouvoir satisfaire ce penchant particulier à toutes les femmes, et surtout à celles de sa nation, pour les pierreries et les parures; et Denner se mit en marche avec Andrès, à travers le bois sombre et désert. Dans un épais taillis, les dogues se mirent à flairer tout autour d'eux, et à regarder leur maître d'un air prudent et avisé.

— Il ne fait pas bon ici, dit Andrès, en armant la batterie de son fusil, et il marcha devant l'étranger avec ses chiens fidèles. Souvent il croyait entendre du bruit dans les arbres, et quelquefois il apercevait au loin une figure sombre

qui disparaissait sous les feuilles. Il voulut découpler ses chiens.

— Ne faites pas cela, mon cher homme ! s'écria Denner ; car je puis vous assurer que vous n'avez pas la moindre chose à craindre.

A peine eut-il prononcé ces mots, qu'un grand coquin aux cheveux touffus, à la longue moustache, et tenant un fusil à la main, sortit du fond du bois. Andrès le mit en joue.

— Ne tirez pas, ne tirez pas ! s'écria Denner. L'homme noir fit un signe amical, et se perdit dans les arbres. Enfin, ils arrivèrent à l'extrémité de la forêt sur une route animée.

— Maintenant, je vous remercie de tout mon cœur, dit Denner, retournez dans votre maison ; si vous rencontrez quelques tournures comme celle que nous venons de voir, tenez vos chiens en laisse, ne vous occupez pas d'elles,

et continuez tranquillement votre chemin. Vous arriverez heureusement chez vous sans danger.

Andrès ne savait ce qu'il devait penser de cet homme qui avait le pouvoir de bannir les mauvais esprits, et il ne concevait pas pourquoi il avait eu besoin de se faire accompagner à travers la forêt. Il revint en effet avec sécurité dans sa demeure, et y trouva Giorgina levée et rétablie, qui vint se jeter dans ses bras.

CHAPITRE IV.

GRACE à la libéralité du marchand étranger, le petit ménage d'Andrès prit une toute autre face. A peine Giorgina fut-elle rétablie, qu'il se rendit avec elle à Fulde, et y acheta beaucoup de choses

qui donnèrent à leur maison l'apparence d'un certain bien-être. Il arriva aussi que depuis la visite de l'étranger, les braconniers et les bûcherons semblaient bannis du voisinage, et Andrès put remplir tranquillement son poste. Son bonheur à la chasse était aussi certain; et comme jadis, il manquait rarement son coup. L'étranger revint à la Saint-Michel, et resta trois jours. En dépit des refus obstinés de ses hôtes, il se montra aussi généreux que la première fois. Il leur dit que c'était une fois sa volonté que de les mettre dans l'aisance, afin de se rendre à lui-même plus commode et plus agréable la maison où il avait dessein de s'arrêter quelquefois.

La charmante Giorgina put alors s'habiller avec plus de soin. Elle avoua à Andrès que l'étranger lui avait fait présent d'une belle épingle en or,

travaillée artistement, semblable à celles que les femmes et les filles de certaines parties de l'Italie portent dans leurs cheveux rassemblés en grosses touffes. Andrès prit un air sombre; mais au même instant, Giorgina qui était sortie de la chambre, revint en sautant, habillée et parée exactement comme elle était lorsque Andrès l'avait vue pour la première fois à Naples. La belle épingle d'or brillait dans ses cheveux noirs qu'elle avait ornés, avec une intention pittoresque, de fleurs variées, et Andrès ne put s'empêcher de convenir que le présent de l'étranger était bien fait pour réjouir sa Giorgina.

Andrès dit ces paroles avec simplicité; Giorgina prétendit que l'étranger était leur ange gardien, qu'il les avait tirés de la plus profonde misère pour les mettre dans l'aisance, et qu'elle ne com-

prenait pas pourquoi Andrès se montrait si réservé, si silencieux, et en général aussi triste avec lui.

— Ah ! ma bien aimée, dit Andrès, la voix intérieure qui me dit jadis que je ne devais rien accepter de l'étranger, cette voix n'a cessé de me parler. Je suis souvent tourmenté par ses reproches ; il me semble qu'un bien mal acquis est entré dans ma maison avec son argent. Sans doute aujourd'hui je puis me fortifier plus souvent par un bon plat, par un coup de vin généreux ; mais crois-moi, ma chère Giorgina, si nous avons eu une bonne vente, et qu'il nous fût venu quelques gros de plus, bien gagnés, je trouverais un meilleur goût à notre pauvre bière, qu'au bon vin que nous apporte l'étranger. Je ne puis absolument pas me familiariser avec ce singulier marchand, et souvent

en sa présence j'éprouve un malaise involontaire. As-tu remarqué, chère Giorgina, qu'il ne regarde jamais personne en face; et souvent ses regards étincèlent si fort du fond de ces petits yeux creux, et il rit d'un air si rusé que le frisson s'empare de moi. Ah! puissent mes soupçons ne pas se réaliser.

Giorgina chercha à détourner son mari de ces sombres pensées, en assurant qu'elle avait souvent vu dans son pays, et surtout dans l'auberge de ses parens adoptifs, des gens d'un extérieur repoussant, en qui elle avait reconnu par la suite d'excellentes qualités. Andrès parut rassuré; mais, dans le fond de son âme, il se promettait d'être sur ses gardes.

CHAPITRE V.

L'ÉTRANGER revin chez Andrés, lorsque le fils de celui-ci, fort bel enfant et l'image de sa mère, eut atteint à l'âge de neuf mois. C'était le jour de la fête de Giorgina; elle avait paré avec soin

son enfant, s'était habillée elle-même dans son cher costume napolitain, et avait préparé un meilleur repas que de coutume, auquel l'étranger ajouta une bouteille tirée de sa valise. Lorsqu'ils furent à table, l'étranger regardant l'enfant qui lui souriait d'un air intelligent, lui dit : — Votre fils promet en vérité beaucoup, et c'est dommage que vous ne puissiez lui donner une éducation convenable. J'aurais bien une proposition à vous faire; mais vous la rejetterez, quoique je n'aie en vue, en vous la faisant, que votre avantage et votre bonheur. Vous savez que je suis riche et sans héritiers; je me sens une tendresse et un penchant tout particuliers pour cet enfant. — Donnez-le moi! — Je l'emporterai à Strasbourg, où il sera fort bien élevé par une vieille et honorable dame qui est mon amie; vous serez ainsi débarrassés d'une

lourde charge; mais il faut que vous preniez promptement votre résolution, car je suis forcé de partir ce soir même. J'emporterai sur mes bras votre enfant jusqu'au prochain village, et là je prendrai une voiture.

A ces paroles de l'étranger, Giorgina lui arracha avec violence l'enfant qu'il avait pris sur ses genoux, et le serra sur son sein en l'arrosant de larmes.

— Voyez, Monsieur, dit Andrés, comme ma femme répond à votre proposition! J'ai les mêmes sentimens qu'elle. Il se peut que votre intention soit bonne; mais comment avez-vous pu songer à nous enlever ce que nous avons de plus cher au monde? Comment pouvez-vous nommer un fardeau ce qui doit charmer notre vie, fussions-nous encore dans la misère profonde d'où votre bonté nous a tirés? Vous nous avez dit que vous êtes sans femme

et sans enfans, alors vous ignorez la félicité qui descend du ciel sur une femme et un mari à la naissance d'un fils. C'est de l'amour le plus céleste dont ils sont remplis, en contemplant cette créature muette étendue sur le sein de sa mère, et qui dit cependant avec éloquence toute leur joie et leur bonheur. — Non, mon cher monsieur ! quelque grands que soient vos bienfaits, ils ne sont pas d'un aussi grand prix pour nous, que la possession de notre enfant ; car tous les trésors du monde ne nous le remplaceraient pas. Ne nous traitez pas d'ingrats, mon cher monsieur, parce que nous refusons de céder à vos demandes. Si vous étiez père, vous-même, nous n'aurions pas besoin de nous excuser auprès de vous.

— Allons, allons, dit l'étranger en regardant de côté d'un air sombre, je croyais bien faire en rendant votre fils

riche et heureux. Si vous n'êtes pas contents, n'en parlons plus.

Giorgina baisa et caressa son enfant, comme s'il eût été sauvé d'un grand danger. L'étranger sembla reprendre sa sérénité; il était toutefois facile de s'apercevoir que le refus de son hôte l'avait chagriné. Au lieu de partir le soir même, comme il l'avait annoncé, il resta trois jours encore, durant lesquels au lieu de passer comme d'ordinaire son temps auprès de Giorgina, il s'en alla à la chasse avec Andrès, et se fit conter beaucoup de choses sur le comte Aloys de Fach. Lorsque dans la suite Ignace Denner revint chez son ami Andrès, il ne parla plus de son projet d'élever l'enfant. Il se montra amical comme devant, et continua de faire de riches cadeaux à Giorgina à qui il permit de se parer des diamans qu'il lui avait confiés. Souvent Denner voulait jouer

avec l'enfant ; mais celui-ci le repoussait et se mettait à pleurer ; il se refusait absolument à se laisser prendre par l'étranger , comme s'il eût eu connaissance de la proposition que celui-ci avait faite à ses parens.

CHAPITRE VI.

L'ÉTRANGER avait continué de visiter Andrès depuis deux ans, et le temps ainsi que l'habitude avaient enfin triomphé de la défiance de celui-ci contre Denner. Au printemps de la troi-

sième année, lorsque le temps où Denner avait coutume de se montrer était déjà passé, on frappa par une nuit orageuse à la porte d'Andrès, et plusieurs voix rauques se firent entendre. Il se leva tout effrayé; mais lorsqu'il se mit à la fenêtre en demandant qui venait le troubler de la sorte et en menaçant de lâcher ses dogues, on lui répondit qu'il pouvait ouvrir à un ami, et il reconnut la voix de Denner. Il alla ouvrir la porte de la maison avec une lumière à la main, et Denner se présenta en effet devant lui. Andrès lui dit qu'il croyait avoir entendu plusieurs voix, mais Denner lui répondit que le bruit du vent l'avait trompé. Lorsqu'ils entrèrent dans la chambre, Andrès ne fut pas peu étonné en s'apercevant que l'extérieur de Denner avait entièrement changé. Au lieu de son costume gris uni, il portait un

juste-au-corps d'une couleur rouge foncée et un large ceinturon de cuir qui soutenait un stylet et des pistolets ; il était en outre armé d'un sabre, et son visage n'avait pas non plus le même aspect, car il portait de longues et épaisses moustaches.

—Andrès ! dit Denner en lui lançant des regards étincelans ; Andrès , lorsqu'il y a trois ans j'enlevai ta femme à la mort, tu désiras que Dieu voulût bien t'accorder l'occasion de payer ce bienfait de ta vie et de ton sang. Ton désir est rempli ; et le moment de me prouver ta reconnaissance est venu. Habille-toi ; prends ton fusil et viens avec moi : à quelques pas de ta maison , tu apprendras le reste.

Andrès ne savait que penser des discours de son hôte ; il lui répondit cependant qu'il était prêt à tout entreprendre pour lui, à moins que cela ne

fût quelque chose contre la vertu et la religion.

— Tu peux être tranquille là-dessus, lui dit Denner en riant et en lui frappant sur l'épaule; et voyant que Giorgina, qui s'était levée toute tremblante, s'attachait à son mari, il la prit dans ses bras, et lui dit en la repoussant doucement:—Laissez aller votre mari avec moi; dans peu d'heures il sera de retour sain et sauf, et il vous rapportera quelque bonne chose. Vous ai-je jamais fait de mal? vous êtes des gens singulièrement défiants!

Andrès hésitait encore à le suivre, Denner se tourna vers lui avec colère:

—J'espère que tu tiendras ta parole, dit-il; il s'agit de voir si l'on peut se fier à tes promesses!

Andrès fut alors bientôt habillé et suivit Denner qui le précédait d'un pas rapide. Ils avaient traversé les taillis

jusqu'à une petite pelouse assez spacieuse; là, Denner siffla trois fois si fortement que tous les halliers en retentirent, et de toutes parts se montrèrent des feux dans les broussailles, jusqu'à ce qu'un grand nombre de figures sinistres pénétrât jusqu'à eux et vînt les environner. Un des nouveaux-venus sortit du cercle et s'approcha d'Andrès en disant :

— C'est-là notre nouveau compagnon, sans doute?

— Oui, répondit Denner. Je viens de le faire sortir de son lit. Il va faire son coup d'essai, et nous pouvons commencer sur-le-champ.

A ces mots, Andrès se réveilla comme d'une lourde ivresse, une sueur froide décollait de son front; mais il se remit aussitôt, et s'écria :

— Quoi! misérable trompeur, tu te donnais pour un marchand, et tu n'es

qu'un indigne bandit! Jamais je ne serai ton compagnon; jamais je ne prendrai part à tes actions infernales, toi qui as voulu me séduire avec l'adresse de Satan lui-même! Laisse-moi m'éloigner, scélérat, et quitte cette contrée, autrement je te dénoncerai à l'autorité et tu recevras le prix de tes crimes; car je sais maintenant, tu es ce fameux Ignace qui a désolé le pays avec sa bande par ses excursions et ses brigandages.

Denner se mit à rire.

— Quoi, misérable lâche! dit-il, tu oses me braver, et tu veux te soustraire à mon pouvoir!... N'es-tu pas depuis long-temps notre compagnon? ne vis-tu pas déjà, depuis trois années, de notre argent? ta femme ne se pare-t-elle pas de notre butin?... et tu ne veux pas travailler pour payer ta part? Si tu ne nous suis pas volontairement, je te

fais garotter, et j'envoie mes camarades brûler ta maison, égorger ta femme et ton enfant. Allons, choisis, il est temps. Il faut partir!

Andrès vit bien que la moindre hésitation coûterait la vie à sa chère Giorgina et à son enfant; et tout en maudissant ce traître, il résolut de céder en apparence à sa volonté, mais de se conserver pur et de profiter de son affiliation à la bande pour faire découvrir ses traces. Andrès déclara donc que la reconnaissance l'obligeait à risquer sa vie pour son bienfaiteur, et qu'il était prêt à faire l'expédition, demandant seulement qu'en sa qualité de novice, on n'exigeât pas qu'il y prît une part trop active. Denner loua sa résolution, et lui répondit qu'il n'exigeait de lui que le service d'éclaireur, parce qu'il pouvait se rendre ainsi d'une grande utilité à sa troupe.

CHAPITRE VII.

IL ne s'agissait pas de moins que d'attaquer et de piller la métairie d'un riche fermier, située non loin de la forêt. On savait que ce dernier venait

de recevoir une somme d'argent pour le grain qu'il avait vendu à la dernière foire, et les bandits se promettaient une ample récolte. Les lanternes furent éteintes, et ils se mirent en marche vers le bâtiment que quelques-uns d'entre eux entourèrent. Les autres escaladèrent les murs et s'élançèrent dans la cour; d'autres furent chargés de faire sentinelle, et André resta avec ces derniers. Bientôt, il entendit les brigands qui brisaient les portes, les malédictions des assaillans, les cris, les plaintes de ceux qu'on maltraitait. Il y eut un coup de feu; le fermier, homme de cœur, s'était défendu. — Puis, tout devint calme. Les serrures qu'on arrachait, les caisses que traînaient les bandits, causaient seules quelque rumeur. Sans doute un des gens de la ferme s'était enfui vers le village; car tout-à-coup le tocsin re-

tentit dans les ténèbres, et bientôt on vit une grande multitude, accourir avec des flambeaux, du côté de la métairie. Les coups de feu se succéderaient alors sans interruption, les voleurs s'assemblèrent dans la cour, et abattirent indistinctement tout ce qui se présentait aux portes. Ils avaient aussi allumé leurs torches. Andres, placé sur une hauteur, pouvait tout voir distinctement. Il aperçut avec épouvante, parmi les paysans, des chasseurs à la livrée de son maître, le comte de Fach! — Que devait-il faire? — Se rendre auprès d'eux, cela était impossible, la fuite la plus rapide pouvait seule le sauver; mais il était là comme enchaîné, regardant fixement dans la cour de la ferme où le combat devenait de plus en plus meurtrier, car les chasseurs du comte avaient pénétré dans l'intérieur par une petite porte,

et ils en étaient venus aux mains avec les brigands. Ceux-ci forcés de battre en retraite, se retirèrent du côté où se trouvait Andrès. Il vit Denner qui rechargeait sans cesse son arme, et tirait toujours sans manquer son coup. Un jeune homme richement vêtu, environné par les chasseurs, semblait les commander; Denner l'ajusta, mais avant qu'il eût fait feu, il fut atteint lui-même par une balle, et tomba. Les bandits s'enfuirent. — Déjà les chasseurs accouraient, lorsque Andrès poussé par une force irrésistible, s'élança vers Denner, le souleva avec vigueur, le prit sur ses épaules et s'enfuit en l'emportant. Il atteignit lentement la forêt, sans être poursuivi. Quelques coups de feu se firent encore entendre, et bientôt un profond silence leur succéda.

— Mets-moi à terre, Andrès, dit

Denner; je suis blessé au pied. Malédiction! Pourquoi faut-il que je sois tombé! Cependant je ne crois pas que ma blessure soit grave.

Andrès obéit, Denner tira une petite fiole de phosphore de sa poche, et à cette clarté, Andrès put visiter la blessure. Une balle avait touché le pied du bandit, d'où le sang s'échappait en abondance. Andrès pansa la blessure avec son mouchoir, et Denner donna un léger coup de sifflet, auquel on répondit de loin, alors il pria Andrès de le conduire vers une partie de la forêt qu'il désigna. Là ils ne tardèrent pas à apercevoir une faible clarté vers laquelle ils se dirigèrent. Le reste des bandits s'était rassemblé dans ce lieu. Tous exprimèrent la joie à la vue de Denner, et ils félicitèrent Andrès qui resta muet et renfermé en lui-même. On reconnut que la moitié de la bande

à peu près avait été tuée ou blessée ou prisonnière ; cependant quelques-uns des bandits étaient parvenus à emporter quelques caisses et une grosse somme d'argent.

— J'ai sauvé ta femme, dit Denner à Andrès, mais toi, dans cette nuit, tu m'as arraché à une mort certaine, nous sommes quittes ! Tu peux retourner dans ta demeure. Dans peu de jours, demain peut-être, nous quittons le pays. Tu n'as donc pas à craindre qu'il t'arrive quelque chose de semblable à ce qui s'est passé aujourd'hui. Tu es un sot qui craint Dieu, par conséquent bon à rien. Cependant il est juste que tu aies ta part du butin que nous avons fait aujourd'hui, et que tu sois récompensé de ma délivrance. Prends ce sac plein d'or en souvenir de moi ; dans un an, j'espère te revoir,

— Que Dieu me préserve de tou-

cher un seul pfenning de tout cet argent ! s'écria Andrès. Ne m'avez-vous pas forcé par les plus horribles menaces, de marcher avec vous ? Il se peut que ce soit un péché que de t'avoir sauvé la vie, misérable coquin ; le Seigneur me le pardonnera dans sa clémence. — Mais sois assuré que si tu ne quittes pas au plutôt le pays, que si j'entends parler d'un seul vol, d'un seul meurtre, je cours sur-le-champ à Fulda pour dénoncer ton repaire à l'autorité.

Les brigands voulurent se jeter sur Andrès, mais Denner les arrêta en disant : — Laissez donc parler ce drôle, qu'importe ? Et il ajouta : Andrès, tu es en mon pouvoir, ainsi que ta femme et ton enfant. Mais vous n'avez rien à craindre, si tu me promets de garder un éternel silence sur les événemens de cette nuit. Je te le conseille d'au-

tant plus que ma vengeance t'atteindrait partout, et que l'autorité t'absoudrait difficilement, toi qui vis depuis si long-temps de mes dons. De mon côté, je te promets de quitter le pays, et de ne plus faire d'entreprise ici avec ma bande.

Après que Andrès eut forcément accepté ces conditions, il fut emmené par deux des bandits hors du bois et il était déjà grand jour lorsqu'il revint chez lui embrasser sa Giorgina à demi-morte d'inquiétude et d'effroi. Il lui dit vaguement que Denner s'était montré à ses yeux comme un scélérat, et qu'il avait rompu tout commerce avec lui.

— Mais la boîte de bijoux? lui dit Giorgina.

Ces paroles tombèrent sur le cœur d'Andrès, comme un fardeau pesant. Il n'avait pas songé aux bijoux que

Denner avait laissés chez lui, et il se mit à délibérer en lui-même sur ce qu'il fallait faire. Il pensait, il est vrai, à les porter à Fulda, et à les remettre aux magistrats; mais comment eût-il pu découvrir l'origine de ce dépôt, sans rompre le serment qu'il avait fait à Denner. Il résolut enfin de conserver ce dépôt avec soin jusqu'à ce que le hasard lui fournît l'occasion de le remettre à Denner ou à l'autorité, sans se compromettre.

L'attaque de la métairie avait répandu une terreur extrême dans le pays, car c'était l'entreprise la plus hardie que les voleurs eussent tentée depuis plusieurs années, et un sûr témoignage que la bande s'était considérablement augmentée. La présence fortuite du neveu du comte de Fach et de ses chasseurs dans le village, avait seule sauvé la vie du fermier. Trois des

voleurs restés sur la place, vivaient encore le lendemain, et on espérait les guérir de leurs blessures. On les avait soigneusement renfermés dans la prison du village, mais lorsqu'on vint les chercher pour les transférer à la ville, on les trouva percés de mille coups. Tout espoir d'obtenir quelques renseignemens sur la bande, s'évanouit de la sorte. Des patrouilles de cavaliers parcouraient incessamment la forêt, et Andrès tremblait sans cesse qu'on n'arrêtât quelque bandit ou Denner lui-même, qui eussent pu l'accuser. Pour la première fois, il éprouvait les tourmens d'une mauvaise conscience, et cependant il ne se sentait coupable que d'un excès d'amour pour sa femme et son enfant.

CHAPITRE VIII.

TOUTES les recherches furent inutiles, il fut impossible de découvrir la trace des bandits, et Andrès se convainquit bientôt que Denner avait tenu parole, et qu'il avait quitté le pays avec sa

bande. L'argent qu'il avait reçu de Denner ainsi que l'épingle d'or, furent déposés dans la cassette où se trouvaient les autres bijoux, car Andrès ne voulait pas se souiller en touchant à des présens dont la source était si impure. Il arriva ainsi qu'il ne tarda pas à retomber dans sa première misère ; mais peu à peu son âme devint plus calme et plus tranquille. Après deux ans, sa femme mit au monde un second fils, sans toutefois devenir malade comme la première fois. Un soir, Andrès était assis auprès de sa femme, qui tenait sur son sein le nouveau né, tandis que l'aîné jouait avec un gros chien qui, en sa qualité de favori du maître, avait le privilège de rester dans sa chambre, lorsque le valet entra et annonça qu'un homme qui lui semblait fort suspect, rôlait depuis une heure autour de la

maison. Andrès se disposait à sortir avec son fusil, lorsqu'il entendit prononcer son nom. Il ouvrit la fenêtre et reconnut au premier coup-d'œil, l'odieux Ignace Denner qui avait repris son habit de marchand, et qui portait une valise sous son bras.

— Andrès, s'écria Denner! il faut que tu me donnes un asile pour cette nuit..... Demain, je continuerai ma route.

— Quoi, scélérat! s'écria Andrès hors de lui, tu oses te montrer ici?.... Ne t'ai-je pas tenu parole? Mais toi, remplis-tu la promesse que tu as faite de ne jamais reparaître en ce pays? Je ne souffrirai pas que tu franchisses le seuil de ma porte. Éloigne-toi bien vite, ou je te tue! — Mais non, attends, je vais te jeter ton or et tes bijoux avec lesquels tu voulais séduire ma femme; puis, tu te reti-

reras. Je t'accorde un délai de trois jours, après lequel si je retrouve la moindre trace de ton passage ou de celui de ta bande, je cours à Fulda et je découvre à l'autorité tout ce que je sais. Exécute les menaces que tu m'as faites, si tu l'oses; moi je me fie en l'assistance de Dieu, et je saurai me défendre!

A ces mots, Andrès chercha la cassette pour la jeter, mais lorsqu'il revint près de la fenêtre, Denner avait disparu. Andrès vit bien que le retour de Denner le mettait en danger; il passa plusieurs nuits à veiller; mais le calme de la maison ne fut pas troublé, et il pensa que Denner n'avait fait que passer par la forêt. Pour mettre fin à son inquiétude et pour apaiser sa conscience, qui lui faisait d'amers reproches, il résolut de ne pas garder le silence et d'aller remettre la cassette

entre les mains des magistrats de Fulde. Andrès n'ignorait pas qu'il n'échapperait pas à un châtement, il comptait toutefois en le mérite d'un aveu sincère ainsi qu'en la protection de son maître le comte de Fach, qui avait toujours eu à se louer de lui. Mais le matin, au moment où il se disposait à partir, il lui vint un message du comte qui lui recommandait de se rendre à l'heure même au château. Au lieu de prendre le chemin de Fulde, il suivit donc le messenger, non sans que le cœur lui battît d'inquiétude.

En entrant au château, on l'introduisit aussitôt chez le comte.

— Réjouis-toi, Andrès, lui dit celui-ci, il vient de t'arriver un bonheur inespéré. Tu te souviens sans doute de notre vieil hôte grondeur de Naples, le père adoptif de ta Giorgina.

Il est mort, mais avant de quitter ce monde, le souvenir des mauvais traitemens qu'il a fait subir à cette pauvre orpheline l'a tourmenté, et il lui a laissé deux mille ducats qui se trouvent déjà en lettres de change, à Francfort, et que tu pourras recevoir chez mon banquier. Si tu veux partir dès cet instant pour Francfort, je te ferai expédier les certificats dont tu as besoin.

CHAPITRE IX.

LA joie privait Andrès de la parole, et le comte paraissait prendre du plaisir à la satisfaction de son fidèle serviteur. Celui-ci résolut de procurer à sa femme une douce surprise, et le

jour même, il se dirigea vers Francfort, après avoir fait dire à Giorgina que le comte l'avait chargé d'une dépêche qui le retiendrait durant quelques jours, loin de sa maison.

A Francfort, le banquier du comte, à qui il s'adressa, le renvoya à un autre marchand qui était chargé d'acquitter le legs ; et Andrès reçut en effet cette somme qu'on lui avait annoncée. Songeant toujours à Giorgina, rêvant au moyen de lui causer une plus vive joie, il acheta pour elle une foule de jolis objets, et entr'autres, une épingle d'or toute semblable à celle que Denner lui avait donnée ; et comme sa valise était devenue trop lourde pour un piéton, il se procura un cheval. C'est ainsi qu'il se remit en route, après six jours d'absence, le cœur joyeux et l'esprit en repos.

Il eut bientôt atteint la foresterie et

sa demeure. La maison était soigneusement fermée : il appela à haute voix son valet , Giorgina ; personne ne répondit : les chiens renfermés dans le chenil, hurlaient avec fureur; alors il soupçonna quelque grand malheur, frappa avec violence et répéta mille fois le nom de Giorgina.

Un léger bruit se fit entendre à une fenêtre du toit, et Giorgina s'y montra.

— Ah, Dieu ! Andrès, est-ce toi ? Que le ciel soit loué puisque te voilà de retour !

La porte s'ouvrit, et Giorgina pâle, abattue, tomba dans les bras de son mari, en poussant des gémissemens. Pour lui, il resta long-temps immobile ; enfin il la prit dans ses bras, car elle tombait en faiblesse, et la porta dans sa chambre. Mais une horreur profonde s'empara de lui en entrant.

Les murs, le pavé, étaient cou-

verts de larges taches de sang, et son plus jeune fils, était étendu sur son berceau, la poitrine ouverte et déchirée.

— Où est George ? où est George ? s'écria enfin Andrés dans un affreux désespoir ; mais au même moment il vit l'enfant accourir du haut de l'escalier en appelant son père. Desustensiles brisés, des meubles renversés se trouvaient dans tous les coins. La lourde et énorme table qui d'ordinaire était placée près de la muraille, avait été traînée au milieu de la chambre ; une pince de forme singulière, plusieurs fioles et une clef tachées de sang, y avaient été jetées pêle-mêle. Andrés tira son pauvre enfant du berceau ; Giorgina le comprit, apporta un drap dans lequel ils l'enveloppèrent ; puis ils allèrent l'ensevelir dans le jardin. Andrés fit une petite croix en

bois de chêne, et la plaça sur le tombeau. Pas une parole, pas un son ne s'échappa des lèvres de ces malheureux époux. Ils avaient achevé leur tâche dans un profond et morne silence; ils s'assirent alors devant la maison, à la clarté du crépuscule, et restèrent l'un près de l'autre, leurs regards fixés sur l'horizon. Ce ne fut que le jour suivant que Giorgina put raconter à Andrès la catastrophe qui avait eu lieu pendant son absence. — Quatre jours s'étaient écoulés depuis que Andrès avait quitté sa maison; vers le milieu du jour le valet aperçut beaucoup de figures suspectes qui rôdaient dans le bois, et Giorgina qu'il en avertit soupira ardemment pour le retour de son mari. Au milieu de la nuit ils furent éveillés par un grand tumulte et par les cris qui se faisaient entendre de toutes parts autour de la maison.

Le valet vint trouver Giorgina , plein d'effroi , et lui annonça que la maison était entourée de brigands dont le nombre rendait toute défense inutile. Les dogues aboyèrent bruyamment , mais bientôt ils furent apaisés , et une voix cria : — Andrès ! Andrès ! — Le valet prit un peu de courage, ouvrit la fenêtre et répondit que le garde-chasse Andrès n'était pas chez lui. — N'importe , reprit la voix , ouvre-nous la porte. Andrès ne tardera pas à rentrer. — Que restait-il à faire au valet ? Il obéit. Une foule de brigands entra en tumulte et ils saluèrent Giorgina comme la femme d'un camarade , qui avait sauvé la vie au capitaine. Ils exigèrent que Giorgina leur préparât un copieux repas , parce qu'ils avaient enduré beaucoup de fatigues pendant la nuit. dans une expédition qui , disaient-ils, avait complètement réussi. Giorgina

tremblante , éplorée , fit un grand feu dans la cuisine et prépara le repas pour lequel un des brigands, qui semblait être le cellerier et le maître d'hôtel de la troupe, lui remit du gibier, du vin et d'autres sortes d'ingrédients. Le valet fut obligé de couvrir la table et de servir. Il saisit un moment favorable, et dit à sa maîtresse qui était restée dans la cuisine : — Savez-vous ce que les brigands ont fait cette nuit ? Après une longue absence et de grands préparatifs, ils ont attaqué le château de monseigneur le comte de Fach ; et après une vigoureuse défense de la part de ses gens, ils l'ont tué et ont mis le feu au château. — Giorgina ne cessait de crier : Ah ! mon mari ! mon mari qui était peut-être au château ! — Ah ! le pauvre seigneur ! — Pendant ce temps les brigands chantaient , et buvaient dans la chambre voisine , en atten-

dant le repas. Le matin commençait déjà à paraître, lorsque l'odieux Denner arriva ; alors on se mit à ouvrir les ballots et les caisses qu'on avait apportés sur des chevaux. Giorgina entendit le bruit de l'argent qu'on comptait, et le retentissement de la vaisselle d'argent. Enfin, lorsque le jour arriva les brigands se mirent en route, et Denner resta seul. Il prit un air riant et amical, et dit à Giorgina : — Vous êtes sans doute fort effrayée, ma chère femme, car il paraît que votre mari ne vous a pas dit qu'il est déjà depuis quelque temps notre camarade. Je suis extrêmement fâché qu'il ne soit pas de retour à la maison, il faut qu'il ait pris une autre route. Il s'était rendu avec nous, au château du coquin, du comte de Fach qui nous poursuit depuis deux ans de toutes les façons imaginables, et dont

nous avons tiré vengeance dans la nuit dernière. — Il est mort de la main de votre mari. Mais tranquillisez-vous, ma chère femme, dites à Andrès qu'il ne me verra pas de sitôt, car la bande se sépare, je vous quitterai ce soir. — Vous avez toujours des enfans bien jolis, ma chère femme. Voilà encore un garçon charmant. — A ces mots il prit le petit des mains de Giorgina et s'entendit si bien à jouer avec lui, que l'enfant semblait y prendre plaisir. Le soir était venu lorsque Denner dit à Giorgina : — Vous voyez, que bien que je n'aie ni femme, ni enfant, ce dont je suis souvent très-fâché, car je joue volontiers avec les petits enfans, et je les aime fort. Laissez-moi votre fils pour le peu d'instans que j'ai à passer encore avec vous. N'est-ce pas, il n'est pas âgé de plus de neuf semaines ? — Giorgina répondit

affirmativement, et laissa non sans hésitation, l'enfant dans les mains de Denner qui se plaça paisiblement devant la porte, et pria la mère de lui apprêter à souper, attendu qu'il devait partir dans une heure. A peine Giorgina était-elle entrée dans la cuisine, qu'elle vit Denner passer dans la chambre voisine avec l'enfant dans ses bras. Bientôt après, une singulière odeur se répandit dans la maison; elle semblait s'échapper de cette chambre. Giorgina fut saisie d'un effroi sans égal; elle courut vers la chambre, et trouva la porte fermée au verrou. Il lui sembla qu'elle entendait son enfant gémir. — Sauvez, sauvez mon enfant des mains de ce misérable, cria-t-elle au valet qui accourut dans ce moment. Celui-ci saisit une pince, et brisa la porte. Une vapeur épaisse et étouffante s'échappa; d'un bond Gior-

gina s'élança dans la chambre ; l'enfant, complètement nu, était étendu sur une cuvette dans laquelle dégouttait son sang. Elle vit seulement encore le valet lever sa pince pour en frapper Denner, et celui-ci éviter le coup, et lutter avec le valet. Il lui sembla alors qu'elle entendait plusieurs voix près de la fenêtre ; mais au même instant, elle tomba évanouie sur le plancher. Lorsqu'elle revint à elle, il était nuit sombre ; ses membres étaient roidis et elle ne pouvait se lever. Enfin le jour vint, et elle se trouva dans une chambre baignée de sang. Des morceaux de l'habillement de Denner étaient épars autour d'elle, plus loin une touffe de cheveux arrachés au valet, là et au pied de la table l'enfant assassiné. Giorgina perdit de nouveau ses sens, elle crut qu'elle allait mourir ; mais elle

ouvrit les yeux, comme après un long sommeil, vers le milieu de la journée. Elle se releva avec peine, elle appela Georges; mais comme personne ne lui répondait, elle crut que Georges avait été aussi égorgé. Le désespoir lui donna des forces, elle s'élança dans la cour en criant : Georges ! Georges ! — Alors une voix faible et plaintive lui répondit d'une mansarde : Maman, ah ! chère maman, est-ce toi ? Viens auprès de moi ! j'ai grand'faim ! — Giorgina monta en toute hâte, et trouva le petit que l'effroi avait fait enfuir le premier, et qui n'avait pas eu le courage de descendre. Elle prit avec ravissement son enfant sur son sein, ferma la porte et attendit d'heure en heure, réfugiée dans le grenier, le retour d'Andrès qu'elle croyait aussi perdu. L'enfant avait vu du haut plusieurs hommes entrer dans la maison, et en sortir

emportant Denner et un homme mort.

Enfin, après ce récit, Giorgina remarqua les objets qu'Andrès avait apportés : -- Ah ! ciel, s'écria-t-elle, il est donc vrai, tu es un...

Andrès lui raconta le bonheur qui lui était arrivé au milieu de tant de maux ; et il n'eut pas de peine à la convaincre de son innocence.

CHAPITRE X.

LE neveu du comte assassiné était devenu héritier de ses biens; Andrés résolut de se rendre auprès de lui, pour lui raconter tout ce qui s'était passé, révéler la retraite de Denner, et

puis quitter un service qui lui causait tant d'embarras et d'ennui. Giorgina ne pouvait rester seule au logis avec son enfant. Andrès prit donc le parti de placer tout ce qu'il possédait dans une charrette, et de quitter pour toujours ce pays, qui lui rappelait les plus affreux souvenirs. Le départ était fixé à trois jours; et le troisième Andrès était occupé à faire son bagage, lorsqu'un grand bruit de chevaux se fit entendre, en s'approchant toujours davantage: Andrès reconnut le forestier du domaine de Fach, qui habitait le château; derrière lui galopait un détachement des dragons de Fulde.

— Nous trouvons justement ce scélérat, occupé à mettre son butin en sûreté, s'écria le commissaire du tribunal qui accompagnait le détachement. Andrès frémit de surprise et d'effroi; Giorgina avait peine à se soutenir.

Les dragons les entourèrent, on garrotta Andrès et sa femme, et on les jeta sur la charrette qui se trouvait déjà devant la porte. Giorgina se lamentait, et demandait à grands cris, qu'on ne la séparât point de son enfant.

— Veux-tu donc entraîner ta progéniture dans ta corruption infernale ! lui dit le commissaire, et il enleva l'enfant de ses bras. On se disposait déjà à se mettre en route, lorsque le vieux forestier, homme rude et loyal, s'approcha de la charrette, et dit :—Andrès, Andrès, comment as-tu pu te laisser entraîner par le démon, à de semblables crimes, toi qui étais si probe, et si pieux.

— Ah ! mon cher monsieur, dit Andrès en proie à la plus vive douleur, aussi vrai que Dieu est au ciel, aussi vrai que j'espère me sauver, je suis inno-

cent. Vous me connaissez depuis ma plus tendre jeunesse, comment aurais-je pu, moi qui n'ai jamais fait de mal, devenir un abominable scélérat?—Car je sais bien que vous me tenez pour un maudit brigand, et que vous m'accusez d'avoir pris part à l'attaque du château, qui a coûté la vie à notre cher et malheureux seigneur. Mais je suis innocent, par ma vie et par mon salut!

— Eh bien! dit le vieux forestier, si tu es innocent, cela paraîtra au grand jour, quelque terribles que soient les apparences contre toi. Je me charge d'avoir soin de ton garçon, et de ce que tu laisses ici, afin que s'il est prouvé que tu n'es pas coupable, tu retrouves tout fidèlement dans mes mains.

Le commissaire prit l'argent sous sa responsabilité. En chemin Andrès demanda à Giorgina, où elle avait ca-

ché la cassette qu'il voulait remettre à l'autorité; mais elle lui avoua, qu'à son grand regret, elle l'avait rendue à Denner. A Fulda, on sépara Andrès de sa femme, et on le plongea dans un sombre et profond cachot. Quelques jours après on procéda à son interrogatoire. On l'accusait d'avoir pris part au pillage du château de Fach, et on le somma de dire la vérité. Andrès raconta fidèlement tout ce qui s'était passé depuis la première apparition de l'odieux Denner dans sa maison, jusqu'au moment de son arrestation. Il s'accusa lui-même avec un profond repentir d'avoir assisté à l'attaque de la métairie, pour sauver sa femme et son enfant, et protesta de son innocence quant au pillage du château, car il se trouvait alors à Francfort. En ce moment les portes de la salle d'audience s'ouvrirent, et Ignace Denner fut in-

troduit. En apercevant Andrès il se mit à rire et lui cria :—Eh ! camarade, tu t'es donc laissé happer ? les prières de ta femme ne t'ont donc pas tiré d'affaire.

Les juges sommèrent Denner de répéter ses accusations, et il déclara que le garde-chasse Andrès qui était devant lui, appartenait déjà depuis cinq ans à la bande, et que la maison de chasse était son meilleur et son plus sûr refuge. Il ajouta que Andrès avait toujours reçu sa part du butin, bien qu'il n'eût agi que deux fois activement avec la bande : une fois à l'attaque de la ferme où il avait sauvé Denner d'un grand danger, puis à l'affaire contre le comte Aloys de Fach qui avait été tué par un coup heureux d'Andrès.

Andrès ne put contenir sa fureur en entendant cet horrible mensonge.

— Quoi, misérable, s'écria-t-il, oses-tu bien m'accuser du meurtre de mon cher maître, que tu as commis toi-même? — Ta vengeance me poursuit parce que j'ai renoncé à toute communauté avec toi, parce que j'ai résolu de te tuer comme une bête féroce, si tu franchissais le seuil de ma porte. Voilà pourquoi tu as attaqué ma demeure, avec toute ta bande, tandis que j'étais éloigné; voilà pourquoi tu as assassiné mon pauvre enfant innocent et mon brave serviteur! — Mais tu n'échapperas pas à la juste vengeance de Dieu, alors même que je deviendrais victime de ta méchanceté.

Andrès répéta encore sa déposition en l'accompagnant des sermens les plus solennels, mais Denner se mit à rire ironiquement, et l'accusa de se parjurer par lâcheté et dans la crainte de l'échafaud.

Les juges ne savaient que penser, tant l'air franc et sincère d'Andrès, et le calme imperturbable de Denner, les tenaient en suspens.

On amena Giorgina, qui se jeta en gémissant dans les bras de son mari. Elle ne put répondre aux juges que d'une manière incohérente, et bien qu'elle accusât Denner du meurtre de son enfant, celui-ci n'en persista pas moins à dire, comme il l'avait déjà fait, que Giorgina n'avait jamais rien su des méfaits de son mari, et qu'elle était entièrement innocente. Andrès fut reconduit dans son cachot. Quelques jours après, son gardien lui dit que d'après le témoignage des brigands en faveur de Giorgina, elle avait été mise en liberté sous la caution fournie par le jeune comte de Fach, et que le vieux forestier était venu la chercher dans un beau carrosse: Giorgina avait en

vain sollicité la faveur de voir son mari, elle lui avait été refusée par le tribunal. Cette nouvelle donna quelques consolations au pauvre Andrès que son malheur touchait moins que celui de sa pauvre femme. Son procès prit chaque jour une tournure plus fâcheuse. Il fut prouvé que depuis cinq ans environ, Andrès vivait dans une sorte d'aisance dont la source ne pouvait provenir que de la part qu'il prenait aux brigandages de la bande de Denner.

Andrès lui-même convint de son absence durant l'attaque du château, et l'histoire de son héritage et de son voyage à Francfort sembla suspecte, car il lui fut impossible de dire le nom du banquier qui lui avait compté l'argent. Le banquier du comte de Fach ne se souvenait nullement du garde-chasse, et le régisseur du comte qui

avait fait le certificat d'Andrès, venait de mourir. La déposition de deux hommes qui prétendaient avoir reconnu Andrès à la lueur des flammes pendant le sac du château, compliqua encore les difficultés de sa situation : Andrès fut regardé comme un scélérat endurci, et on le condamna à la torture, afin de lui arracher un aveu de conscience. Andrès était déjà plongé depuis un an dans son cachot, le chagrin avait miné ses forces, et son corps jadis si robuste, était devenu faible et impuissant. Le jour terrible où la douleur devait lui arracher l'aveu d'un crime qu'il n'avait pas commis arriva. On le conduisit dans une chambre remplie d'instrumens inventés par une ingénieuse cruauté, et les valets du bourreau se préparèrent à martyriser l'infortuné.

Andrès fut encore sommé d'avouer

son crime. Il protesta encore de son innocence, et répéta toutes les circonstances de ses liaisons avec Denner, de la même manière qu'il les avait dites en son premier interrogatoire. Alors les bourreaux le saisirent, le garrottèrent, et les uns disloquèrent ses membres, tandis que les autres enfonçaient dans ses chairs des pointes aiguës. Andrès ne put endurer ces tourmens : vaincu par la douleur, appelant la mort, il avoua tout ce qu'on voulut, et fut ramené évanoui dans son cachot. On le ranima avec du vin, comme on a coutume de le faire après la torture, et il tomba dans un état d'insensibilité voisin du sommeil et de la mort. Alors il lui sembla que des pierres se détachaient du mur et tombaient sur le pavé de la prison. Une lueur rougeâtre pénétra à travers cette ouverture, et cette vapeur semblait prendre les traits

de Denner, mais ses yeux étaient plus ardents, ses cheveux noirs et crépus se dressaient davantage sur son front, et ses sourcils sombres s'abaissaient plus profondément sur le muscle épais qui s'étendait au-dessus de son nez recourbé. Denner ne s'était non plus jamais montré à lui avec ce visage défait et sous ce singulier costume. Un vaste manteau rouge chamarré d'or couvrait ses épaules, un large chapeau espagnol cachait une partie de ses traits; à son côté pendait une longue rapière, et il portait sous son bras une petite cassette.

Cette singulière figure s'avança vers Andrè et lui dit d'une voix sourde :— Eh bien ! camarade, quel goût as-tu trouvé à la torture ? Tu ne dois en accuser que ton opiniâtreté ; si tu avais déclaré que tu étais de la bande, déjà tu serais sauvé. Mais promets-moi maintenant

de t'abandonner entièrement à moi. Si tu consens à boire quelques gouttes de cette liqueur composée avec le sang de ton enfant, tu retrouveras aussitôt toutes tes forces, et je me chargerai de ton salut.

Andrès demeura immobile d'horreur et d'effroi, en voyant la fiole que lui tendait Denner; et il se mit à prier Dieu et tous ses saints de le sauver des mains du démon qui le poursuivait sous toutes les formes. Tout-à-coup, Denner fit un grand éclat de rire et disparut au milieu d'une épaisse fumée. Andrès se réveilla enfin, de l'évanouissement dans lequel il était tombé, et eut peine à se relever de sa couche. Mais que devint-il, en s'apercevant que la paille sur laquelle sa tête était étendue, se remuait sans cesse davantage, et qu'enfin elle se souleva. Une pierre avait été enlevée

du sol, et il entendit plusieurs fois prononcer son nom. Il reconnut la voix de Denner, et dit : — Que veux-tu de moi? laisse-moi! Je n'ai rien de commun avec toi!

— Andrès, dit Denner, j'ai traversé plusieurs souterrains pour venir te sauver; car si tu vas jusqu'à la place où s'élève l'échafaud d'où je me suis sauvé moi-même, tu es perdu. Ce n'est qu'en faveur de ta femme, qui m'appartient plus que tu ne penses, que je viens à ton secours. A quoi t'ont servi tes misérables dénégations. Prends cette lime et cette scie, débarrasse-toi de tes chaînes dans la nuit prochaine et lime la serrure de cette porte. Tu traverseras la voûte, la porte extérieure à gauche se trouvera ouverte, et quelqu'un se présentera pour te guider. Adieu!

Andrès prit la lime et la scie, et remplaça la pierre sur l'ouverture. Lorsque

le jour fut venu, le geôlier entra. Il lui dit qu'il voulait être conduit devant les juges, parce qu'il avait quelque chose d'important à leur révéler. Son désir fut bientôt exaucé; alors il présenta au tribunal les instrumens qu'il avait reçus de Denner, et raconta l'événement de la nuit passée. Les juges se sentirent émus de pitié pour cet infortuné, et sa conduite eut pour résultat de le faire tirer de son cachot et placer dans une prison éclairée, près de la demeure du geôlier.

CHAPITRE XI.

UN an s'écoula encore avant que le procès de Denner et de ses complices fût terminé. On avait reconnu que la bande avait des ramifications jusqu'aux frontières de l'Italie. Denner

fut condamné à être pendu ; puis son corps devait être brûlé. Le malheureux Andrès fut aussi condamné à la corde ; mais en faveur de l'aveu qu'il avait fait en dernier lieu, on lui fit grâce du supplice du feu.

Le matin du jour où Andrès et Denner devaient être exécutés, était venu. La porte de la prison d'Andrès s'ouvrit, et le comte de Fach s'approcha du prisonnier, qui était à genoux, et priait en silence.

— Andrès, dit le comte, tu vas mourir. Apaise ta conscience par un aveu sincère ! Dis-le moi, as-tu tué ton maître ? Es-tu réellement l'assassin de mon oncle ?

Un torrent de larmes jaillit des yeux d'Andrès ; il appela Dieu et tous ses saints en témoignage de son innocence.

— Il règne ici un mystère inexplic-

cable, dit le comte, moi-même j'étais convaincu de ton innocence, car je savais que, depuis ton enfance, tu avais été un fidèle serviteur de mon oncle, et qu'à Naples tu lui avais sauvé la vie. Mais hier les deux plus vieux serviteurs de mon oncle, Frantz et Nicolas, m'ont juré qu'ils t'avaient vu parmi les brigands, et qu'ils avaient bien remarqué que c'était par tes mains qu'il avait péri!

Andrès fut frappé d'un coup terrible; il crut que le démon lui-même avait pris sa figure pour le perdre, il le dit au comte, en exprimant la conviction qu'un jour son innocence serait reconnue. Celui-ci était profondément ému, et trouva à peine la force de dire à Andrès qu'il n'abandonnerait pas sa femme et son enfant.

L'horloge sonna l'heure fatale; on vint habiller Andrès, et le cortège se

mit en marche dans l'ordre accoutumé, à travers les flots d'un peuple innombrable accouru à ce spectacle. Andrés priait à haute voix et édifiait tous ceux qui le voyaient. Denner avait la mine du coquin le plus insouciant et le plus déterminé : il regardait gaîment autour de lui, et riait souvent en regardant le pauvre Andrés. Celui-ci devait être exécuté le premier ; il monta l'échelle avec fermeté, accompagné du bourreau. Alors une femme poussa un grand cri, et tomba évanouie dans les bras d'un vieillard. Andrés jeta les yeux de ce côté : c'était Giorgina.

— Ma femme, ma pauvre femme, je meurs innocent ! s'écria-t-il.

Le magistrat fit dire au bourreau, qu'il eût à se dépêcher, car il s'élevait un murmure dans le peuple, et des pierres volaient vers Denner, qui avait paru à son tour sur l'échelle, et qui se

moquait des spectateurs. Le bourreau attachait déjà la corde au cou d'Andrès, lorsqu'on entendit au loin une voix qui criait : Arrêtez ! arrêtez ! — Au nom du Christ arrêtez ! — Vous exécutez un innocent !

— Arrêtez ! arrêtez ! s'écrièrent mille voix, et les soldats eurent peine à repousser le peuple qui se pressait déjà pour faire descendre Andrès de l'échelle. L'homme qui avait prononcé le premier cri approchait à cheval, et Andrès reconnut en lui, au premier coup-d'œil, le marchand de Francfort qui lui avait compté l'héritage de Giorgina. Le marchand déposa devant le magistrat, qu'Andrès se trouvait à Francfort le jour de l'attaque du château, et il appuya son témoignage par des pièces irrécusables. Le magistrat ordonna alors que l'on reconduisît Andrès dans son cachot.

Denner avait tout écouté avec beaucoup de calme, du haut de son échelle; mais lorsqu'il entendit les paroles du juge, ses yeux étincelèrent, il grinça des dents, et poussa des cris de désespoir.

— Satan! satan! s'écriait-il, tu m'as trompé! malheur à moi! Il échappe... tout est perdu...

On le fit descendre de l'échelle, il se laissa tomber à terre, et murmura sourdement: — Je veux tout avouer. Je veux tout avouer!

Son exécution fut aussi retardée, et on le conduisit dans un cachot où tout espoir d'échapper lui fut ravi. Quelques momens après le retour d'Andrès dans la prison, Giorgina vint tomber dans ses bras.

— Ah! Andrès, Andrès, s'écria-t-elle, maintenant que je te sais innocent, je te retrouve tout entier; car

moi aussi j'ai douté de ton honneur et de ta loyauté!

Bien qu'on eût caché à Giorgina le jour de l'exécution, elle était accourue à Fulda, poussée par une inquiétude inexprimable, et elle était arrivée sur la place au moment même où son mari gravissait la fatale échelle. Le marchand avait été long-temps en voyage, en France et en Italie; le hasard ou plutôt la volonté du ciel voulut qu'il vint à temps pour arracher le pauvre Andrès à une mort infamante. Dans l'auberge il apprit toute cette histoire, et l'idée lui vint que ce pouvait être le même garde-chasse, qui était venu recevoir chez lui, deux années auparavant, un legs venu de Naples. Denner lui-même convint de la vérité de ce fait, et prétendit qu'il fallait que le diable l'eût aveuglé; car il se croyait bien certain d'avoir vu Andrès combattre à

son côté, au château de Fach. Andrès fut acquitté en faveur de la longue détention qu'il avait subie, et il alla s'établir avec sa femme au château où le généreux comte le reçut.

Le procès contre Ignace Denner prit alors une tout autre tournure. Ses dispositions avaient entièrement changé depuis l'élargissement d'Andrès. Son orgueil était tombé, et il fit à ses juges des aveux qui les firent frémir d'horreur. Denner s'accusa lui-même, avec toutes les marques d'un profond repentir, d'avoir fait un pacte avec le diable, pacte qu'il suivait depuis son enfance, et l'instruction continua avec le secours de l'autorité ecclésiastique. Les récits de Denner renfermaient tant de circonstances extraordinaires, qu'on les eût regardés comme les rêves d'un cerveau malade, si les informations qu'on prit à Naples, qu'il désigna

comme sa patrie, n'en eussent fait reconnaître l'exactitude.

Un extrait des actes du tribunal ecclésiastique de Naples livra les documens suivans sur l'origine d'Ignace Denner.

CHAPITRE XII.


« IL y a longues années, vivait à Naples un vieux docteur singulier, nommé Trabacchio, que l'on nommait le docteur merveilleux, à cause des cu-

res mystérieuses et inespérées qu'il faisait. Il semblait que l'âge n'eût point d'influence sur sa personne; car son pas était rapide et sa tournure juvénile, bien que quelques-uns de ses compatriotes eussent supputé qu'il pouvait bien avoir quatre-vingts ans. Son visage était ridé d'une manière bizarre, et l'on avait peine à supporter son regard, quoique l'on prétendît qu'un coup-d'œil de lui guérissait souvent le mal le plus endurci. Il portait ordinairement par-dessus son costume noir, un grand manteau rouge, orné de galons et de tresses d'or, et il parcourait ainsi les rues de Naples, allant visiter ses malades, avec une caisse remplie de ses médicamens, sous le bras. On ne s'adressait jamais à lui que dans la plus extrême nécessité; mais il ne refusait jamais à se rendre auprès d'un malade quelque mince que

fût le salaire. Il eut plusieurs femmes qu'il perdit successivement; elles étaient toutes admirablement belles, et pour la plupart des filles de la campagne. Il les enfermait et ne leur permettait d'aller à la messe, qu'accompagnées par une vieille femme d'un aspect dégoûtant. Cette vieille était incorruptible; et toutes les tentatives des jeunes gens pour s'approcher des jolies femmes du docteur Trabacchio, furent inutiles. Bien que le docteur se fit largement payer par les gens riches, ses revenus n'étaient nullement d'accord avec le luxe qui régnait dans sa maison. En outre, il était quelquefois généreux à l'excès; et chaque fois qu'une femme lui mourait, il avait coutume de donner un grand repas, qui lui coûtait assurément au-delà des recettes d'une année. Il avait eu de sa dernière femme, un fils qu'il enfermait égale-

ment; personne ne parvint à le voir; seulement au repas qu'il donna à la mort de cette femme, l'enfant, âgé de trois ans, fut placé auprès de lui, et tous les convives furent émerveillés de sa beauté et de son intelligence précoce. Dans ce repas, le docteur annonça que le désir qu'il avait toujours eu, d'avoir un fils, étant rempli, il ne se marierait plus à l'avenir. Ses richesses excessives, mais plus encore sa vie mystérieuse, les cures inouïes qu'il obtenait par quelques gouttes d'élixir, et souvent par un simple attouchement. par un regard, donnèrent lieu à des bruits de toute espèce, qui se répandirent dans Naples. On tenait le docteur Trabacchio pour un alchimiste, pour un allié du diable, avec lequel on l'accusait d'avoir fait un pacte. Cette rumeur donna même lieu à une aventure singulière. Quelques

gentilshommes qui venaient de faire un festin aux environs de Naples, troublés par les fumées du vin, avaient perdu leur route, et se trouvaient dans un lieu isolé. Un grand bruit se fit entendre devant eux, et ils virent avec effroi un grand coq, portant sur sa tête une ramure de cerf, qui s'avancait vers eux, et les regardait avec des yeux humains. Ils se rangèrent près d'une haie, le coq passa devant eux, et un homme en manteau brodé d'or, passa aussi devant eux.

— » C'est le docteur Trabacchio! dit à voix basse l'un des gentilshommes.

» Cette vision avait dissipé leur enivrement, ils prirent courage, et suivirent le docteur avec son coq, qui laissait après lui une trace lumineuse sur laquelle ils se guidèrent. Ils virent les deux figures se diriger, en effet,

vers la maison du docteur qui était située dans un lieu fort désert. Arrivé devant la maison, le coq s'éleva dans les airs, et alla battre des ailes devant la fenêtre du balcon qui s'ouvrit. La voix de la vieille femme se fit entendre :

— » Viens. — Viens au logis. — Le lit est chaud, et ta bien-aimée attend depuis long-temps. — Depuis long-temps !

» Alors il sembla que le docteur monta le long d'une échelle invisible, et qu'il passât avec le coq par la fenêtre qui se referma avec tant de fracas que toute la rue déserte en retentit. Puis tout s'effaça dans la nuit noire, et les gentilshommes restèrent pétrifiés d'horreur et d'étonnement. Cette apparition fut un motif suffisant, pour le tribunal ecclésiastique qui n'ignorait rien, de surveiller le docteur dans le silence. On

en vint enfin à savoir qu'il se trouvait en effet un coq rouge dans la maison du docteur, et qu'on l'entendait souvent causer et disputer avec lui, comme le font les savans sur les matières ardues.

» Le tribunal ecclésiastique se disposait à faire arrêter le docteur comme sorcier; mais le tribunal civil le prévint, et fit saisir Trabacchio au moment où il venait de visiter un malade. La vieille femme avait déjà été arrêtée; mais on ne put trouver l'enfant. Les portes de l'appartement du docteur furent scellées et fermées, et des gardes placés à toutes les issues.

» Voici les motifs qui avaient dicté cette mesure. Depuis quelque temps, plusieurs personnes considérées étaient mortes dans Naples; et au dire des médecins, elles avaient péri par le poison. Ces événemens avaient nécessité

beaucoup de recherches qui étaient restées inutiles, jusqu'à ce qu'enfin, un jeune homme connu pour un libertin et un dissipateur, dont l'oncle était mort de la sorte, avoua qu'il avait reçu le poison des mains de la vieille gouvernante du docteur Tracchio. On épia la vieille femme, et on la surprit au moment où elle se disposait à emporter une petite cassette remplie de fioles étiquetées qui contenaient des matières vénéneuses. La vieille ne voulut rien avouer, mais lorsqu'on la menaça de la torture, elle avoua que le docteur préparait déjà depuis quelques années, le fameux poison connu sous le nom d'*aquatofanna*, et que la vente secrète de cette eau avait été la source de sa richesse. Puis il n'était que trop certain qu'il était en commerce avec le diable, qui venait chez lui sous différentes formes. Cha-

cune de ses femmes lui avait donné un enfant, sans que personne eût jamais pu le savoir : chaque fois il avait tué l'enfant, dès qu'il était parvenu à l'âge de neuf semaines ou de neuf mois ; et il lui avait ouvert la poitrine pour en tirer le cœur. A chacune de ces opérations, Satan était venu, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre, mais le plus souvent sous celle d'une chauve-souris à figure humaine, allumant le feu par le battement de ses ailes, tandis que Trabacchio tirait du sang un spécifique qui guérissait presque tous les maux. Les femmes du docteur avaient été assassinées par lui avec tant d'art que l'œil le plus exercé n'eût pu découvrir, sur leurs cadavres, la trace d'un meurtre. La dernière seulement était morte d'une façon naturelle.

Le docteur avoua tout sans difficulté,

et sembla se faire une joie de dérouler devant le tribunal l'horrible tableau de ses méfaits, et de l'épouvanter par le récit de son alliance avec le diable. Les prêtres dont se composait le tribunal, s'efforcèrent de ramener le docteur au repentir de ses péchés, mais celui-ci ne cessa de tourner leurs efforts en dérision. Trabacchio et la vieille furent condamnés à être brûlés.

— Pendant ce temps on avait visité la maison du docteur et mis à part toutes ses richesses, qui furent employées à grossir le fonds des hôpitaux, déduction faite des frais du procès. On ne trouva dans la bibliothèque du docteur qu'un seul livre suspect, et fort peu d'ustensiles qui pussent faire soupçonner sa profession. Un souterrain, qui par les ouvertures et les tuyaux qui en sortaient, annonça un laboratoire, résista à tous les efforts

que l'on fit pour y pénétrer, et lorsque des maçons et des serruriers vinrent pour briser les serures, par ordre des magistrats, on entendit dans l'intérieur du souterrain un bruit de voix extraordinaires; des ailes glacées froissèrent les visages des travailleurs, et un vent si violent vint les frapper, qu'ils s'enfuirent pleins d'épouvante : les ecclésiastiques qui s'approchèrent n'en furent pas mieux traités, et il ne resta d'autre ressource que d'attendre l'arrivée d'un vieux dominicain de Palerme qui avait une grande réputation pour les exorcismes. Il arriva enfin, et se rendit au logis de Trabacchio, avec la croix et l'eau bénite, suivi de prêtres et de magistrats; mais ceux-ci restèrent à quelque distance de la porte. Le vieux dominicain s'avança en psalmodiant; mais tout-à-coup il s'éleva un grand mugissement et les esprits du

souterrain se mirent à rire aux éclats. Le moine ne se laissa pas intimider , il continua de prier , en élevant le crucifix et en aspergeant la porte d'eau bénite.

— » Qu'on me donne une pince! s'écria-t-il.

» Un maçon lui en présenta une en tremblant ; mais à peine le vieux moine l'eut-il posée sur la porte qu'elle s'ouvrit avec fracas. Une flamme bleue s'élevait le long des murs du caveau , et une chaleur étouffante s'en exhalait. Toutefois le dominicain voulut entrer; mais toute la maison trembla . les flammes s'élevèrent de toute part , et il fut obligé de prendre la fuite pour conserver ses jours. En un moment, toute la maison du docteur Trabacchio fut en feu ; et le peuple accourut plein de joie , pour la voir se consumer , sans porter le moindre secours. Le toit s'était

déjà écroulé , les charpentes tombaient embrasées , lorsque le peuple poussa de grands cris , en voyant le fils de Trabacchio âgé de douze ans, paraître, une cassette sous le bras , sur une poutre de l'étage supérieur. Cette apparition ne dura qu'un instant ; il disparut presque aussitôt dans les flammes.

» Le docteur se réjouit fort en apprenant cette nouvelle, et marcha à la mort avec beaucoup d'audace. Lorsqu'on l'attacha au poteau, il se mit à rire, et dit au bourreau qui le garrottait avec cruauté : — Prends garde, mon garçon, que ces cordes ne brûlent à tes bras. Il cria au moine qui venait l'assister : — Va-t'en loin de moi ! crois-tu que je sois assez sot pour mourir ici, selon votre plaisir ? Mon heure n'est pas venue.

» Le bois qu'on venait d'allumer

commença à pétiller; mais à peine la flamme se fut-elle élevée jusqu'à Trabacchio, qu'elle s'abattit comme un fer de paille, et qu'un grand éclat de rire se fit entendre. Quel fut l'effroi du peuple en apercevant le docteur Trabacchio, vêtu de son habit noir, son manteau à galons d'or sur l'épaule, sa rapière au côté, son chapeau espagnol sur l'oreille et sa cassette sous le bras, absolument tel qu'il avait coutume de se montrer dans les rues de Naples. Les cavaliers, les sbires coururent vers lui, mais il disparut. La vieille rendit son âme dans les plus horribles tourmens, en maudissant son maître, dont elle avait partagé les crimes.

» Le prétendu Ignace Denner n'était autre que le fils du docteur, qui s'était jadis sauvé par l'art infernal de son père, avec une cassette remplie de choses précieuses. Dès sa plus tendre

enfance, son père l'avait instruit dans les sciences occultes, et son âme avait été vouée au diable, avant même qu'il eût atteint l'âge de raison. Lorsqu'on plongea le docteur dans un cachot, l'enfant était resté dans le caveau avec les esprits maudits que son père y avait confinés, d'où il s'était échappé avec eux. Le docteur ne tarda pas à s'enfuir avec son fils dans une vieille ruine romaine, à trois journées de Naples, où il s'associa avec une bande de voleurs, et où son art lui acquit une telle influence, qu'on voulut le couronner roi de toutes les bandes qui s'étendaient en Italie, et dans l'Allemagne méridionale. Il refusa cet honneur qui fut déferé à son fils, et celui-ci se trouva, à l'âge de quinze ans, chef de tous les bandits italiens et allemands. Toute sa vie fut une suite de cruautés et d'abominations auxquelles il se livra

souvent en commun avec son père, qui apparaissait de temps en temps auprès de lui. Les mesures rigoureuses du roi de Naples jetèrent enfin la division dans la bande, et Trabacchio fut obligé de s'enfuir en Suisse pour se soustraire à la vengeance des siens. Là il se donna le nom d'Ignace Denner, se fit passer pour un marchand, et visita les foires et les marchés de l'Allemagne, jusqu'à ce qu'il eût rassemblé une nouvelle bande. Trabacchio avait assuré que son père vivait encore, qu'il l'avait visité dans sa prison, et lui avait promis de le sauver. La délivrance divine d'Andrès le mettait au désespoir, et lui faisait douter du pouvoir du démon, aussi promettait-il de se repentir et de mourir en bon chrétien. »

CHAPITRE XIII.


ANDRÈS qui apprit toutes ces choses de la bouche du comte de Fach, ne doutait pas que ce fût la bande de Tracchio qui avait autrefois attaqué son maître dans le royaume de Naples, et

que le vieux docteur lui-même ne lui eût apparu dans sa prison. Il se trouvait alors dans une situation calme et tranquille, mais ses malheurs avaient profondément ébranlé sa vie. Lui, jadis si fort et si vigoureux, était devenu par ses chagrins, par sa longue détention et par les souffrances de la torture, malade et languissant; et Giorgina, dont la nature méridionale se consumait par la tristesse, se flétrissait aussi chaque jour. Elle mourut quelques mois après le retour de son mari. Andrès fut près de succomber à son désespoir, mais l'enfant que lui laissait Giorgina, qui était l'image de sa mère, l'attacha à la vie. Il résolut de la conserver pour lui, et fit tous ses efforts pour prendre des forces, si bien que, deux années après, il fut en état de se livrer à la chasse et à ses exercices ordinaires.

Le procès contre Trabacchio était arrivé à son terme, et il était condamné, ainsi que son père, à la peine du feu, qu'il devait subir prochainement.

Andrès revenait un soir de la forêt avec son fils; il était déjà près du château, lorsqu'il entendit un cri plaintif qui semblait sortir du fossé voisin. Il y courut, et aperçut un homme couvert de misérables haillons, couché dans le fossé, et qui paraissait sur le point de rendre son âme au milieu des plus affreuses douleurs. Andrès jeta son fusil et sa gibecière, et tira avec peine cet infortuné du fossé où il était plongé; mais lorsqu'il aperçut son visage, il recula avec horreur; c'était Trabacchio. Il le laissa tomber en frémissant; mais celui-ci s'écria d'une voix sourde : Andrès, Andrès, est-ce toi? Par la miséricorde de Dieu à qui

j'ai recommandé mon âme, aie pitié de moi ! si tu me sauves, tu sauveras une âme de la damnation éternelle ; car la mort va me saisir, et je n'ai pas encore achevé ma pénitence.

— Maudit trompeur ! s'écria Andrès, meurtrier de mon enfant, de ma femme, le démon t'a-t-il encore conduit ici pour me perdre ! Je n'ai rien de commun avec toi ; meurs et pourris comme une charogne, infâme que tu es !

Andrès voulut le repousser dans le fossé, mais Trabacchio se mit à gémir : Andrès ! veux-tu faire périr le père de ta femme, de ta Giorgina, qui prie là-haut pour moi, près du trône de Dieu !

Andrès frissonna, le nom de Giorgina exerça sur lui un effet magique ; il prit Trabacchio, le chargea avec peine sur ses épaules, et l'emporta dans sa

demeure, où il le ranima par des fortifiants. Bientôt Trabacchio revint de l'évanouissement dans lequel il était tombé.

Dans la nuit qui avait précédé son exécution, Trabacchio avait été saisi d'un effroi épouvantable, convaincu qu'il était que rien ne pouvait le sauver du supplice : dans son désespoir, il avait secoué avec rage les barreaux de fer de sa croisée, qui s'étaient brisés dans sa main. Un rayon d'espoir pénétra dans son âme. On l'avait enfermé dans une tour, près des fossés de la ville qui étaient desséchés ; il prit la résolution de s'y précipiter, convaincu qu'il se sauverait ou qu'il périrait dans sa chute. Il parvint à se débarrasser de ses chaînes, et exécuta son projet. Trabacchio perdit ses sens dans sa chute et ne revint à lui qu'après le lever du soleil : il vit alors qu'il était tombé sur

un gazon fort épais, au milieu des broussailles; mais il était entièrement brisé, et il ne put faire le moindre mouvement; des insectes de toute espèce s'établirent sur son corps à demi-nu, et se nourrirent de son sang, sans qu'il eût la force de les éloigner. Ainsi se passa une journée pleine d'angoisses. Ce ne fut qu'au commencement de la nuit, qu'il parvint à se traîner plus loin, et il fut assez heureux pour venir jusqu'à un endroit, où les eaux de la pluie avaient formé une petite marre, dans laquelle il put se désaltérer. Il se sentit moins faible, et gagna à grand'peine la forêt: c'est ainsi qu'il était venu jusqu'au lieu où Andrès l'avait trouvé. Ses derniers efforts avaient épuisé le reste de sa vie, et quelques minutes plus tard, Andrès l'eût trouvé mort. Sans songer à ce qu'il adviendrait si Trabacchio était découvert dans

a demeure, il eut de lui les plus grands soins, mais avec tant de précaution que personne ne put soupçonner la présence d'un étranger; son fils lui-même, accoutumé à obéir aveuglément à son père, garda fidèlement le silence. Enfin, après quelques jours, Andrés demanda à Trabacchio s'il était effectivement le père de Giorgina.

— Sans doute, je le suis, répondit Trabacchio. J'enlevai un jour, dans les environs de Naples, une charmante fille qui me donna un enfant. Tu sais maintenant qu'un des grands talens de mon père consistait à composer une liqueur merveilleuse dans laquelle entrait, comme ingrédient principal, le sang pris au cœur d'un enfant âgé de neuf semaines, de neuf mois ou de neuf ans, et qui devait lui avoir été confié volontairement par ses parens. Plus les enfans sont proches parens de

l'opérateur, plus cette liqueur qui rajeunit est efficace. C'est pourquoi mon père tua tous les siens, et je n'hésitai pas à lui abandonner la fille que j'avais eue de ma femme. Mais je ne sais comment celle-ci soupçonna mon dessein, elle s'enfuit et j'appris quelques années plus tard, qu'elle était morte après avoir fait élever sa fille Giorgina chez un hôtelier. J'eus connaissance de ton mariage avec Giorgina et du lieu de votre retraite. Tu peux maintenant t'expliquer tous les motifs de ma conduite. — Mais je te dois tout, Andrès, tu peux garder pour ton fils la cassette que je t'ai confiée, c'est celle de mon père que je sauvai des flammes.

— Cette cassette, dit Andres, vous a été remise par Giorgina, le jour où vous commîtes votre plus horrible meurtre.

— Sans doute, répondit Trabacchio; mais sans que Giorgina le sût elle-même, cette cassette est revenue dans vos mains. Cherche seulement dans l'huis qui est placé au vestibule de la maison, tu le trouveras.

Andrès se rendit au lieu désigné et trouva en effet la cassette.

Andrès éprouvait une terreur secrète, et il ne pouvait se défendre de regretter que Trabacchio n'eût pas été mort lorsqu'il s'était trouvé dans le fossé. Sans doute le repentir et la pénitence de Trabacchio semblaient sincères; car il passait tout son temps à lire des livres de piété, et sa seule distraction était la conversation qu'il avait de temps en temps avec le petit Georges qu'il aimait par-dessus tout. Andrès résolut cependant d'être sur ses gardes, et découvrit à la première occasion tout le mystère au comte

de Fach, qui consentit à se taire. Ainsi se passèrent plusieurs mois. L'automne était venu, et Andrès allait plus souvent à la chasse. L'enfant restait d'ordinaire auprès de son grand-père, ainsi qu'un vieux garde qui était au courant de tout. Un soir, Andrès revenait de la chasse, lorsque le garde s'approcha de lui et lui dit : Maître, vous avez un méchant compagnon dans la maison. Je crois, Dieu me pardonne, que le diable le vient visiter par la fenêtre, et qu'il s'en va en vapeur et en fumée.

Andrès fut comme frappé d'un coup de foudre. Le vieux chasseur ajouta que depuis quelques jours, on entendait le soir des voix singulières dans la chambre de Trabacchio; et que ce jour-là même, la porte s'étant ouverte subitement, il avait cru voir une figure couverte d'un manteau rouge galonné. Andrès courut plein de colère trouver

Trabacchio, et lui déclara qu'il allait le faire renfermer dans sa prison du château, s'il ne renonçait à ses manœuvres diaboliques. Trabacchio se montra fort calme, et répondit d'un ton douloureux : Ah! cher Andrès, il n'est que trop vrai que mon père, dont l'heure n'est pas encore arrivée, me tourmente d'une manière inouïe, il veut que je me joigne de nouveau à lui, et que je renonce au salut de mon âme; mais je suis resté ferme, et j'espère qu'il ne reviendra plus. Je veux mourir en bon chrétien, réconcilié avec Dieu!

En effet le bruit cessa, mais les yeux de Trabacchio étaient souvent étincelans, et il riait quelquefois comme jadis. A la prière du soir qu'Andrès faisait avec lui, il tremblait de tous ses membres; de temps en temps un grand vent sifflait dans la chambre, faisait

rapidement tourner les feuillets du livre de piété, et le faisait même tomber de ses mains, puis un grand éclat de rire se faisait entendre au dehors, et des ailes noires venaient battre la croisée. Et cependant ce n'était que le vent et la pluie d'automne, ainsi que le prétendait Trabacchio, un jour que Georges pleurait d'effroi.

— Non, s'écria Andrès, votre père maudit n'a pas cessé de communiquer avec vous. Il faut que vous partiez d'ici. Votre logement est dès long-temps préparé dans la prison du château. Là vous ferez vos conjurations à loisir.

Trabacchio pleura amèrement, et pria Andrès au nom de tous les saints, de le souffrir dans sa maison. Georges se joignit à lui sans savoir de quoi il s'agissait.

— Restez donc encore demain, dit Andrès, je veux voir comment se pas-

sera l'heure de la prière du soir, à mon retour de la chasse.

Le lendemain le temps fut magnifique, et Andrès se promit une belle chasse. En revenant, il eut des idées sombres, le souvenir de Giorgina et de son enfant égorgé se montra à lui sous des couleurs si vives, qu'il quitta les autres chasseurs et s'égara dans une des routes les moins fréquentées. Il se disposait à regagner la grande avenue, lorsqu'il aperçut une lumière éclatante dans les broussailles. Il s'approcha, saisi d'un singulier pressentiment, et aperçut le vieux docteur Trabacchio, couvert de son manteau galonné, sa rapière au côté, son chapeau espagnol sur l'oreille, et sa cassette sous le bras. Devant un grand feu, était étendu le petit Georges, nu et attaché sur un gril, et le fils maudit du docteur tenait le couteau levé pour l'éventrer. Andrès

poussa un grand cri, mais au moment où le meurtrier se retournait, une balle partie de son fusil l'avait déjà frappé, et il tomba le crâne brisé sur le feu qui s'éteignit aussitôt. Le docteur avait disparu. Andrès courut à son fils, le détacha et courut en l'emportant vers sa maison. L'enfant n'était qu'évanoui. Andrès voulut se convaincre de la mort de Trabacchio, il réveilla le vieux chasseur du sommeil léthargique dans lequel ce misérable l'avait sans doute plongé, et tous deux se rendirent au lieu désigné, avec une lanterne, des pioches et des cordes. Le corps de Trabacchio s'y trouvait, mais dès qu'Andrès s'approcha, il se releva à demi, et lui dit d'une voix sourde : Meurtrier du père de ta femme, les démons te poursuivront ! Et il rendit son âme.

Le lendemain, Andrès se rendit chez le comte, et l'instruisit de ce qui s'était

passé. Le comte approuva sa conduite , et fit écrire toute cette aventure dans les archives du Château. Cet effroyable événement avait tellement frappé Andrès , qu'il ne pouvait plus dormir. La nuit il entendait dans sa chambre de singulières rumeurs , et une lueur rougeâtre lui apparaissait de temps en temps, et une voix sourde murmurait : — Te voilà maître. — Tu as le trésor. — Il est à toi !

Il semblait à Andrès qu'un sentiment de bien-être inconnu , et une volupté singulière s'emparaient de lui à ces paroles , mais dès que l'aurore paraissait , il se mettait à prier Dieu , et à le supplier d'éclairer son âme.

Un jour après sa prière , il s'écria : Je sais maintenant comment bannir le tentateur et gagner mon salut !

A ces mots , il alla chercher la cassette de Trabacchio, et courut la jeter ,

sans l'ouvrir , dans un gouffre profond.

Dès ce moment , Andrès jouit d'un calme , que nul esprit malin ne vint plus troubler.

FIN D'IGNACE DENNER.

LE VOEU.



LE VOEU.

CHAPITRE PREMIER.

LE jour de Saint-Michel, à l'heure où l'on sonnait vêpres chez les Carmélites, une belle voiture, attelée de quatre chevaux de poste, roula à grand bruit à travers les rues de la petite

ville de L*, sur la frontière de la Pologne, et s'arrêta devant la porte du vieux bourguemestre allemand. Les enfans passaient leur tête à la fenêtre d'un air curieux, mais la maîtresse de la maison se leva de son siège, et jetant avec humeur son point de couture sur la table, cria au vieux magistrat qui accourait de la chambre voisine : Encore des étrangers qui prennent notre maison pour une auberge ; aussi pourquoi as-tu fait redorer la colombe de pierre qui est au-dessus de la porte ?

Le vieillard sourit finement sans répondre ; en un moment il se fut débarrassé de sa robe de chambre, et il eut endossé son habit de galas qui était étendu sur une chaise ; avant que sa femme étonnée eût pu ajouter un seul mot, il se trouvait déjà à la portière de la voiture, son bonnet de velours à la

main, laissant voir sa tête blanche qui brillait comme de l'argent à la clarté du crépuscule. Une femme d'un certain âge, enveloppée d'un manteau de voyage, descendit de la voiture; une autre femme, d'une tournure élégante, et le visage voilé, en descendit à son tour, et entra dans la maison, appuyée sur le bras du bourguemestre. A peine fut-elle entrée dans la salle, qu'elle se laissa tomber sur un fauteuil que la vieille maîtresse de la maison lui présenta, à un signe de son mari.

— La pauvre enfant! dit la plus âgée des deux dames au bourguemestre, il faut que je reste encore quelques instans auprès d'elle. En même temps elle se débarrassa, à l'aide de la fille aînée de la maison, du manteau de voyage qui la couvrait entièrement, et l'on aperçut alors qu'elle portait un habit de nonne, avec une brillante

croix sur la poitrine, qui la fit reconnaître pour l'abbesse d'un couvent de religieuses de l'ordre de Citeaux. Pendant ce temps, la jeune dame ne donna d'autres signes de vie qu'un profond soupir. On apporta des essences dont la femme du bourguemestre vanta fort les effets, en suppliant la dame de permettre qu'on la débarrassât du voile épais qui l'empêchait de respirer; mais la malade, baissant la tête avec tous les signes de l'effroi, repoussa de la main l'hôtesse, et ne consentit à respirer un flacon que sous son voile sans en lever un seul pli.

— Vous avez, je l'espère, tout préparé, mon cher monsieur, dit l'abbesse au bourguemestre.

— Sans doute, répondit le vieillard, j'espère que mon gracieux prince sera content de moi, ainsi que la dame pour

qui j'ai tout préparé aussi bien que j'ai pu le faire.

— Laissez-moi donc encore quelques momens seule avec ma pauvre enfant, dit l'abbesse.

La famille quitta la chambre, et l'on entendit l'abbesse parler avec onction à la dame qui répondit d'un ton qui pénétrait au fond du cœur. Sans précisément écouter, la femme du bourguemestre était restée à la porte de la chambre. Les deux dames parlaient italien, et cette circonstance augmentait encore le mystère de toute cette aventure. Le bourguemestre vint ordonner à la mère et à la fille de donner des rafraîchissemens aux deux étrangères. La jeune dame agenouillée, les mains jointes, devant l'abbesse, semblait un peu raffermie; celle-ci ne dédaigna pas d'accepter les rafraîchissemens qu'on lui offrit, puis elle dit :

Allons, il est temps ! La dame voilée retomba à genoux, l'abbesse mit ses mains au-dessus d'elle et pria à voix basse, puis elle serra la jeune femme dans ses bras en versant des larmes qui témoignaient une douleur profonde, donna avec dignité sa bénédiction à la famille, et, accompagnée du vieillard, regagna rapidement sa voiture à laquelle on avait attelé des chevaux frais. Le postillon repartit comme un trait en poussant des houras et en faisant retentir son cor dans les rues de la ville.

CHAPITRE II.

LORSQUE la femme du bourg-
mestre vit que la dame voilée, pour
qui on avait apporté de la voiture
deux grands coffres, se disposait à faire
un long séjour dans sa maison, elle ne

put dissimuler son impatiente curiosité et son ennui. Elle s'avança dans le vestibule, et barra le passage au vieillard qui se disposait à rentrer dans la chambre.

— Au nom du Christ, lui dit-elle à voix basse, quel hôte nous as-tu amené dans la maison; car enfin tu savais tout, et tu ne m'as rien dit.

— Tu sauras tout ce que je sais moi-même, répondit tranquillement le vieillard.

— Ah! ah! reprit la femme d'un air plus inquiet; mais tu ne sais peut-être pas tout toi-même. Que n'étais-tu tout à l'heure dans la chambre! Dès que l'abbesse fut partie, la dame se trouva peut-être trop à l'étroit sous son grand voile. Elle ôta le long crêpe noir qui la couvrait depuis la tête jusques aux pieds, et que vis-je!

— Eh bien! que vis-tu? dit le vieil

homme à sa femme qui regardait autour d'elle en tremblant, comme si elle eût craint d'apercevoir un spectre.

— Non, dit la femme, je ne pus reconnaître ses traits sous ce voile, mais c'était la couleur d'un mort. Remarque aussi qu'il est bien facile de voir que la dame est sur le point de..... dans peu de semaines tout au plus.....

— Je le sais, femme, dit le vieillard d'un ton grondeur. Et afin que tu ne périsses pas d'inquiétude et de curiosité, je te dirai tout en deux mots. Sache donc que le prince Z***, notre protecteur, m'écrivit, il y a quelque temps, que l'abbesse du couvent de Citeaux à O*** m'amènerait une dame, qu'il me priait de recueillir dans ma maison. La dame, qui ne veut être connue que sous le nom de sœur Célestine, doit attendre chez moi le terme

de son accouchement ; puis on reviendra la chercher avec l'enfant qu'elle aura mis au monde. Si j'ajoute à cela que le prince m'a recommandé d'avoir les plus grands égards pour la dame, et qu'il m'a envoyé un grand sac de ducats que tu trouveras dans ma commode, je pense que toutes tes craintes se dissiperont.

— Il faut ainsi que nous prêtions la main aux péchés que commettent les grands ! dit la vieille ; mais avant que son mari pût lui répondre, la fille aînée sortit de la chambre et vint dire que la dame demandait à être conduite dans l'appartement qu'on lui destinait, afin d'y prendre du repos.

Le vieux bourguemestre avait fait disposer aussi bien qu'il avait été possible, deux chambres de l'étage supérieur ; et il ne fut pas peu embarrassé lorsque sœur Célestine lui demanda,

si, outre les deux chambres, il n'en avait pas une dont les fenêtres donnassent sur la partie postérieure de la maison. Il répondit négativement, et ajouta cependant qu'il se trouvait à la vérité une petite chambre sur le jardin, mais qu'à peine elle méritait ce nom, car ce n'était qu'un réduit, une cellule, où se trouvait tout au plus la place d'un lit, d'une table et d'une chaise. Célestine demanda à voir sur-le-champ cette chambre, et dès qu'elle l'eut visitée, elle déclara qu'elle était parfaitement conforme à ses désirs et à ses besoins, et que jusqu'à ce que son état en exigeât une plus spacieuse, elle n'en voulait pas d'autre. Le vieillard avait comparé cette chambre à une cellule, mais le lendemain elle avait déjà cet aspect. Célestine avait attaché une image de la Vierge à la muraille, et placé un crucifix sur la

table vermoulue qui était près du lit. Ce lit consistait en un sac de paille, et une couverture de laine, et Célestine ne permit pas qu'on lui donnât d'autres meubles qu'un escabeau en bois. La vieille maîtresse de la maison, réconciliée avec l'étrangère, à cause de la douleur profonde qui se peignait dans toute sa manière d'être, crut devoir lui tenir société pour la distraire; mais celle-ci la supplia de ne point troubler sa solitude.

Chaque matin, dès que le jour commençait à grisonner, Célestine se rendait au couvent des carmélites pour entendre la première messe; et le reste du jour elle le passait sans doute en occupations pieuses, car on la trouvait en prières ou en méditations chaque fois qu'il était nécessaire de monter dans sa chambre. Elle refusait tout autre mets que des légumes, d'autre

boisson que l'eau, et les instances de la vieille, qui lui représenta que son état exigeait une nourriture plus succulente, la décidèrent seulement à adoucir la rigueur de ce régime. Tout le monde dans la maison regardait cette conduite comme la pénitence d'une faute grave, mais elle excitait en même temps la commisération et un respect qu'augmentaient la noblesse des manières de la dame, et la grâce qui régnait dans ses moindres mouvemens. Mais l'obstination qu'elle mettait à ne jamais déposer son voile mêlait à ces sentimens quelque chose de terrible. Personne n'approchait d'elle que le vieillard et les femmes; et celles-ci, qui n'étaient jamais sorties de leur petite ville, n'auraient pu reconnaître les traits d'une personne étrangère; à quoi servait donc ce voile qu'elle portait sans cesse? L'imagination occupée des

femmes leur fit bientôt trouver une histoire effroyable. Un signe terrible (ainsi le disait le bruit qui se répandait), la marque des griffes du diable, avait défiguré les traits de l'étrangère, et c'était pour ce motif qu'elle se tenait rigoureusement voilée; le vieux bourguemestre eut peine à maîtriser les bavardages, et à empêcher qu'ils ne se r pandissent dans la ville où l'on connaissait déjà l'arrivée de l'étrangère. On avait aussi remarqué ses courses au couvent des carmélites, et bientôt on ne la désigna plus que sous le nom de la femme noire, sobriquet auquel on attachait quelque idée d'apparition. Le hasard voulut qu'un jour au moment où la fille du bourguemestre apportait le repas de l'étrangère, une bouffée de vent soulev t le voile mystérieux; la dame se retourna rapidement pour échapper aux regards

de la jeune fille, et celle-ci devint pâle et tremblante de tous ses membres, en disant qu'elle avait vu un masque blafard et des yeux étincelans. Le bourguemestre traita cette vision de folie de jeune fille; mais il ne laissa pas que d'en être frappé, et de désirer l'éloignement de cette personne dont la piété ne le rassurait pas. Bientôt après, il réveilla sa femme dans la nuit, et lui dit qu'il entendait déjà depuis quelque temps des gémissemens et des coups redoublés qui venaient de la chambre de Célestine. La femme se leva, et courut auprès d'elle. Elle trouva la dame habillée et couverte de son voile, à demi évanouie sur son lit, et se convainquit bientôt que son accouchement était proche. Bientôt en effet naquit un bel et charmant garçon. Cet événement rapprocha l'étrangère de ses hôtes; l'état de Célestine ne lui permit pas de se li-

vrer à ses occupations ascétiques, et les soins dont elle avait sans cesse besoin l'accoutumèrent peu à peu à voir les personnes de la famille. La femme du bourguemestre oubliait aussi, au milieu des occupations que lui donnait la malade, toutes les pensées fâcheuses qu'elle avait conçues contre elle; le vieillard semblait rajeuni et jouait avec l'enfant comme s'il eût été son petit-fils; et tous s'étaient tellement accoutumés à voir Célestine voilée qu'ils n'y songeaient plus. Elle avait fait jurer à la sage-femme qui l'avait assistée de ne pas lever ce voile, quelque chose qui arrivât, excepté en cas de mort. Il était bien certain que la femme du bourguemestre avait vu les traits de Célestine, mais elle ne disait rien, et s'écriait seulement quelquefois: — La pauvre jeune dame, il faut bien qu'elle se voile!

Quelques jours après, le moine carmélite qui avait baptisé l'enfant reparut. On l'entendit parler avec chaleur et prier. Lorsqu'il fut parti, on trouva Célestine assise dans son fauteuil, l'enfant sur ses genoux ; il avait un scapulaire sur ses petites épaules et un Agnus Dei sur la poitrine. Des semaines, des mois s'écoulèrent sans qu'on vînt chercher Célestine et son enfant, comme le prince l'avait annoncé au bourguemestre. Elle eut entièrement vécu comme une personne de la famille, sans le voile fatal qui empêchait toujours les dernières effusions de l'amitié. Le bourguemestre prit un jour sur lui d'en parler à la jeune dame, mais lorsque celle-ci lui répondit d'une voix sourde, que ce voile ne tomberait qu'à sa mort, il garda le silence, et désira de nouveau que l'abbesse revint avec son carrosse.

Le printemps était arrivé, et la famille du bourguemestre revenait de la promenade avec des bouquets dont les plus beaux étaient destinés à la pieuse Célestine. Au moment où ils se disposaient à rentrer dans la maison, un cavalier accourut à toute bride, et demanda le bourguemestre. Le vieillard répondit que c'était lui-même, et qu'il se trouvait devant sa demeure. L'étranger sauta à bas de son cheval, qu'il attacha à un poteau, et se précipita dans la maison, en s'écriant : Elle est ici ! Elle est ici ! — On entendit une porte s'ouvrir et Célestine pousser un cri. Le vieillard plein d'effroi courut à elle. Le cavalier, — c'était un officier des chasseurs français de la garde, décoré de plusieurs ordres, — avait arraché l'enfant de son berceau ; il le tenait de son bras gauche enveloppé de son manteau, et de

la droite, il repoussait Célestine, qui voulait le lui reprendre. Dans la lutte, l'officier arracha le voile, un visage pâle comme le marbre, ombragé de boucles noires, s'offrit aux yeux du bourguemestre, qui reconnut que Célestine portait un masque très-mince, adhérent à la peau.

— Femme effroyable, veux-tu donc que je partage ta folie ! s'écria l'officier en repoussant Célestine qui tomba sur le parquet. Alors elle embrassa ses genoux, et lui dit d'une voix déchirante : — Laisse-moi cet enfant ! Au nom de la Sainte-Vierge ! — du Christ ! — Laisse-moi cet enfant !

Et au milieu de ces douloureuses supplications, aucun muscle ne se mouvait, les lèvres de ce visage mort ne bougeaient pas ; et cet aspect glaçait le sang du vieillard, de sa femme et de tous ceux qui l'avaient suivi.

— Non, s'écriait l'officier dans un violent désespoir; non, femme inhumaine et impitoyable, tu as pu arracher mon cœur de mon sein, mais tu ne perdras pas cette innocente créature. A ces mots, l'officier pressait plus fortement l'enfant contre sa poitrine, et Célestine s'écria hors d'elle : Vengeance! — Vengeance du ciel sur toi, meurtrier!

— Loin de moi, apparition infernale! s'écriait l'officier; et repoussant Célestine d'un mouvement convulsif du pied, il essaya de gagner la porte. Le vieillard voulut lui barrer le chemin; mais il tira rapidement un pistolet de sa poche, et lui en présenta l'embouchure en s'écriant:—Une balle dans la cervelle à qui essaiera d'arracher l'enfant à son père! — Puis s'élançant au bas de l'escalier, il se jeta en selle avec l'enfant, et partit en plein galop.

La femme du bourguemestre, pleine d'effroi, s'efforça de courir auprès de Célestine, mais quel fut son étonnement en la trouvant immobile au milieu de la chambre, les bras pendans et les yeux fixes. — Elle lui parla; point de réponse. Ne pouvant supporter les regards de ce masque, elle lui remit son voile qui était tombé sur le parquet; point de mouvement, point de geste. Célestine était tombée dans un état d'insensibilité totale qui effraya tellement la bonne femme qu'elle souhaita de toute son âme de la voir loin de sa maison. Son désir fut exaucé, car on entendit s'arrêter la même voiture qui avait amené Célestine. L'abbesse en descendit, et avec elle, le prince Z***, le protecteur du bourguemestre. Lorsque le prince apprit ce qui s'était passé, il dit avec douceur : — Ainsi nous arrivons trop tard, et il

faut bien nous conformer à la volonté de Dieu.

On descendit Célestine, toujours immobile, sans signe de volonté; on la plaça dans la voiture, et on l'emporta. Le vieillard et toute la famille semblaient sortir d'un mauvais rêve qui les avait long-temps tourmentés.

CHAPITRE III.

BIENTÔT après ce qui s'était passé dans la maison du bourguemestre de L., on enterra en grande solennité une religieuse dans le couvent de Citeaux, et le bruit courut que cette sœur était

la comtesse Hermenegilde de C., qu'on croyait en Italie avec la princesse de Z*. sa tante. A la même époque, le père d'Hermenegilde, le comte Népomucène de C., vint à Varsovie, et fit donation de tous ses biens aux deux fils du prince de Z* ses neveux, ne se réservant qu'un petit domaine dans l'Ukraine. On l'avertit de pourvoir à sa fille; il leva les yeux au ciel, et dit d'une voix sourde : — Elle est pourvue!

Il ne fit aucune disposition pour confirmer la mort d'Hermenegilde dans le couvent de O., et pour dissiper les bruits mystérieux qui la représentaient comme une victime prématurément descendue au tombeau. Quelques patriotes, courbés mais non pas brisés sous la chute humiliante de la Pologne, songèrent à faire entrer le comte dans un complot qui avait pour but la délivrance du sol; ils ne trouvèrent plus

en lui l'homme ardent et épris de la liberté tel qu'il était jadis, mais un vieillard impuissant, consumé par la douleur, devenu étranger à toutes les affaires du monde, et qui ne songeait plus qu'à s'ensevelir dans la solitude. Autrefois, à l'époque où l'insurrection se propagea après le premier partage de la Pologne, le domaine héréditaire du comte de C. avait été le lieu secret de réunion des patriotes. Là, les esprits s'enflammaient dans des repas animés où l'on jurait de délivrer la patrie. Hermenegilde apparaissait comme un ange céleste au milieu des jeunes guerriers dont elle animait le courage. Selon le caractère des femmes de sa nation, elle prenait part à tout, même aux délibérations politiques, et souvent elle, qui avait à peine dix-sept ans, émettait une opinion contraire à celle de tous les autres, et à la-

quelle s'attachaient tous les suffrages, tant elle portait l'empreinte d'une sagacité profonde et d'une vue étendue. Après elle, personne ne montrait un sens plus droit et plus rapide, une connaissance plus approfondie de l'état des choses, que le comte Stanislaws de R., jeune homme de vingt ans, plein de feu, et d'une grande beauté. Il arriva souvent qu'Hermenegilde et Stanislaws traitaient seuls les questions dans les vives discussions qui avaient lieu, qu'ils examinaient les propositions, les accueillaient, les rejetaient, en émettaient d'autres, et que les résultats de ces conférences entre un jeune homme et une jeune fille étaient souvent reconnus par les hommes les plus prudents comme des décisions de la plus haute sagesse. Était-il rien de plus naturel que de songer à marier deux personnes qui semblaient réunir tous les

talens nécessaires pour sauver la patrie? D'ailleurs l'alliance des deux familles semblait nécessaire sous le point de vue politique; car elles étaient divisées d'intérêt comme la plupart des maisons polonaises. Hermenegilde, pénétrée de ces vues, accepta son époux comme un présent du pays, et les réunions politiques qui avaient lieu au château de son père, se terminèrent par leurs fiançailles. On sait que les Polonais succombèrent, et qu'avec Koszinsko s'écroula une entreprise trop uniquement basée sur la confiance et une fidélité chevaleresque. Le comte Stanislaws, à qui sa précédente carrière assignait une place distinguée dans l'armée, combattit avec le courage d'un lion. Il revint grièvement blessé, ayant échappé avec peine à la captivité. Hermenegilde seule l'attachait à la vie. Il espérait trouver quelque consolation

dans ses bras. Dès qu'il fut un peu rétabli de ses blessures, il courut au château du comte Népomucène, où il devait recevoir des blessures plus graves. Hermenegilde le reçut avec froideur, et presque avec mépris.

— Vois-je le héros qui voulait mourir pour la patrie? lui dit-elle en le relevant. Il lui semblait dans son exaltation que son fiancé dût être un de ces paladins des temps fabuleux dont l'épée anéantissait des armées entières. Toutes les protestations, toutes les prières d'un amour ardent furent inutiles, Hermenegilde jura qu'elle ne donnerait sa main au comte que lorsque les étrangers auraient été chassés du pays. Le comte vit trop tard que Hermenegilde ne l'avait jamais aimé, et il se convainquit aussi bientôt que la condition qu'elle lui imposait ne pouvait s'accomplir avant longues an-

nées. Il lui jura de l'aimer jusqu'à sa mort, et prit du service dans l'armée française avec laquelle il passa en Italie.

On dit des femmes polonaises qu'une humeur toute particulière les distingue. Un sentiment profond, une étourderie sans égale, un dévouement stoïque, une froideur glaciale, une passion ardente, tous ces sentimens divers se mêlent dans leur âme sans paraître à la surface, comme le jeu des ondes au fond d'un ruisseau dont elles ne troublent pas le paisible cours. — Hermenegilde vit avec froideur son fiancé s'éloigner; mais à peine quelques jours se furent-ils écoulés qu'elle se sentit dévorée de désirs inexprimables, tels que les produit la passion la plus ardente. — Les désordres de la guerre ayant cessé, une amnistie fut proclamée, et les officiers polonais qui

étaient prisonniers furent mis en liberté; et bientôt quelques-uns des frères d'armes de Stanislawvs reparurent au château du comte. On rappela avec une profonde douleur le souvenir de ce jour malheureux, et l'on parla avec enthousiasme du courage de ceux qui avaient combattu, et surtout de la conduite du jeune comte. Il avait ramené sur le champ de bataille les bataillons qui pliaient, et il avait réussi à enfoncer avec sa cavalerie la ligne ennemie. Le sort de la bataille était indécis, lorsqu'une balle l'atteignit; il tomba de cheval, baigné dans son sang, en prononçant le nom d'Hermenegilde.

— Non, j'ignorais que je l'aimais inexprimablement! — Quel aveuglement a été le mien! comment ai-je pu songer à vivre sans lui qui est ma vie!... — Je l'ai envoyé à la mort. — Il ne

reviendra pas! Ainsi gémissait Hermenegilde en donnant cours aux pensées qui oppressaient son âme. Sans sommeil, inquiète, tourmentée, elle parcourait le parc pendant la nuit, et comme si le vent eût pu porter ses paroles à son ami éloigné, elle s'écriait dans les airs : Stanislaws. — Stanislaws! — Reviens. — C'est moi, c'est Hermenegilde qui t'appelle. — Ne m'entends-tu pas? — Reviens ou je mourrai de désespoir!

L'état d'exaltation d'Hermenegilde touchait à la folie, et elle commit mille extravagances. Le comte Népomucène, rempli de soucis et d'inquiétudes pour sa chère enfant, crut que les soins de l'art lui étaient nécessaires, et il trouva un médecin qui consentit à passer quelque temps au château pour traiter la jeune comtesse. Quelque judicieuse que fût sa méthode, quelques bons ef-

fets qu'elle amenât, il resta douteux qu'Hermenegilde pût retrouver tout l'usage de sa raison. Elle éprouvait les paroxismes les plus extraordinaires, et une circonstance singulière vint changer sa position. Hermenegilde, dans ses accès, avait jeté au feu une petite poupée qu'elle avait habillée en uhlan et à laquelle elle avait donné le nom de Stanislaws, parce qu'elle avait refusé de chanter la chanson polonaise : « Podrosz twoia nam n'iemila
« milsza przyaszn' w kraiwbyla, etc. »
Au moment où elle revenait de faire cette exécution, elle entendit dans le vestibule des pas retentissans, et aperçut un officier vêtu de l'uniforme des chasseurs français de la garde, le bras en écharpe. Aussitôt elle s'élança vers lui en s'écriant : — Stanislaws, mon Stanislaws ! et tomba évanouie dans ses bras. L'officier, pétrifié de surprise,

d'étonnement, eut peine à soutenir Hermenegilde avec le seul bras qu'il eût libre. Il la pressa involontairement sur son sein, et il dut s'avouer que le moment où il sentit le cœur d'Hermenegilde battre sur le sien, était un des plus doux momens de sa vie. Les instans s'écoulaient dans cette situation, l'officier sentait son sang s'allumer, et il ne put se défendre de couvrir de baisers ces deux lèvres qui se pressaient sur les siennes. C'est dans cette situation que le trouva le comte qui sortait de ses appartemens; celui-ci s'écria aussi avec joie : Stanislaws! — En ce moment, Hermenegilde revint à elle, et serra plus ardemment l'officier dans ses bras, en s'écriant de nouveau : Stanislaws! — Mon bien-aimé! — Mon époux! — L'officier, le visage brûlant, tremblant, hors de lui-même, recula d'un pas en cherchant à se soustraire

aux embrassemens d'Hermenegilde.

— C'est le plus beau moment de ma vie, mais je ne veux pas jouir plus long-temps d'une félicité que me vaut une erreur; je ne suis pas Stanislaws! Hélas! je ne le suis pas....

Ainsi parla l'officier d'une voix altérée; Hermenegilde recula avec effroi en le regardant fixement dans les yeux, et reconnaissant qu'une ressemblance singulière l'avait abusée, elle s'enfuit en pleurant et en gémissant. Le comte Népomucène pouvait à peine croire que l'officier qui s'annonça comme le comte Xavier de R., cousin du comte Stanislaws, eût grandi en si peu de temps. Les fatigues et les exercices de la guerre avaient ainsi développé ses traits et lui avait donné si rapidement l'air mâle qu'il avait alors. Le comte Xavier avait quitté la Pologne avec son cousin, et combattu avec lui en Italie. A

peine âgé de dix-huit ans alors, il s'était si bien distingué que le général en chef l'avait nommé son aide-de-camp, et âgé de vingt ans qu'il était, il avait déjà le grade de colonel. Les blessures qu'il avait reçues le forçaient de se reposer pendant quelque temps. Il était revenu dans son pays, et un message de Stanislaws à sa bien-aimée l'amenait au château du comte. Le comte Népomucène et le médecin s'efforcèrent vainement de décider Hermenegilde à quitter sa chambre où la retenait la honte et la confusion; elle jura de ne pas se montrer tant que le comte Xavier serait au château.

Il lui écrivit qu'il expiait bien rudement une ressemblance dont il n'était pas coupable; mais que cette rigueur ne l'atteignait pas seul, qu'elle frappait aussi Stanislaws dont il apportait une lettre, et un message qu'elle l'empê-

chait de lui communiquer. La femme de chambre d'Hermenegilde, que Xavier avait mise dans ses intérêts, promit de remettre ce billet, qui opéra ce que n'avaient pu faire le père et le médecin; Hermenegilde consentit à voir Xavier. Elle le reçut dans sa chambre, les yeux baissés, et dans un profond silence. Xavier s'approcha d'un pas chancelant, prit place près du sofa sur lequel elle était assise, mais en se baissant sur sa chaise il s'agenouilla plutôt qu'il ne s'assit devant Hermenegilde, et la supplia en cette posture, dans les termes les plus touchans, et comme s'il eût commis le plus grand crime, de ne point le charger d'une faute involontaire qui lui avait fait connaître tout le bonheur de son ami. Ce n'était pas lui, non, c'était Stanislaws lui-même qui avait reçu ses baisers dans l'ivresse du revoir. Il lui remit la lettre

et lui parla longuement de Stanislaws qu'il peignit comme la fidélité même, comme un véritable chevalier qui pensait sans cesse à sa dame au milieu des combats, et dont le cœur battait toujours pour la liberté de son pays. Xavier conta avec un feu entraînant, il entraîna Hermenegilde qui, surmontant bientôt sa honte, fixa sur lui ses regards célestes avec tant de douceur que le jeune officier put à peine continuer son récit. Comme Calaf lorsque le regardait la princesse Turandot *; sans le savoir lui-même, entraîné par sa distraction, il se perdit dans quelques descriptions de bataille; il parla d'attaques de cavalerie, de masses entamées, de batteries enlevées.... Enfin Hermenegilde l'interrompit avec impatience : — Cessez de me peindre ces

* Personnage d'une pièce italienne du Vénitien Gozzi. TR.

scènes de carnage; dites! dites-moi plutôt qu'il m'aime, que Stanislaws m'aime.

Xavier prit la main d'Hermenegilde qu'il pressa avec ardeur contre son sein.

— Ecoute-le donc lui-même, ton Stanislaws! s'écria-t-il, et il s'abandonna aux protestations de l'amour le plus brûlant, que lui inspirait le délire de la passion. Il était tombé aux pieds d'Hermenegilde, il l'avait entourée de ses deux bras; mais au moment où il voulut la presser sur son cœur, il se sentit violemment repoussé. Hermenegilde le regardait avec égarement et lui dit d'une voix sourde: — Vaine poupée, quand même je t'animerais de toute la chaleur de mon sein, tu n'es pas mon Stanislaws, et tu ne le seras jamais!

A ces mots, elle quitta la chambre

à pas lents. Xavier vit trop tard quelle inconséquence il avait commise. Il ne sentait que trop vivement qu'il était épris jusqu'à la folie de la fiancée de son parent, de son ami, et que chaque pas qu'il ferait serait une affreuse trahison. Partir rapidement sans revoir Hermenegilde, ce fut l'héroïque résolution qu'il exécuta à l'heure même jusqu'à faire atteler sa voiture. Le comte Népomucène fut fort étonné lorsque Xavier vint prendre congé de lui; il fit tous ses efforts pour le retenir, mais celui-ci alléguait des affaires qui le forçaient de s'éloigner, et se défendit de rester avec une sorte de chaleur nerveuse qui venait au secours de sa fermeté. Le sabre au côté, le bonnet de campagne en tête, il était au milieu du salon; son domestique au dehors tenait son manteau; au pied de l'escalier, les chevaux frappaient du pied avec

impatience.—Tout-à-coup la porte s'ouvrit, Hermenegilde entra, s'avança vers le comte avec une grâce indicible, et lui dit en souriant : Vous voulez partir, cher Xavier ? — Et moi qui espérais vous entendre conter encore tant de choses de mon Stanislaws ! — Savez-vous bien que vos récits me consolent merveilleusement ?

Xavier baissa les yeux en rougissant extrêmement ; on prit place. Le comte Népomucène assure que depuis plusieurs mois, il n'avait pas vu Hermenegilde dans une disposition aussi sereine. Sur un signe qu'il fit on servit le souper dans le salon, car l'heure était venue de prendre ce repas. Le plus noble vin de Hongrie brillait dans le cristal, et Hermenegilde porta un verre à ses lèvres en l'honneur de son bien aimé, de la patrie et de la liberté. — Cette nuit, je partirai, se disait Xa-

vier; et en effet, lorsque le repas toucha à la fin, il demanda à son domestique si sa voiture attendait. Celui-ci lui répondit qu'il l'avait dételée et conduite sous la remise par ordre du comte Népomucène, que les chevaux étaient dans l'écurie, et que Woyciech le cocher dormait à leurs pieds, sur la litière. Xavier accepta cet ordre de choses. L'opposition inopinée d'Hermenegilde l'avait convaincu qu'il était à la fois doux et convenable de rester, et de cette conviction il en vint à cette autre qu'il ne s'agissait que de se vaincre, c'est-à-dire de se défendre des explosions de tendresse qui excitaient l'esprit d'Hermenegilde et pouvaient lui nuire. Le lendemain, en revoyant Hermenegilde, Xavier réussit enfin à réprimer tout mouvement qui pût agiter son sang; restant dans les limites étroites des convenances, et même d'un

cérémonial glacé, il ne donna à sa conversation que le cachet de ces galanteries, dont la douceur couvre un venin dangereux. Xavier, jeune homme de vingt ans, inexpérimenté en amour, déploya toute la tactique d'un maître consommé. Il ne parla que de Stanislaws, que de son amour pour sa fiancée; mais dans le feu qu'il alluma, il sut adroitement faire briller sa propre image, si bien qu'Hermenegilde, malicieusement égarée, ne savait plus comment séparer ces deux figures, celle de Stanislaws absent, et celle de Xavier qui se trouvait-là.

La société du jeune comte devint bientôt un besoin pour Hermenegilde, et bientôt on les vit sans cesse ensemble causant intimement. Cette habitude effaça de plus en plus la timidité d'Hermenegilde, et de plus en plus aussi Xavier se mit à se soustraire aux façons

cérémonieuses qu'il avait prudemment adoptées. Hermenegilde se promenait dans le parc, appuyée sur le bras de Xavier, et laissait sans inquiétude sa main dans la sienne, lorsqu'assis dans sa chambre avec elle, il lui parlait de Stanislaws. Quand il n'était pas question d'affaires d'état, de la cause de la patrie, le comte Népomucène n'était pas en état de pénétrer dans la pensée des autres; son âme morte au monde et abattue ne réfléchissait alors les objets que comme un miroir, un moment d'une manière fugitive, puis ils s'effaçaient sans laisser de traces. Sans soupçonner les sentimens d'Hermenegilde, il trouva bon qu'elle eût changé contre cet adolescent vivant la poupée que, dans son égarement, elle avait prise pour représenter son époux, et il crut voir avec beaucoup de plaisir que Xavier, qu'il aimait autant pour gendre

que Stanislaws , prendrait la place de celui-ci. En effet, Xavier concevait de vives espérances. — Un matin, on vint dire qu'Hermenegilde s'était enfermée dans son appartement avec sa femme de chambre, et qu'elle ne voulait voir personne. Le comte Népomucène pensait que c'était un nouveau paroxysme de la maladie qui cesserait bientôt, et il pria Xavier de se servir de l'influence qu'il avait acquise sur elle pour la guérir; mais quel fut son étonnement lorsque Xavier se refusa non-seulement à voir Hermenegilde, mais se montra entièrement changé. Au lieu de se montrer hardi et assuré selon sa coutume, sa voix était tremblante comme s'il eût aperçu son spectre, sa parole faible et incohérente; il dit qu'il fallait qu'il retournât à Varsovie sans revoir Hermenegilde; que, dans ces derniers jours, elle lui avait causé un effroi sans

égal; qu'il renonçait à tout espoir d'amour; que la fidélité d'Hermenegilde lui avait rappelé celle qu'il devait lui-même à son ami; enfin qu'il n'avait de ressource que dans la fuite. Le comte pensa que la folie d'Hermenegilde avait gagné Xavier. Il chercha à le calmer, mais ce fut en vain. Xavier résista d'autant plus violemment, que le comte le priait plus vivement de voir sa fille; et il termina la discussion en se jetant dans sa voiture, comme poussé par une force irrésistible. Les chevaux partirent rapidement et l'entraînèrent.

CHAPITRE IV.

LE comte Népomucène, irrité de la conduite d'Hermenegilde, ne s'occupait plus d'elle, et elle passa plusieurs jours enfermée dans sa chambre, n'ayant

d'autre société que celle de sa camariste.

Un jour, le comte était plongé dans des réflexions profondes, tout rempli de la pensée de cet homme que les Polonais adoraient alors comme une idole, lorsque la porte de son appartement s'ouvrit, et Hermenegilde, couverte de longs habits de deuil, entra lentement. Elle vint s'agenouiller devant le comte, et lui dit d'une voix tremblante : — O mon père... le comte Stanislaws, mon époux chéri, n'est plus.... Il est mort en héros sur le champ de bataille.... Sa veuve plaintive est à genoux devant toi !

Le comte fut d'autant plus disposé à regarder cette scène comme un nouvel accès de la maladie mentale d'Hermenegilde, qu'il avait reçu la veille des nouvelles touchant le comte Stanislaws. Il releva Hermenegilde et lui dit :

—Calme-toi, ma chère fille, Stanislaws est bien portant, il ne tardera pas à revenir dans tes bras.

A ces mots, Hermenegilde poussa un profond soupir, et tomba accablée de douleur, auprès de son père. Mais quelques momens après, elle se remit et dit avec calme : — Mon père, laisse-moi te raconter comme tout s'est passé; car il faut que tu le saches, afin que tu me reconnaises pour la veuve du comte Stanislaws. — Sache qu'il y a six jours, je me trouvai un soir dans le pavillon qui est à l'extrémité du parc. Toutes mes pensées se portaient vers celui que j'aime; je sentis mes yeux se fermer involontairement, mais ce n'était pas un sommeil et je conservai l'usage de mes sens. Bientôt tout s'obscurcit autour de moi, j'entendis un grand tumulte et des coups de feu qui se succédaient sans

interruption. Je me levai, et je ne fus pas peu étonnée de me trouver sous une tente. Il était agenouillé devant moi, — Mon Stanislaws ! je le serrai dans mes bras, je le pressai sur mon cœur. — Dieu soit loué, s'écria-t-il, tu vis, tu es à moi ! — Il me dit que j'étais tombée dans un profond évanouissement aussitôt après la cérémonie des fiançailles ; et moi, folle créature, je ne me souvins qu'alors que le père Cyprien que je vis en ce moment dans la tente, nous avait unis dans une chapelle voisine, au moment de la bataille. L'anneau nuptial brillait à mon doigt. Le bonheur que j'éprouvai en embrassant mon époux, ne peut se décrire ; l'enivrement sans nom d'une femme au comble de ses vœux, agita tout mon être. — Je perdis mes sens, — et tout-à-coup un froid glacial me saisit. J'ouvris les yeux. Ciel, que vis-je !

Stanislaws attaqué par des cavaliers ennemis, et secouru, mais trop tard, par ses compagnons. — Trop tard ! D'un coup de sabre, un ennemi l'abattit de son cheval....

Ici Hermenegilde retomba sans mouvement. Le comte s'empressa de la ranimer. — La volonté du ciel soit faite, dit-elle en reprenant ses sens; il ne me convient pas de me plaindre; mais je serai fidèle à mon mari jusqu'à la mort, et le reste de mes jours se passera en priant pour lui.

Le comte pensa avec raison que cette vision était le résultat du dérangement des idées de sa fille, et il se résigna en pensant que le retour de Stanislaws mettrait fin à sa douleur. Quelquefois cependant il lui arrivait de rire un moment au sujet des rêves et des visions dangereuses, mais alors Hermenegilde se mettait à sourire, puis

elle portait à sa bouche l'anneau d'or qu'elle avait au doigt et l'arrosait de larmes. Le comte remarqua avec surprise extrême que cet anneau ne s'était jamais trouvé au doigt de sa fille; mais il n'attacha pas grande importance à cette circonstance. La nouvelle qu'il reçut de la captivité du comte Stanislaws le frappa plus vivement. La santé d'Hermenegilde s'affaiblit à cette époque, elle se plaignit d'éprouver un malaise singulier qu'elle ne pouvait regarder comme un état de maladie, mais qui changeait tout son être. Bientôt le prince de Z*** vint au château avec sa femme. La mère d'Hermenegilde était morte jeune, et la princesse lui en tenait lieu. Hermenegilde ouvrit son cœur à cette respectable dame, et se plaignit qu'on la traitât de folle et de visionnaire, bien qu'elle eût des preuves certaines de son union avec Stanis-

laws. La princesse, instruite de l'affection mentale de la jeune comtesse, se garda de la contredire, et se contenta de l'assurer que le temps éclaircirait tout ce mystère; mais elle devint plus attentive lorsque Hermenegilde lui décrit son état physique et les symptômes qui la troublaient. On vit la princesse la surveiller avec une sollicitude constante, et se montrer plus inquiète, à mesure que Hermenegilde semblait se calmer. En effet, les joues pâles de la jeune comtesse reprirent leurs couleurs, ses yeux perdirent leur éclair sombre, son regard fut plus doux et plus sérieux, ses formes amaigries s'arrondirent de plus en plus; en un mot elle brilla de nouveau de tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté. Et cependant la princesse sembla la regarder comme plus malade que jamais, car elle ne cessait de lui dire : — Comment

te trouves-tu? — Qu'éprouves-tu, mon enfant? — Et ces questions se renouveauient avec plus d'instances, dès que Hermenegilde éprouvait le moindre malaise.

Le comte, le prince et la princesse tinrent conseil pour savoir par quel moyen on pourrait détromper Hermenegilde qui se croyait toujours veuve de Stanislaws.

— Je crois malheureusement, dit le prince, que sa folie est incurable; car elle se porte parfaitement bien et ses forces physiques entretiennent le désordre de son cerveau. — Oui, ajouta-t-il en regardant sa femme, elle est parfaitement bien portante, et cependant on la tourmente comme une malade, à son grand préjudice.

La princesse qui se sentit frappée par ces mots, regarda fixement le comte Népomucène et s'écria: — Non, Herme-

negilde n'est pas malade ; mais s'il n'était impossible qu'elle se fût oubliée , je serais convaincue qu'elle est.....

La princesse hésita.

— Parlez , parlez ! s'écrièrent à la fois le comte et le prince.

— Enceinte ! reprit la princesse , et elle quitta la chambre.

CHAPITRE V.

Le prince et le comte Népomucène se regardèrent frappés d'étonnement. Le prince retrouva le premier la parole et dit que sa femme était aussi quelquefois visitée par les plus singulières

visions. Mais le comte répondit gravement que la princesse avait eu parfaitement raison de ranger une action semblable de la part d'Hermenegilde, dans la ligne des choses impossibles; mais, ajouta-t-il, n'est-il pas singulier qu'une semblable idée me soit venue hier en regardant ma fille; jugez donc combien les paroles de la princesse ont dû me causer d'inquiétude et de peine. — Il faut alors, répondit le prince, que le médecin ou la sage-femme en décident, et que le jugement précipité de la princesse soit anéanti ou que notre honte à tous soit constatée.

Plusieurs jours se passèrent en résolutions prises et abandonnées. La princesse rejeta l'intervention d'un médecin peut-être indiscret, et elle prétendit qu'il ne serait que trop prochainement nécessaire d'avoir recours à lui. — Et comment? s'écria le comte hors de lui.

— Oui, continua la princesse en élevant la voix, Hermenegilde est la fille la plus trompeuse et la plus perfide qui fut jamais, ou elle a été étrangement abusée, car elle est enceinte !

Le comte Népomucène fut longtemps sans pouvoir répondre ; enfin, il supplia la princesse de savoir à tout prix d'Hermenegilde, quel était le malheureux qui avait couvert sa maison d'un opprobre éternel.

— Hermenegilde ne soupçonne pas encore que je connais son état, dit la princesse. Je me promets tout du moment où je lui dirai ce qui en est. Le masque dont sa fourbe se couvre tombera à l'improviste et son innocence éclatera d'une manière merveilleuse, bien que je ne puisse imaginer quelle justification elle pourra nous donner.

Ce soir-là même, la princesse se trouva seule avec Hermenegilde dont

l'état de grossesse devenait de plus en plus visible. Elle prit les deux bras de la pauvre enfant, la regarda fixement et lui dit d'une voix brève : Ma chère fille, tu es mère !

A ces paroles, Hermenegilde leva les yeux vers le ciel avec ivresse, et s'écria avec attendrissement : Oui, je le suis ! Oh ! je le suis. — Il y a long-temps que j'ai senti que mon époux chéri n'était pas tombé tout entier sous le fer ennemi. — Oui ! Le moment du plus grand bonheur, que j'ai éprouvé sur terre, s'est prolongé pour moi ; je le retrouverai, mon Stanislaws, dans le gage précieux qu'il m'a laissé de notre douce alliance !

La princesse sentit toutes ses idées se troubler, elle crut qu'elle allait elle-même perdre l'esprit. Le ton de vérité qui régnait dans les paroles d'Hermenegilde, son ravissement, l'enthousiasme

divin qui régnaît dans ses pensées, tout éloignait l'idée d'une fourberie, et la folie la plus complète pouvait seule expliquer sa conduite. Saisie de cette dernière idée, la princesse repoussa Hermenegilde en s'écriant : Malheureuse ! Un rêve l'a mise dans cet état qui nous couvre tous d'opprobre et de honte. — Crois-tu m'échapper par des contes absurdes ? — Réfléchis, rassemble tes souvenirs. Ton aveu repentant et sincère peut seul te réconcilier avec nous.

Baignée de larmes, déchirée de douleurs, Hermenegilde tomba aux pieds de la princesse en gémissant : Ma mère, toi aussi, tu me traites de visionnaire, toi aussi tu ne veux pas croire que l'église m'a unie à mon Stanislaws, que je suis sa femme ! Mais vois donc cet anneau à mon doigt ! — Que dis-je, toi, toi tu connais mon état, n'est-ce

pas assez pour te convaincre que je n'ai pas rêvé?

La princesse connut à son grand étonnement, que l'idée d'une faute ne venait pas même à la pensée d'Hermenegilde, et qu'elle n'avait pas du tout compris les reproches qu'elle lui avait faits à ce sujet. Hermenegilde, pressant avec ardeur les mains de la princesse contre son cœur, ne cessait de la supplier de croire à son époux, maintenant que son état n'était plus douteux, et la pauvre femme toute stupéfaite, jetée hors d'elle-même, ne savait plus que dire à cette jeune fille et de quelle façon s'y prendre pour découvrir le mystère qui régnait sur elle. Ce ne fut que quelques jours plus tard qu'elle déclara au prince son mari et au comte Népomucène, qu'il était impossible d'apprendre autre chose d'Hermenegilde que ce qu'on avait déjà

pressenti. Les deux seigneurs, pleins de colère, traitèrent cette naïveté de fourberie, et le comte jura qu'il emploierait des mesures rigoureuses pour lui arracher l'aveu de sa faute. La princesse s'opposa, de toutes ses forces, à un acte de cruauté qui, dit-elle, serait inutile; car elle était convaincue de la sincérité de sa fille d'adoption.

— Il est encore dans le monde, ajouta-t-elle, maint secret que nous sommes hors d'état de comprendre. Que serait-ce si l'union des pensées avait une influence physique, et si une relation intellectuelle entre Stams-laws et Hermenegilde avait produit cet inexplicable état?

En dépit de toute la colère, de toute la gravité de ce fatal moment, le prince et le comte ne purent se défendre de rire hautement à ces paroles de la princesse qu'ils déclarèrent la pensée la

plus sublime et la plus éthérée qu'eût jamais produite un cerveau humain. La princesse rougit extrêmement en disant que la grossièreté de sens des hommes les empêchait de comprendre de semblables choses; mais quant à sa pauvre enfant, elle avait dessein d'entreprendre avec elle un voyage qui la soustrairait à la honte de sa situation. Le comte approuva cette résolution. Car comme Hermenegilde ne faisait aucun mystère de son état, il importait de la dérober aux regards des gens de la maison.

Cette convention arrêtée, chacun se sentit plus calme. Le comte Népomucène se trouva fort rassuré en voyant la possibilité de céler ce fatal secret, et le prince jugea fort sensément qu'il fallait attendre du temps l'explication de tout ce mystère. On était sur le point de se séparer après cette confé-

rence, lorsque l'arrivée subite du comte Xavier de R. vint causer de nouveaux embarras. Il entra échauffé par une course forcée, couvert de poussière, avec toute la précipitation d'un homme hors de lui, et s'écria, sans saluer, sans regarder personne : Le comte Stanislaws est mort! — Il n'a pas été fait prisonnier. — Non. Il a été tué par l'ennemi. — En voici la preuve!

A ces mots, il mit dans la main du comte Népomucène plusieurs lettres qu'il tira de sa poche. La princesse les parcourut, mais à peine eut-elle lu quelques lignes, qu'elle leva les yeux au ciel en s'écriant : Hermenegilde! — Pauvre enfant! quel impénétrable mystère!

Elle avait vu que le jour de la mort du comte était le même que celui de sa prétendue rencontre avec Hermenegilde.

— Il est mort, reprit Xavier avec

feu. Hermenégilde est libre de me donner sa main, à moi qui l'aime plus que ma vie. — Je la demande en mariage!

Le comte Népomucène n'eut pas la force de répondre. Le prince prit la parole et déclara que certaines circonstances empêchaient absolument d'avoir égard à sa demande, qu'il ne pouvait même voir Hermenégilde en ce moment, et que sa famille se voyait obligée de le prier de s'éloigner d'elle pour quelque temps. Xavier répondit qu'il connaissait parfaitement le dérangement d'esprit qu'éprouvait Hermenégilde, ce dont il était question sans doute; mais que c'était là d'autant moins un obstacle, qu'il pensait que son mariage avec elle amènerait infailliblement sa guérison. La princesse répliqua que sa pupille resterait fidèle jusqu'à la mort à la mémoire de Stanislaws, et que d'ailleurs elle ne se trou-

vait plus au château. Xavier ne fit que rire de cette réponse, et dit que le consentement du comte lui suffirait, et qu'on lui laissât le soin du reste. Ces paroles irritèrent fort le comte Népomucène qui déclara à Xavier qu'il ne lui accorderait jamais sa fille, et qu'il pria en même temps de quitter le château. Xavier le regarda en silence, ouvrit la porte du salon, et cria que Woyciech apportât ses bagages et conduisît ses chevaux à l'écurie. Puis il revint, se jeta dans un fauteuil près de la fenêtre et annonça avec tranquillité qu'il ne quitterait pas le château avant d'avoir parlé à Hermenegilde. Le comte lui répondit avec le même sang-froid qu'il y ferait alors un long séjour, mais que pour lui, il prendrait alors le parti de se retirer dans un autre de ses domaines. En même temps, le comte, le prince et sa femme quittè-

rent le salon, et se rendirent dans l'appartement d'Hermenegilde afin de la faire partir au plus vite. Le hasard voulut que cette nuit là même, contre son habitude, elle fût allée se promener dans le parc. Xavier l'aperçut par la fenêtre, dans une allée éloignée, et descendit précipitamment. Il l'atteignit enfin au moment où elle allait entrer dans le pavillon mystérieux, à l'extrémité du parc.

— O puissance du ciel! s'écria Xavier en s'apercevant de l'état d'Hermenegilde; puis il se jeta à ses genoux, et la conjura, en lui faisant les sermens les plus tendres, de l'accepter pour époux. Hermenegilde, hors d'elle-même de frayeur et de surprise, lui dit qu'un démon ennemi l'envoyait pour troubler son repos, que jamais, jamais, elle ne deviendrait l'épouse d'un autre, après avoir été unie à son cher Stanislaws.

Mais Xavier ne cessa pas de la supplier, et, las enfin de ne pouvoir la fléchir, il lui dit qu'elle se trompait elle-même dans sa folle passion, que c'était à lui qu'elle avait donné les momens les plus doux, et en même temps il se releva et la serra dans ses bras. Hermenegilde, la pâleur de la mort dans les traits, le repoussa avec horreur, et s'écria : Misérable ! tu ne pourras pas plus me forcer à une trahison que tu ne saurais anéantir le fruit de mon union avec Stanislaws ! fuis loin de moi !

— Insensée ! ne l'as-tu pas détruite toi-même cette union ? s'écria Xavier en fureur ; l'enfant que tu portes dans ton sein est le mien ! c'est moi que tu as comblé de tes faveurs dans ce lieu même ! tu fus ma maîtresse, et tu la seras encore si tu ne consens à devenir ma femme !

Hermenegilde le regarda quelques

instans d'un air égaré, et tomba sans mouvement sur le sol, en proférant ce mot : Misérable !

CHAPITRE VI.

XAVIER courut au château, comme s'il eût été aiguillonné par toutes les furies, et prit avec violence la main de la princesse, qu'il rencontra.

— Elle m'a repoussé avec horreur,

lui dit-il, moi, le père de son enfant!

—Toi! Xavier?— mon Dieu! — parle, est-il possible! s'écria la princesse avec effroi.

— Me condamne qui voudra, dit Xavier plus calme, mais quiconque sentira dans ses veines un sang aussi bouillant que le mien faillira comme moi en un semblable moment. Je trouvai Hermenegilde dans le pavillon; elle était plongée dans un singulier état, que je ne saurais décrire, étendue sur le canapé, rêvant et comme endormie. A peine fus-je entré qu'elle se leva, vint à moi, me prit par la main, et me fit lentement traverser le pavillon; puis elle s'agenouilla, je l'imitai; elle se mit à prier, et je remarquai bientôt qu'elle croyait voir un prêtre devant nous. Elle tira un anneau de son doigt, qu'elle présenta au prêtre; je le pris, et je lui

substituai un anneau d'or que je portais; alors elle se jeta dans mes bras avec tous les témoignages de l'amour le plus ardent.

.
Lorsque je m'enfuis, elle était plongée dans un profond sommeil, qui ressemblait à un évanouissement.

— Homme affreux! misérable criminel! s'écria la princesse hors d'elle-même.

Le comte Népomucène et le prince, qui venaient d'entrer, entendirent en peu de mots les aveux de Xavier. Combien l'âme délicate de la princesse fut blessée lorsqu'elle vit son mari et le comte trouver l'action de Xavier réparable par un mariage avec Hermenegilde!

— Non, dit-elle, jamais Hermenegilde ne donnera sa main à l'homme qui a empoisonné par un crime le plus beau moment de sa vie!

— Elle le fera, dit le comte Xavier d'un ton froid et orgueilleux; elle me donnera sa main pour sauver son honneur. Je reste ici, et tout s'arrangera.

En ce moment, il s'éleva un sourd murmure : on apportait Hermenegilde, que le jardinier avait trouvée sans vie dans le pavillon. On la déposa sur un sofa. Avant que la princesse pût l'empêcher, Xavier prit sa main. Tout-à-coup elle se dressa en poussant un cri horrible qui semblait ne pas venir d'une voix humaine; non, c'était celui d'une bête fauve; puis elle regarda le comte avec des regards de feu qui devaient le pétrifier. Il ne put les soutenir, chancela, recula quelques pas, et murmura d'une voix à peine intelligible : Des chevaux! Sur un signe de la princesse, on le conduisit dans le vestibule. —

Du vin! du vin! s'écria-t-il. Il en but

quelques verres, s'élança avec vigueur sur l'étrier, et partit à bride abattue.

L'état d'Hermenegilde, qui semblait tourner en une folie furieuse, changea toutes les dispositions du comte Népomucène et du prince, qui virent toute l'horreur de l'attentat de Xavier. On voulut envoyer chercher un médecin, mais la princesse s'y opposa, en assurant que sa pupille n'avait besoin que de secours spirituels. On fit donc venir le père Cyprien, ancien carmélite, confesseur de la maison, qui réussit d'une manière merveilleuse à réveiller les pensées d'Hermenegilde. Il fit plus, il lui rendit quelque calme. Elle parla avec beaucoup de raison à la princesse, et lui exprima le désir de prendre le voile dans le couvent des religieuses de l'ordre de Citeaux aussitôt après sa délivrance. Dès ce moment elle se couvrit déjà le visage avec un voile noir qu'elle

ne quitta plus. Pendant ce temps, le prince avait écrit au bourguemestre de L., chez qui Hermenegilde devait faire ses couches, et où devait la conduire l'abbesse de Citeaux, sa parente, tandis que la princesse irait en Italie, emmenant en apparence sa pupille avec elle.

Il était minuit, la voiture qui devait conduire Hermenegilde au couvent était devant la porte. Le comte Népomucène accablé de douleur, le prince et la princesse attendaient le moment de prendre congé de la malheureuse enfant. Elle arriva, couverte de son voile, et accompagnée du moine.

— La sœur Célestine a grièvement péché, dans ce monde, dit celui-ci d'une voix solennelle, car le démon a souillé sa pureté; mais un vœu éternel sauvera son âme. — Paix et repos éter-

nel ! — Jamais le monde ne reverra ces traits, dont la beauté a tenté le démon. Voyez ! ainsi Célestine accomplira sa pénitence !

A ces mots, le moine souleva le voile d'Hermenegilde, et un cri douloureux s'échappa de toutes les bouches, lorsqu'on vit un masque blafard sous lequel Hermenegilde avait caché pour toujours sa céleste figure. — Elle se sépara, sans pouvoir prononcer une parole, de son vieux père qui espérait mourir de sa douleur. Le prince, homme ferme, était baigné de larmes, la princesse seule combattant avec toute la force que lui prêtait la religion, l'horreur que lui causait cet effroyable vœu, conserva un maintien résigné.

On ignore comment le comte Xavier découvrit le lieu du séjour d'Hermenegilde, et apprit que son enfant devait être consacré à l'église. L'enlèvement

de son fils eut de funestes suites; car, arrivé à P***, lorsqu'il voulut le remettre aux soins d'une femme de confiance, l'enfant qu'il croyait évanoui par le froid était mort. Le comte Xavier disparut alors, et l'on crut qu'il s'était tué volontairement. Plusieurs années s'étaient écoulées, lorsque le jeune prince Boleslaws de Z***, vint, durant son voyage, aux environs de Naples. Il monta un jour jusqu'au cloître de Camaldules d'où l'on découvrait une vue ravissante. Au moment de gravir le rocher qu'on lui avait désigné comme le lieu le plus favorable pour contempler cet aspect, il aperçut un moine assis sur une grande roche, un livre de prières ouvert sur ses genoux, et les yeux tournés vers la mer qui se déployait à ses pieds. Ses traits encore empreints de jeunesse, étaient profondément sillonnés. Un souvenir confus s'empara

de l'esprit du prince à la vue de ce moine. Il s'approcha davantage, et s'aperçut que son livre de prières était écrit en polonais. Aussitôt il s'adressa au moine dans cette langue. Celui-ci se retourna avec frayeur ; à peine eut-il aperçu le visage du prince qu'il se couvrit de son capuchon, et s'enfuit à travers les broussailles. Le prince Boleslaws assurait que le moine n'était autre que le comte Xavier.

FIN DU TOME XIV.

TABLE

DES

PIECES CONTENUES DANS CE VOLUME.

| | Pages |
|--------------------|-------|
| Ignace Denner..... | 5 |
| Le Vœu..... | 139 |

FIN DE LA TABLE.



